title :

creator :

copyeditor : Haykuhi Gzirants (OCR, Stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/critique//

source :

created :

language : fre

Préface

Vous êtes-vous jamais promené, à cette saison de l’année où les arbres se colorent de pourpre et de rouille, et à cette heure du jour où le soleil décline, dans le jardin mélancolique, qui, entre le Grand et le Petit-Trianon, étale, autour du Pavillon Français, ses sobres parterres et ses bassins d’eau glauque ?

Peu de lieux qui fassent autant songer, par l’indicible mélange du Présent, que partout on emporte avec soi, et du Passé qui là se survit, mort, et pourtant animé d’un frémissement suprême, épars dans les doux corps ravagés des statues, dans l’odeur amère des anciens buis, dans le vent qui frôle les charmilles, sou lève en rond les feuilles sèches. On dirait un bruissement de robe. Ombres d’autrefois, qui passent...

Lieu charmant, évoqué à travers la gravure de Née, avec ses portiques verts, ses allées bordées d’orangers, ses jaillissantes eaux, le bronze doré des enfants joueurs, et que rendent peut-être plus touchant encore le silence des bassins aux margelles rompues, le gravier criant sous le pied, la mousse au flanc crevassé des statues.

Pas à pas, on suit, d’une halte à l’autre, l’Histoire inscrite sur chaque marche, flottante à chaque tournant d’allée. On suit, sur la pente où ils roulent, deux siècles de magnificence et de grâce, l’inéluctable chute de ce qui fut, de ce qui jamais plus ne sera. Refaisons, pour en goûter l’enivrante tristesse, cette promenade des ombres.

Ici, dans le salon peint du Pavillon Français, construit pour elle, s’arrêta la Pompadour. Et avec elle, un moment de ce long règne, paré de son sourire. Mais voici que déjà, sur l’avenue de Paris, dans la bise aigre et la pluie fine, un carrosse noir s’éloigne, chargé d’une bière, tandis qu’en la regardant partir, de la lucarne de sa bibliothèque, là-haut, dans les combles du palais, Louis XV, pianotant aux vitres, sifflote...

Un pas en avant, un large degré au bout du parterre, voilà qu’un mignon château s’élève. Le règne s’achève, la dame a changé. Autour de la table volante, qui par un mécanisme monte du fond du parquet, toute couverte, ainsi que ses quatre servantes, de ragoûts et de vins, la Du Barry promène ses blanches épaules rondes ; un rire gras gonfle le cou d’amoureuse colombe, noué d’un ruban feu, sous lequel est marquée, invisible, la section rouge...

Le temps marche. Dans le carrosse drapé de noir, à son tour l’avant-dernier roi s’en est allé dormir à St-Denis son précaire sommeil, d’où le chasseront bientôt ceux qui veulent faire à l’avenir place nette, croient éteindre le feu en dispersant les cendres. La table des petits soupers est rentrée sous le sol, son mécanisme détruit. Sur la rosace du parquet lisse, le pied léger d’une jeune femme se pose : Marie-Antoinette, reine de France et du Petit Trianon...

Contournons le bâtiment carré, si svelte, avec ses hautes fenêtres enguirlandées ; longeons la pelouse où le chêne séculaire allonge ses branches nobles. Soudain, c’est un autre décor. Le jardin s’ouvre, mystérieux et vaste, avec ses méandres de ruisseaux et d’allées, ses massifs mouvementés, sa grotte et ses minuscules temples. Versailles, les grands salons marmoréens et dorés, l’architecture des bosquets, sans doute, c’est là, tout près, avec la royauté, le devoir, l’ennui.

Quelques pas encore, on n’y songe plus. Voici le domaine de l’Oubli, le Hameau délicieux et puéril. L’étang s’étale, miroir d’argent posé à plat, dans le gazon rustique. Les grands arbres exotiques échevèlent leurs feuillages harmonieux. Les maisonnettes groupent, à même le bois, leurs façades au crépi de briques roses, leurs amusants toits de chaume. C’est la tour de Malborough, la Ferme où paissaient les vaches de Suisse. C’est la Laiterie aux tables de marbre blanc, creusé pour les pots de porcelaine de Sèvres, les beurriers où de ses doigts fuselés la Bergère battait la pâte jaune, perlée de gouttes laiteuses.

On est seul. Le pas retentit, sourd, sur la terre odorante, l’humus où s’entassent et volètent, comme des copeaux roux, les feuilles tombées. Et sur les hauts massifs touchés du doigt d’octobre, sur l’étang où flotte une impalpable buée, sur les maisonnettes basses longuement planent, dans l’air triste et subtil, la majesté de l’automne et la douceur du soir.

On a fait à peine cent pas, et l’on a parcouru de prodigieuses distances, dans le Souvenir et dans le Rêve. La monarchie est tombée, la Révolution se lève. Dans cet asile heureux où Marie-Antoinette jouait à la bourgeoise et à la paysanne, en attendant de redevenir reine dans le malheur, l’étrange contraste, pour le promeneur épris des choses du Passé, que celui d’un beau crépuscule, tout lumineux de la mélancolique joie de vivre, sur ce mortuaire décor, où le plus frais des opéra comiques s’acheva dans le plus sanglant des drames !

Des ombres, des ombres, des ombres… De toutes parts, elles sortent, peuplent le soir qui s’obscurcit. C’était hier l’automne, voici l’hiver. Dans le crépuscule indécis, où un reflet de clarté subsiste, où un vent glacé va souffler, un air obsédant, — tel un rire qui éclaterait en sanglots, — résonne et vous poursuit. Soleil coupé d’averse ; fredon de flûte enrubannée, plainte déchirante de fifre...

Il pleut, il pleut, bergère,

Rentre tes blancs moutons !...

Le refrain persiste, harcèle, s’implante. Et c’est la voix même d’une des ombres qui reviennent là, — parce qu’elles y ont passé, — la voix du poète révolutionnaire qui scande, impérieuse, le rythme sautillant et funèbre :

Il pleut, il pleut, bergère,

Rentre tes blancs moutons !...

Le ciel se couvre. Un grondement prolongé annonce, comme le bruit qui vole au-devant de la mer, l’inévitable venue des heures orageuses.

Entends-tu le tonnerre ?

Il roule en approchant...

La coupeuse de têtes, la Révolution est là.

Qui aime ce gracieux et tragique paysage du Hameau, ces jardins, ces palais tout frissonnants d’impalpables présences, les Trianons, Versailles, qui aime errer sous le dôme des majestueuses avenues, ou s’asseoir, après une de ces promenades d’automne, au pied de l’humble Maison de la Reine, sur le banc vert que surplombe la galerie de bois à jour, afin de rêver longtemps, aimera le délicieux livre que ces pages précèdent.

Entre les Portraits Français que M. Edmond Pilon vient de peindre, en poète qui se souvient d’avoir chanté la Maison d’Exil, et le décor, si parfaitement français, lui aussi, — d’intimes, de secrètes analogies existent. Les ombres animées ici, en un contour si plein, en une couleur si douce, sont de celles que l’on ne s’étonnerait point de voir surgir et s’effacer, parmi la vapeur estompée, le long des parterres du Pavillon, sur la pelouse au grand chêne, au bord de l’étang...

L’étonnant M. Poivre, qui aima les beaux arbres des Iles ; Paradis de Moncrif portant dans la poche brodée de son habit la bonbonnière d’or où les filles d’Opéra puisaient, à sa prière, les pastilles à la cantharide ; Choderlos de Laclos, bras dessus bras dessous avec cet élégant scélérat de Valmont, que suivent en leurs robes rose et noire la marquise de Merteuil et la présidente de Tourzel, Laclos mi-partie vêtu en courtisan de prince et en général de la République ; le beau Saint-Just quand il n’était que le rimeur d’Organt, oui, toutes ces ombres qui furent des personnages de chair et d’os, de falots ou de frénétiques vivants, elles purent passer là, elles n’y sont point, pour la plupart, des étrangères… Même M. Sauce, l’honnête épicier-procureur de Varennes, peut-être a promené dans cette allée, alors que le Petit-Trianon n’était plus qu’un café et un bal public, l’orgueilleuse stupeur de sa destinée imprévue.

Poussez la porte grinçante, montez, par le champêtre escalier de bois qui branle, à l’unique et bas étage de la maison vieillote, de la petite Maison de la Reine, au bord de l’étang… Les parquets gondolent, les fenêtres n’ouvrent plus ; par un carreau cassé sont entrées des feuilles qui pourrissent, parmi des œufs d’insectes. Aux murs une étoffe rayée, verte et jaune, à couronnes du temps de l’Empire ; un guéridon, ça et là, du temps de Louis-Phi lippe...

Plus rien de vivant, pas un bibelot, pas un portrait… C’est à ces murs nus qu’a pensé, sans doute, Edmond Pilon en écrivant ce livre. Sur quelles plus familières parois, dans quel lieu plus propice que cette maisonnette déserte et peuplée de fantômes, suspendrait-on mieux à sa guise la galerie de figures que voilà réunie ?

Oui, ces études si vivantes en leur cadre ingénieux, esquissées les unes d’un crayon souple, les autres poussées et finies, mais toutes parées de cette grâce qui leur donne comme une égale fleur, un velouté de pastel, nous nous plaisons à les imaginer fixées là, contemplant, de leurs pâles regards, ces lieux de songe et de ruines.

Figures diverses et pourtant unifiées ; harmonieuse série, où le bonnet de madame Geoffrin, non plus que la perruque de Moncrif, ne s’émerveillent de voisiner avec les boucles de Fabre d’Eglantine ou celles de Maurice de Guérin. Les uns ont vu le coucher sanglant d’un soleil, la fin d’un monde. Les autres en ont vu renaître un nouveau, — ressurgir l’aube.

Du puissant genevois Rousseau, trempé dans les sources de la nature, au faible et ardent poète du Centaure, au breton dont les yeux surprirent, dans la jeune frondaison, l’imperceptible balancement des forêts futures, comme ils sont bien, ces portraits, tous à leur place, aux pages du livre, aux murs de l’imaginaire galerie !… Comme ils se mêlent au mélancolique paysage, à l’air subtil, saturé du parfum de la vie et de l’odeur de la mort !

Paul et Victor MARGUERITTE.

La Vie de M. Poivre

A Francis Jammes.

C’est M. Anatole France, dans la belle vie de Bernardin de Saint-Pierre qu’il a écrite d’une plume si parfaite, qui nous parla, pour la première fois, de M, Poivre. Bernardin, dit M. Anatole France, « vit à Port-Louis M. Poivre, homme pacifique mutilé par la guerre. M. Poivre était alors intendant des îles de France et de Bourbon. Il y avait introduit les épices. Son administration était bienfaisante. »

Bernardin se brouilla avec lui. On ne sait, trop pourquoi ; nul n’était plus accommodant ni plus doux que M. Poivre. Mais Bernardin avait le caractère difficile ; ce qui laisse à supposer qu’il eut bien des torts.

Des vies de M. Poivre ont été écrites par Dupont de Nemours et par Bureau de Puzy, lequel épousa, plus tard, l’une de ses filles. On a, de M. Poivre lui-même : un Voyage à l’isle de France, à l’isle de Bourbon, au cap de Bonne Espérance, avec des observations nouvelles sur la nature et sur les hommes, par un officier du roi (Paris, 1773), qui en apprend beaucoup sur cette existence humble et forte, pleine de travaux et d’aventures.

Ce fut une vie laborieuse, semée de jours mauvais et de jours admirables que celle de M. Poivre.

\*\*\*

M. Poivre partit pour la première fois de France en 1740. Il avait vingt et un ans et venait d’achever ses études à Lyon, chez les missionnaires de Saint-Joseph. C’était alors un jeune homme plein de timidité et d’emprunt, ne connaissant du monde que les rares échos de la vie provinciale. Au moment où la diligence l’emportait de sa ville natale, son illustre rival Louis-Antoine de Bougainville, âgé seulement d’une dizaine d’années, étudiait déjà, sous d’Alembert, la mécanique et les sciences exactes. Ils devaient l’un et l’autre se retrouver plus tard à l’Ile de France, ainsi que M. de la Bourdonnais. Mais, pour l’instant, ce n’étaient que des enfants timides n’ayant connu la terre que par les livres, et rêvant déjà de la conquérir.

Dans l’imagination de M. Poivre, ces rêves de conquête ne revêtaient cependant pas ce caractère héroïque que l’esprit impatient du jeune Bougainville imprimait d’avance à ses projets futurs. Le simple disciple des missionnaires de Saint-Joseph, plus spécialement porté vers les études de la Nature, ne convoitait point la renommée éclatante des Gama et des Magellan. Il espérait plutôt une vie évangélique et douce, partagée entre les soins de Dieu et ceux de son jardin. Et s’il s’embarquait un peu au hasard, à destination d’un pays alors complètement inconnu, c’était surtout dans l’intention de donner à ses connaissances un horizon plus large. La botanique était sa grande passion, le seul penchant qu’il ait connu encore, et pour l’amour duquel il devait lui arriver, plus tard, de subir mille maux. [[1]](#footnote-1)

Nous allons voir que ce premier voyage ne lui fut pas heureux. Outre la longueur du parcours qui, à cette époque, était d’un itinéraire deux fois plus long que celui d’aujourd’hui, le navire sur lequel il était ne parvint dans la mer de Chine qu’au prix d’un retard considérable. Et, déjà, le jeune passager, se grisant des récits de matelots, enrichissait ses fictives collections de ces espèces inconnues d’épices et de plantes oléagineuses qui poussent dans cette partie de l’Asie, quand lui survint une aventure fâcheuse : A peine débarqué à Canton il fut pris pour un autre et jeté en prison. C’était un mauvais début. M. Poivre pensa que si c’était là le seul résultat de son voyage, mieux eût-il été inspiré en continuant à étudier la théologie au séminaire de Lyon. Cependant, comme il était pieux et avisé, il ne se laissa point abattre pour si peu. En vain objectera-t-on qu’un événement aussi tragique eût dû, dans le manque où il était de toute expérience, le jeter dans un grand désespoir. Mais M Poivre avait dessein de devenir plus tard un bon ecclésiastique et il se consola à sa manière en comprenant que cette épreuve ne pouvait que le préparer sainement à subir celles que la Providence lui tenait en réserve.

Animé d’intentions aussi louables, le précoce voyageur pensa à employer utilement le temps qu’il eût pu consacrer aux pleurs. A force de patience et de résignation, de douceur envers ses gardiens au visage de cuivre et aux yeux obliques, il parvint à apprendre le dialecte de ses hôtes. Dès qu’il le connut assez, il demanda à parler au vice-roi du pays.

Le souverain asiatique, tout surpris du prodige, dut le céder aux preuves d’un pareil courage. Il consentit à reconnaître que M. Poivre était innocent du crime qu’on lui imputait, et le fit bientôt remettre en liberté. Au lieu de fuir une terre dont l’accueil lui avait été si peu favorable, le jeune aventurier songea qu’il avait payé assez cher le droit de la connaître. Aussi se mit-il à visiter toute la province, entre les monts Nan Ling et les rives du Si-Kiang. C’est ainsi qu’il connut, pour la première fois, une grande quantité de graines, d’épices et de plantes oléagineuses. Et ses bagages augmentés d’une foule de collections précieuses, satisfait d’avoir étendu le champ d’investigation des sciences botaniques, il pensa à revoir la France et s’embarqua, dès la première escale, à bord du navire *le Dauphin.* Un doux espoir emplissait alors sa pensée juvénile. Et, dans son ingénuité courageuse, le mirage le berçait de sa bonne ville de Lyon, où il allait pouvoir enfin prier Dieu et cultiver ses plantes.

\*\*\*

Bientôt le voilier quitta la mer de Chine pour pénétrer dans celle de Java. Et l’horizon grandit avec son prestige. Les îles de Malaisie, si riches en productions naturelles, réjouirent le jeune cœur de M. Poivre. Né pour chérir les produits de la terre, il était, plus que tout autre, disposé à admirer des sites aussi luxuriants que ceux qu’il devinait du bord. La ligne de l’Equateur, que *le Dauphin* atteignit à l’aube du huitième jour, permit aux passagers d’apercevoir la bande verte de Sumatra. Le capitaine avait promis qu’on relâcherait en rade de Batavia, pour compléter l’arrimage. Et M. Poivre, en savant ingénieux, supputait déjà l’espoir de quelques plantes indigènes qui pourraient venir s’ajouter à celles de la collection qu’il avait commencée au prix de tant de périls. Abrité sous la dunette de l’officier, à l’ombre de la voile de misaine, il s’occupait à suivre des yeux le vol des oiseaux quand, soudain, la vue d’un point noir, qu’il prit d’abord pour un îlot, attira son attention. Un court examen suffit à lui prouver que ce petit point immobile, à peine perceptible encore, n’était autre qu’un navire qui attendait.

A mesure que diminuait la distance qui le séparait de ce voilier en panne, *le Dauphin* n’avançait plus qu’avec précaution. Le capitaine, instruit par l’expérience du voisinage des perpétuels navires suspects qui infestaient la mer des Célèbes et l’Océan Indien, ne cessait plus d’observer de sa lunette l’immobile point obscur. Toutefois, le vent s’apaisa subitement. Une grande paix tomba, comme un pardon immense, sur l’étendue humide et, çà et là, il n’y eut plus que le vol d’oiseaux multicolores, rayant le miroir aplani de l’eau, d’où, par endroits, surgissaient de vifs madrépores d’émeraude et de corail.

Tout à coup, ce fut à bord comme une stupeur. Le point immobile et obscur venait de bouger. Terrifié, l’officier du roi observa que, mû par un double rang de rames, le navire lointain se rapprochait avec une hâte fébrile, pareil, dans sa course, à un oiseau réveillé, qui, tout à coup, se serait jeté sur sa proie dans un rapide essor. Tous ceux qui étaient à bord eurent, au même instant, la conscience d’un grand danger. Et au moment même où les marins armaient les mousquets, *le Dauphin* reçut, en plein bâbord, une décharge grésillante d’artillerie. Un nuage de fumée âcre couvrit tout à coup la mer ; des cris d’hommes blessés et des craquements de mâts emplirent aussitôt le silence. M. Poivre sentit, au-dessus de sa tête, l’immense gémissement du mât de misaine. L’idée lui vint de se préparer à défendre les précieuses collections dont il avait dessein de doter au retour l’Académie de Lyon quand, subitement, une douleur aiguë, cuisante, cruelle, inexprimable, s’empara de tout son être, le prit à la gorge, lentement, le renversa dans les cordages. Et *le Dauphin,* secoué par les décharges d’artillerie, oscilla comme un grand oiseau. Puis, une vague immense jaillit, qui balaya le pont. A la lueur d’un mousquet, M. Poivre, étendu dans une mare sanglante, aperçut, au loin, le capitaine du bord qui faisait des efforts désespérés en agitant une mince épée de parade. Derrière lui, un nègre furieux secouait une hache d’abordage. Mais du sang passa sur la vue du blessé M. Poivre, terrassé par une terrible douleur dont la cause lui était inconnue, retomba une fois encore sur le pont goudronné, puis ferma les yeux...

Quand il les ouvrit, il ne reconnut point, autour de lui, les visages familiers, le gréement, le paysage de voiles du *Dauphin.*

Il était étendu sur un matelas grossier. Penché sur son corps un homme en uniforme rouge, armé de pinces tranchantes lui labourait le bras. Et M. Poivre, épouvanté, poussa un cri rauque, sourd, de désespoir immense, dont son bourreau ne sembla pas plus s’étonner. S’efforçant de le réconforter, celui-ci lui adressa quelques mots en anglais :

— L’amputation a été facile, jeune homme, et c’est un boulet qui a fait l’affaire. Vous en êtes quitte pour votre main droite. A cette heure, elle flotte dans le détroit de Banca. Une mouette en fera son repas ce soir...

Seules de grosses larmes perlèrent des yeux de M. Poivre. Son hideux moignon tendu vers le chirurgien, il rassembla toutes ses forces, toute sa vie dans un suprême effort et, comme il était, en outre de ses autres talents, un artiste habile, il s’écria seulement, avec beaucoup de correction :

— Je ne pourrai plus peindre...

Le chirurgien, qui entendait le français assez bien, s’inclina devant une si belle grandeur d’âme.

— Je vois, Monsieur, que vous êtes fort dans la douleur, lui dit-il simplement. Toutefois, le pansement qu’il appliqua sur la plaie hideuse causa au patient une douleur si grande que celui-ci poussa un cri terrible. Encore une fois, M. Poivre manqua de s’évanouir ; mais il dit ses prières et, bien qu’il fût d’une pâleur à ressembler à un mort, il se soutint quand même. Encore un peu et le cautère qu’appliquait le chirurgien allait être posé, quand de grandes clameurs partirent de l’avant. Et des colonnes de flammes, montant tout à coup vers le ciel ensanglanté du soir, s’élevèrent en léchant de leurs langues de feu les grandes voiles déployées et les cordages tendus où des mousses affolés se précipitèrent en criant. C’était le feu qui venait de prendre au navire anglais. Quelque prisonnier du *Dauphin*, sans doute par esprit de vengeance, avait porté dans la cale la torche incendiaire et M. Poivre, qu’un boulet n’avait pu briser, comprit que cette fois c’en était fait de sa vie, que le feu ne lui pardonnerait pas comme le fer. Un branle-bas effrayant s’empara de l’équipage. Un gros homme chamarré et bedonnant, que le jeune voyageur apprit plus tard être l’amiral anglais Barnet, parut sur le pont, rouge de colère, donnant des ordres aux gens qui fuyaient. Dans la panique, le chirurgien qui pansait M. Poivre, affolé, délaissant ses outils, s’enfuit en poussant de violents jurons. Alors M. Poivre ferma les yeux, pour la dixième fois de la journée se recommanda à Dieu, et se laissa choir sur la couche immonde où on l’avait placé… Un second réveil le ramena à la réalité. Cette fois, le studieux élève des missionnaires de Lyon se trouva jeté à fond de cale parmi les tonneaux de salpêtre, le charbon et les colis de bord. D’immenses ballots, que le tangage faisait rouler, lui meurtrissaient les reins, et sa blessure, qui s’était rouverte, inondait son habit de souillures dégoûtantes. Un malaise insupportable brisait tous ses membres, la fièvre lui donnait une soif inextinguible, et, comme il venait, par les ouvertures, un jour d’une intense clarté, l’infortuné pensa que des heures nombreuses avaient dû s’écouler depuis qu’il était là. L’intense soleil de midi luisait à présent sur la mer de Java. Le détroit de Banca franchi, le navire anglais mettait le cap sur Batavia.....

\*\*\*

A Batavia, M. Poivre, que sa blessure rendait impropre à tout service, se vit abandonné par ses ennemis. Alors il chercha comme il put à gagner sa vie. L’horrible mutilation de son poignet lui en rendait les moyens difficiles. Et il se trouva fort perplexe sur un métier à choisir. Le seul qui lui parût pratique fut de s’offrir à donner des leçons de français et de botanique.

Quelques fermiers hollandais consentirent à le recevoir comme maître de langues. Comme c’étaient des gens rudes et de mœurs simples, ils furent touchés de son infortune et acceptèrent, en attendant qu’un navire de passage voulût bien le rapatrier, de le prendre comme précepteur de leurs enfants. Le jeune homme s’habitua à dessiner, de la main gauche, des modèles de plantes et de beaux arbres. L’étude passionnante de la nature le reprit. En commentant les écrits de M. Descartes, il recommença à aimer la terre. Il enseigna aux enfants l’amour des fleurs, des fruits savoureux et des riches cultures. Le débit des épiceries fines, dont les Hollandais s’étaient attribué le monopole, attira principalement son attention. Il pensa à introduire dans sa patrie quelques plantes rares dont les sujets de son roi n’étaient pas dotés et qui ajouteraient aux magnifiques richesses de ce jardin dont feu Olivier de Serres s’était fait l’historien fidèle.

Mais là encore il se heurta à d’incroyables obstacles. Les colons hollandais étaient si jaloux de leurs richesses coloniales qu’ils en protégeaient les produits par les lois les plus dures. C’est ainsi qu’aux îles de la Sonde, aux Moluques et dans presque toute la Malaisie, les stathouders avaient institué la peine de mort contre ceux qui déroberaient les plants réservés. M. Poivre l’apprit un jour qu’errant dans la campagne magnifique, il s’était arrêté auprès d’une plantation pour y cueillir quelques pousses de muscadiers. Déjà sa gauche caressait les feuilles de riche émeraude quand il se sentit rudement saisi par son habit. S’étant retourné, il aperçut derrière lui l’un des fermiers des familles amies où il enseignait.

— Malheureux, lui dit le rude planteur, la figure bouleversée, ne sais-tu pas qu’il en coûte la vie de dérober un plant à la colonie !

Tout chancelant, M. Poivre se leva. Une fois encore il lui fallait renoncer au doux espoir d’introduire en Europe quelques-uns de ces arbres précieux. Cette aventure, jointe à d’autres de même sorte, le dépita jusqu’aux larmes. Ayant cru observer qu’on suivait ses pas dès qu’il s’éloignait des habitations, ne voulant plus demeurer parmi des hommes qui payaient par l’espionnage et l’ingratitude les soins qu’il apportait à instruire leurs enfants, il pensa à gagner les Indes. Un navire en partance le déposa à Pondichéry et il connut bientôt la côte de Coromandel. Il connut aussi M. de La Bourdonnais, l’un des navigateurs les plus réputés de l’époque et gouverneur de l’île de France. Cet homme important prit pitié de ses malheurs et lui fit espérer un rapatriement possible. Tant de souffrances, au physique et au moral, avaient abattu les forces du jeune Français ; et, sauf l’amour de la botanique et celui des épices qu’il possédait à un très haut point, un désir unique dominait ses craintes et ses espérances : revoir la France, retourner à Lyon. Certes, M. Poivre avait vu s’écrouler bien des ambitions de sa jeunesse, les plus humbles comme les plus superbes, et l’amertume de penser qu’il ne revêtirait jamais le rabat s’ajoutait à celle où il se trouvait d’avoir fait un voyage inutile et d’où il revenait invalide. Tant de chagrins l’empêchèrent de goûter les merveilles des plus beaux paysages qui soient ; et, pas une minute, ne lui vint le désir de pénétrer dans ces hautes forêts où dormaient des secrets millénaires. Tout le jour, errant sur le quai du port, il passait son temps à épier les voiles de l’horizon comme à dénombrer, en mémoire, les arbres réguliers du préau d’études, qui, si souvent, dans la cour du séminaire de Lyon, lui avaient versé le rafraîchissant ombrage de leurs grands bras. Enfin, M. de La Bourdonnais le prévint qu’il eût à se tenir prêt pour quitter le port. Et M. Poivre, un peu attristé par les souvenirs des mauvais jours qu’il avait passés, tant en Cochinchine qu’en Malaisie, embarqua sur le voilier français, le cœur débordant d’un espoir impatient et nouveau. La traversée de la mer du Bengale et de l’Océan Indien fut la plus limpide et la plus heureuse que le jeune voyageur eût faite jamais. Et ce fut au soir d’un admirable jour serein et parfumé que le voilier entra dans la rade de Port-Louis. Une triple salve d’artillerie salua le retour de M. de La Bourdonnais. Quelques Français vinrent au-devant du gouverneur et celui-ci invita M. Poivre dans sa maison.

M. Poivre serait bien resté dans l’île pour en étudier minutieusement la flore. Mais l’idée du retour était en lui plus forte que toutes les autres et il accepta avec empressement de prendre passage, le lendemain même, à bord d’un navire hollandais qui faisait voile vers l’Europe. Là se terminerait sans doute la vie de M. Poivre, si le sort, cessant de s’acharner contre lui, était venu mettre un terme à cette phase si douloureuse de sa jeunesse. Mais M. Poivre, malgré un nom paisible, des mœurs tranquilles et une âme douce, ne devait point, aussi facilement qu’on pense, revoir la cour toute plantée d’arbres du séminaire de Lyon. D’autres aventures lui arrivèrent encore dont la plus importante est qu’il fut pris et repris successivement par un corsaire malouin et par les Anglais. Les Anglais en voulaient décidément à sa personne. C’était la seconde fois qu’ils l’appréhendaient. Sans vouloir rien entendre de sa parole, ils décidèrent de le garder prisonnier. Ces braves gens pensaient sans doute que quelqu’un qui revient des Indes en connaît un peu plus long qu’il ne sied à un homme honnête et ils l’emmenèrent à Guernesey, où on l’enferma dans une forteresse. De la fenêtre de sa prison, M. Poivre, qui déplorait surtout le manque absolu d’épices dont les menus de l’endroit n’étaient pas relevés, apercevait, quand la mer était calme, les barques des pêcheurs normands qui passaient à distance du large. Cela lui indiquait que la patrie était proche. Force lui fut pourtant d’attendre plusieurs années avant de pouvoir en fouler le sol maternel. Ce ne fut qu’à l’été de l’an 1748 que M. Poivre revit sa bonne ville de Lyon. Il retrouva la cour du Séminaire plantée des mêmes arbres tranquilles. Mais la plupart des visages étaient changés. Seul, le P. Directeur le reconnut. Encore gémissait-il à cause de la goutte et M. Poivre dut-il, avant d’expliquer son retour, entendre un grand sermon sur les scandales du siècle. L’ayant ouï, le jeune homme pensa que la botanique est supérieure à la religion en ce sens qu’elle échauffe moins la bile et que ceux qui en font s’éloignent moins que les docteurs, du ton poli qui convient à des gens de goût. Aussi, ayant jeté une dernière fois les yeux sur cette maison où toute sa jeunesse s’était passée, il en sortit, comprenant bien qu’il connaissait à présent une trop grande surface de la terre pour demeurer, en un espace si mince, dans le commerce de gens aux discussions étroites.

\*\*\*

La Compagnie des Indes était, à cette époque, toute-puissante. C’est elle qui faisait ou défaisait les gouverneurs coloniaux. L’incurie de l’Etat se reposait sur elle du soin des possessions françaises. Toute initiative, tout projet, toute force, venaient d’elle. M. Poivre le sut, et, désireux de fuir au plus vite la médiocrité d’une vie qui lui était apparue à Lyon dans toute sa bassesse, il dissimula comme il put son moignon sous une manche de dentelle, s’habilla le plus proprement qu’il a lui fut possible et vint se présenter à Paris dans les bureaux de cette Compagnie célèbre. On lui demanda avec arrogance d’où il venait, qui il était, ce qu’il comptait faire. M. Poivre usa d’audace, raconta tout au long son premier voyage, nomma M. de La Bourdonnais. Alors on voulut bien l’entendre et, sans ambages, il exposa ses projets rapidement, demanda à s’occuper de deux missions importantes : l’installation de comptoirs en Cochinchine par le Cap, la ligne des Indes et de la mer des Célèbes, puis la transplantation, aux îles de France et de Bourbon, des graines et épices dont la culture avait été jusque-là confinée aux Moluques et aux îles hollandaises. Les plans approuvés, M. Poivre quitta une fois encore la terre de France. Il avait trente ans d’âge et pourtant son expérience des hommes et de la nature était savante. Bien qu’il fût mutilé, son courage était indomptable. Nous allons voir comment il s’accomplit sa mission périlleuse.

Arrivé dans l’Archipel malais, il revit Batavia, témoin de ses malheurs, ce détroit de Banca, dont le souvenir lui était funeste, Bornéo et enfin Manille. Et là, afin de n’avoir plus recours au commerce des Hollandais qui usaient de la peine de mort contre ceux qui transplantaient la flore des îles, le hardi navigateur lyonnais, à force de fréquenter les Tagals et les populations soumises, s’en remit au subtil stratagème qui le sauva si bien à son voyage en Chine : il apprit la langue malaise. Puis, pour se protéger contre les surprise des Hollandais qui poussaient la perfidie jusqu’à publier de fausses cartes de toutes les îles des Célèbes et de la mer des Moluques, avec des indications apocryphes de voies où les navires, une fois engagés, couraient à une mort certaine, M. Poivre dressa lui-même un plan des Archipels qu’il avait le dessein d’explorer. Ainsi muni, fort de la mission qui lui était confiée par la Compagnie des Indes, il crut toutes difficultés vaincues. Hélas ! Il n’en était rien, et le mauvais vouloir évident des uns et des autres faillit, une fois encore, rendre inutile un si bel effort. Au moment d’entreprendre son voyage, M. Poivre s’aperçut que la Compagnie ne lui avait pas fourni de vaisseau. Sous ce coup nouveau, devant cette catastrophe qui eût pu ruiner toute autre énergie que la sienne, M. Poivre ne faiblit pas. Seulement, ayant décousu, avec la lame de son couteau, la doublure de son vêtement, il y glissa dix-neuf plants de muscadiers et autant de noix muscades d’espèces différentes. Ainsi lesté, il quitta Manille à la hâte et s’embarqua pour Pondichéry. Dupleix, depuis l’affaire de Madras, était tout-puissant aux Indes. M. Poivre l’alla voir. Quand il fut devant ce grand homme, il montra le moignon de son poignet droit, et, de sa main gauche, déchira la doublure de son habit. Les dix-neuf plants de muscadiers et les dix-neuf noix muscades en jaillirent. L’illustre Dupleix ne connaissait pas ces espèces nouvelles. Il félicita M. Poivre, admira son habileté et son sang-froid, eut un rire amer et dit, avec un pli au front :

— Nous sommes comme cela plus qu’il ne faut, Monsieur, à servir le roi.

M. Poivre ne comprit pas. Il crut être tombé un jour d’humeur, et revint le lendemain

Le lendemain, ce fut pis encore. Dupleix avait été instruit, dans l’intervalle, des relations de M. Poivre avec La Bourdonnais. Or, ces deux hommes éminents se détestaient, et ce fut M. Poivre qui en pâtit.

— Allez demander cette frégate à M. de La Bourdonnais, dit-il sèchement ; je n’ai pas trop des miennes pour protéger mon littoral des pillards anglais.

M. Poivre ne répondit pas. Il regretta seulement d’avoir abîmé un si bel habit pour y introduire des noix muscades dont on ne le remerciait point. De dépit il s’embarqua pour l’Ile de France. Ce fut une traversée fatigante et dure ajoutée aux autres. Débarqué à Port-Louis, M. Poivre se rendit à cette maison du gouverneur qui, à son premier voyage, lui avait prêté une hospitalité touchante. Là, comme aux Indes, l’attendait une déception terrible : M. de La Bourdonnais n’y était pas. Alors M. Poivre pensa à sa promesse, à la fatigue du voyage, à tant de périls, à tout ce qu’il avait fait pour vaincre le sort, et pleura. Cet homme viril et indomptable pleurait. Les larmes que la mort, le fer, le feu, l’eau et la prison n’avaient pu lui tirer, coulaient abondamment sur son jabot fripé, sur le gilet neuf qu’il avait mis pour le voyage. Mais, comme il pleurait, arriva le second de M. de La Bourdonnais, Bouvet, le commandant militaire de l’île. Il connaissait M. Poivre par les récits du gouverneur.

— Remettez-vous, Monsieur, lui dit-il avec bonté ; si M. de La Bourdonnais n’y est pas, je puis le suppléer et peut être pourrais-je réussir à combler vos vœux...

Ces messieurs dînèrent sous les bambous, servis par une négresse, et M. Poivre exposa *son* projet d’exploration aux îles. Dans la moisson future des graines, des plantes et des épices, il affirma que les îles de France et de Bourbon ne seraient pas omises. Alors Bouvet accepta. Il promit de mettre à la disposition du voyageur une frégate de 160 tonneaux.

— Elle n’est pas de premier ordre, dit Bouvet. La marine royale en compte de meilleures, mais M. Dupleix les a toutes. Ici nous sommes des pauvres.

M. Poivre trouva la frégate magnifique. En réalité c’était une pauvre carcasse, difficile à conduire, prenant l’eau par endroits. Il fallut passer quinze jours à refaire tout le gréement. Les voiles déchirées furent recousues ; on repeignit le pont, les sabords, la coque. Des charpentiers refirent entièrement les mâts, et l’approvisionnement de la cale commença. Puis il fallut former un équipage, et ce fut toute une affaire.

Enfin, le Ier mai 1754, le fort de Saint-Louis ayant tiré une salve de plusieurs coups de canon, le drapeau de France avec les fleurs de lys fut hissé à la pointe extrême du mât. M. Poivre prit congé du commandant Bouvet et fit mettre immédiatement le cap dans la direction de Manille.

Alors de nouvelles luttes commencèrent où les forces de M. Poivre trouvèrent à s’employer. L’officier de bord, effrayé des périls de tout ordre qu’on courait sur les mers : corsaires, écueils, tempêtes, rencontres ennemies, commença à se mutiner. Et M. Poivre dut parler fort, menacer, puis finalement intimer l’ordre de marcher de l’avant. Après des semaines de traversée pénible, la frégate arriva enfin dans l’Archipel Philippin. Le premier soin de M. Poivre fut d’obtenir du gouvernement de Manille la délivrance du roi d’Iolo, que les Espagnols, au mépris de la justice, retenaient en prison. Délivré, le pauvre monarque au visage jaune se dévoua au service des navigateurs, et leur facilita, auprès des peuplades malaises, l’accès des Moluques. Mais M. Poivre avait dessein de gagner Timor. C’est là, disait-il, que se trouvaient les plus beaux girofliers. Cette fois le capitaine de *la Colombe* refusa de partir, dit qu’il ne voulait point laisser sa vie dans l’entreprise et qu’il souhaitait revoir la France. — Non, dit M. Poivre avec fermeté, faisant violence à son caractère naturellement bon ; vous ne retournerez pas que je ne le permette. Tant qu’il y aura de l’eau et du riz à bord nous avancerons :

Et la course folle reprit à travers l’inextricable enchevêtrement de cette Micronésie où des îles et des îlots de toutes les grandeurs, surgissant tout à coup de l’horizon, égaraient les navigateurs. M. Poivre goûta, au milieu des dangers continuels, les spectacles les plus merveilleux des Tropiques D’admirables oiseaux multicolores, posés sur les vergues de *la Colombe*, indiquaient continuellement que la terre était proche. Et il y avait des fois où la mer changeait avec les latitudes. Il lui arriva même d’être écarlate comme le sang, une autre fois limpide comme le plus pur des cieux. Partout flottaient de hautes herbes et des fleurs éclatantes. Surpris eux-mêmes, les hommes du bord, mâchonnant du tabac, s’appesantissaient sous la cuisante chaleur et laissaient leurs regards errer sur l’étendue d’où, de minute en minute, des décors différents, d’une féerie grandiose et inattendue, surgissaient avec l’horizon. Enfin, on arriva en vue de Timor Comme on était au midi d’une splendide journée, des hommes nus au torse cuivré se baignaient dans la mer. Quand ils virent les Français, ils ne furent pas étonnés. Ils les reçurent seulement avec des danses et de grands cris. Les marins leur donnèrent des médailles et des colliers de verre. Et des petits enfants apportèrent des fleurs. Puis ce furent des femmes avec des corbeilles où des fruits luisaient.

— Voilà les plus belles noix muscades des Moluques, pensa M. Poivre, et, pour les avoir, il donna aux femmes de belles étoffes claires.

La plupart en furent ravies et vinrent regarder les Français avec ces yeux pleins du mystère de l’innocence que possèdent seuls les enfants chez les peuples heureux. Toutefois, il y avait à Timor un gouverneur blanc. Celui-ci conclut avec M. Poivre un traité aux termes duquel les habitants s’engageaient à livrer à la Compagnie des Indes un nombre déterminé de plants de muscadiers de Banca et de girofliers d’Amboine. Le papier signé, M. Poivre dut s’arracher aux délices de cette terre qui gardait encore tout le charme de la vie jeune et primitive. Quand *la Colombe* quitta Timor, debout à l’avant, M. Poivre fixa longuement de ses yeux agrandis le mirage de cette île heureuse. Longtemps, longtemps, il vit les silhouettes d’hommes nus se détacher sur les feuillages d’émeraude des girofliers. Puis, le soir tomba et ce fut le crépuscule enveloppant avec son mystère...

*La Colombe* explora les Archipels toute l’année. Après les Philippines, les Célèbes, les Moluques, les îles de la Louisiade, la frégate entra dans la mer de Corail. Mais M. Poivre pensa qu’il était assez riche pour revenir et que ce serait folie d’exposer tant de trésors au rapt des Corsaires. Tant bien que mal *la Colombe* regagna Port-Louis et M. de La Bourdonnais lui-même vint recevoir M. Poivre dans un canot que quinze nègres vigoureux actionnaient du mouvement des rames. Une salve de vingt et un coups de canon salua le drapeau royal à fleurs de lys, le drapeau usé, sali, dépecé qui venait de flotter sur tant de mers différentes, et tous ces hommes qui venaient d’échapper à de si grands dangers se mirent, lorsqu’ils eurent posé pied à terre, à s’étreindre avec amitié. Le gouverneur remit à M. Poivre plusieurs lettres de France. Parmi elles, le voyageur trouva la missive d’un ami fidèle : « Vous apporteriez ici toutes les épices et tout l’or des Moluques qu’on ne voudrait pas les recevoir de vous ». La lettre était datée de Versailles, la cité royale où l’on s’amusait. Alors M. Poivre entra dans une grande colère ; il comprit que la Compagnie se moquait et, ayant remis de l’ordre dans sa toilette, il se rendit en hâte chez le gouverneur et, aussitôt, lui fit don des 3.000 noix muscades et des innombrables plants exotiques qu’il avait rapportés. Ces plants et ces fruits furent distribués immédiatement aux habitants. Et c’est depuis ce temps qu’il pousse à l’île de France toutes ces espèces nouvelles : l’arbre à pain, le sagoutier des Moluques, l’arbre à suif, le bois immortel, le cannelier de Ceylan, le châtaignier des Célèbes, le chou des Caraïbes, le cacaoier, le litchi, le manguier, le mabolo des Philippines, le mûrier de Timor et le laurier de Java. C’est depuis ce temps-là aussi que des perroquets aux riches plumages, que des singes agiles et que des pigeons aux gorges roses peuplent les bois de l’île. M. Poivre a été le bon Noé qui a donné à cette terre heureuse de nouveaux insulaires. Et la pauvre *Colombe*, cette vieille et lamentable frégate délabrée qui prenait l’eau de toutes parts, a été semblable à une arche bienfaisante et peuplée qui apporta vers l’île de France toutes les richesses, tous les trésors, toutes les merveilles dont la Compagnie des Indes ne voulait pas.

\*\*\*

Le second retour de M. Poivre en Europe fut, comme le premier, marqué par les plus rudes épreuves. Les Anglais le prirent une troisième fois et l’emmenèrent à Cork, en Irlande où ils l’enfermèrent.

M. Poivre, dit-on, n’en fut pas autrement étonné. Il s’habituait à ces sortes de choses et nul ne s’attendait plus patiemment que lui à un emprisonnement périodique. Il prit, cette fois, son mal d’autant mieux qu’on lui avait laissé tous ses papiers et cet homme indomptable passa les heures les plus heureuses du monde dans une cellule de huit pieds carrés, à composer des mémoires pour l’Académie. Il écrivit couramment de la main gauche et c’est de cette époque que datent ses travaux sur la géologie et sur l’agriculture. Dans une langue qui n’était pas dépourvue de saveur, il sut parler comme il faut des « Terres et des pierres » ; il composa plusieurs traités, dont un sur « la Culture des muscadiers et du bois immortel » et un autre sur « la Recette détaillée pour teindre les fils de coton en rouge. d’Andrinople ». Ces mémoires, qui lui valurent, par la suite, des honneurs et des croix, l’aidèrent, pour l’instant, à dissiper les ennuis de la captivité. On vivait alors dans un siècle philosophe. En Angleterre comme en France, les idées les plus neuves circulaient couramment. L’éveil des esprits se faisait avec celui des lettres. Bientôt la nouvelle ne fut pas sans se répandre de la captivité d’un voyageur français. David Hume le sut. Ce savant n’était pas qu’un philosophe qui fit de l’honneur à son pays et à son temps, c’était aussi un cœur sensible et un lettré.

Il vint voir M. Poivre.

Et M. Poivre l’entretint de ses noix muscades, des manguiers d’Afrique, de la mer des Célèbes et des tribus de Timor. David Hume, à son tour, lui confia qu’il revenait de France, où il avait connu, dans le salon de Mme Geoffrin, l’illustre Diderot et le grand d’Alembert.

— M. d’Alembert a bien de l’esprit, dit M. Poivre. C’est lui qui enseigna les sciences à M. de Bougainville.

M. Poivre lut ses mémoires au savant Anglais. Et de longues heures de conversation consacrées aux sciences, aux voyages et à la nature rapprochèrent ces deux hommes de bien.

Cependant, malgré tous les efforts de M. Hume, le voyageur français ne réussit à sortir de prison que près de deux années après. Ce ne fut qu’au mois d’avril 1757 que celui-ci fut de retour à Lyon.

Il y resta près de deux années, retiré aux environs de la ville, dans l’une de ces maisons rustiques et simples qu’affectionnaient volontiers les hommes les plus éminents de l’époque. M. Poivre s’y instruisit des progrès de la pensée. Il fut toutefois surpris de voir qu’il n’était pas en retard de son siècle et que, quoique tenu éloigné de l’Europe, il avait accompli les mêmes progrès et tenu les mêmes discours que ceux qu’on admirait chez M. de Buffon ou chez M. Rousseau. Les liens du cœur ajoutèrent au bonheur où il se trouvait de vivre en paix au milieu de ses herbiers et des carrés de culture de son jardin. Une jeune fille de la meilleure société lyonnaise, Mlle Robin, voulut bien accepter de l’épouser et comme le Roi avait été instruit de ses services, il lui fit adresser, outre des lettres de noblesse et une gratification importante, le Cordon de l’ordre de Saint-Michel. Ainsi la vie semblait s’achever pour M. Poivre aux côtés d’une épouse affectueuse, dans l’amitié du monarque et le commerce de ses amis, consacrée tout entière à la philosophie et à l’étude des plantes.

M. le duc de Praslin, qui était ministre, en jugea autrement. Il manda M. Poivre à Paris et lui offrit le gouvernement des îles de France et de Bourbon. M. Poivre réserva sa réponse. Il ne pouvait, disait-il, obliger à un voyage aussi périlleux une jeune femme qu’il aimait. Et ce ne fut qu’après que Mlle Robin elle-même en eût fait la demande qu’il consentit à s’engager à nouveau au service du Roi.

A son arrivée à Port-Louis, M. Poivre trouva la colonie désolée, presque en friche. Le port était comblé d’une vase qui entravait l’entrée des vaisseaux, les sauterelles pullulaient, les plants de muscadier que lui-même avait semés n’avaient pas pris ; les habitants étaient dans le malheur.

C’est alors qu’éclata dans toute sa force la bonté de ce grand cœur. M. Poivre fut pour ce petit peuple plutôt un ami qu’un gouverneur. Sa bonté s’étendit aux pauvres et jusqu’aux esclaves. Les noirs trouvèrent en lui un protecteur efficace et, bientôt il n’y eut plus dans toute l’île une négresse qui n’apprît à ses enfants à chérir M. Poivre. Le gouverneur était humain et doux, sa voix réchauffait les cœurs et donnait des forces aux malheureux. Quelquefois il lui arrivait de prendre la parole en public et de louer Dieu et les biens de la terre. A ceux qui se plaignaient trop, il faisait voir son bras mutilé.

— Voyez, disait-il, les Anglais m’ont pris une main, mais ils m’ont laissé le cœur. Et c’est pour vous aimer.

Bientôt, grâce à des soins aussi assidus, la colonie prospéra, se peupla de fleurs, d’oiseaux et d’espèces nouvelles d’arbres et de mammifères. Partout les figuiers, les citronniers et les orangers poussèrent avec abondance. Lui-même a parlé dans ses œuvres de quelques-uns des arbustes qu’il acclimata. « Le veloutier croît sur le sable le long de la mer, écrivait-il simplement. » Ou encore : « Le tamarinier porte une belle tête ; il y a, outre les oranges ordinaires, une grosse espèce de pamplemousses, oranges à chair rouge d’un goût médiocre. » Ses réflexions sur les arbres, les légumes, sont ingénues et courtes : « Le tabac n’est pas, ici, de bonne qualité… ; Le sainfoin, le trèfle, le lin, le chanvre, n’ont pas réussi dans l’île… les artichauts y sont petits ; les courges, par contre, sont énormes ; le piment est vivace, le cerfeuil, le persil, l’oseille, le céleri y ont des tiges filandreuses… ; la pimprenelle, le pourpier doré, la sauge y croissent en abondance, mais surtout on y admire la capucine qui s’élève partout en grands espaliers… la betterave y est très belle… » Ses *Mémoires* abondent en petits détails de cette sorte, savoureux et exacts. Nul doute que Bernardin de Saint-Pierre, quand il vint dans l’île, ne s’instruisît auprès de M. Poivre en histoire naturelle. [[2]](#footnote-2) Le paysage de *Paul et Virginie* est le même quecelui où cet homme délicat et bon exerça ses vertus. Et quand M. Poivre écrit : « Les lézards nombreux sont magnifiques dans les bois » ou encore : « On voit souvent des baleines au vent de l’île » ou bien : « L’île est environnée de bancs de corail où courent des homards bleus rayés de blanc et qu’une variété considérable de crabes fréquente, » nous pensons au bon noir Domingue, à Paul, à Virginie et à Mme de La Tour. Le décor, la végétation, les habitants se trouvent être ici les mêmes que dans le roman de M. de St-Pierre et, c’est par le savant aussi bien que par le poète que nous savons que l’île de France « est entourée de végétations pierreuses, de madrépores corallins ».

Mais le grand ouvrage de M. Poivre à Port-Louis demeure la création des jardins de Mon-plaisir. Ce fut là que M. Poivre établit l’un des plus merveilleux parcs botaniques qui furent jamais. Les plants des Moluques, des Célèbes et de Madagascar y poussèrent à côté de ceux les plus savoureux et les plus vivaces de l’endroit. Outre les espèces que nous avons nommées, M. Poivre y fit germer des sortes différentes de pourpiers, de cresson et de blé ; le safran y fut cultivé pour les teintures et le gingembre pour les parfums. Des bois de cannelle et des veloutiers s’y mélangèrent aux aloès des monts, aux mangliers des plages. Et M. Poivre voulut aussi qu’il y eût des fleurs. Les jardins de Monplaisir se parfumèrent de résédas, de balsamines et de tubéreuses. Les pieds d’alouette, la grande marguerite de Chine, les œillets de la petite espèce, les anémones, la renoncule, la giroflée et les pavots y charmèrent les yeux et l’odorat. Un cassis différent du cassis d’Europe y fut planté. Et M. Poivre n’oublia point les figuiers, la vigne et les arbres à fruits. Le cotonnier lui-même fut placé dans les endroits secs, les bambous dans les marécages, les bananiers un peu partout. D’admirables tamariniers, sur ces jardins splendides, répandirent la rafraîchissante paix de leurs ombrages ; les cocotiers des Indes et les palmiers de Ceylan se groupèrent selon la plus belle harmonie des jardins ; enfin, tout autour, de vastes pâturages furent entretenus, fécondés, puis livrés aux pasteurs. Ainsi les jardins de Monplaisir s’étendirent peu à peu, de plus en plus ornés, tendant à faire de l’île de France un paradis nouveau et enchanteur. La durable fécondité du sol, l’état de sève perpétuelle où se trouvaient les arbres firent, de ce séjour, l’un des mieux cultivés du globe. Un jour l’illustre voyageur Melon passa par l’île de France et, trouvant les jardins de Monplaisir si beaux et si variés, s’écria que M. Poivre avait construit là l’une des merveilles du monde.

Outre une similitude botanique dans le rapport des noms M. Poivre et M. Melon étaient bien faits pour s’entendre L’un et l’autre aimaient la nature également ; ils étaient pareils au bon Domingue dont parle M. de Saint Pierre ; les ombres des pamplemousses et des tamariniers répandaient sur leur vie une sérénité calme. Mais M. Melon n’était que de passage dans l’île et M. Poivre y resta quelques années encore, chéri des bonnes négresses dont il aimait les fils et de tous les colons dont il soignait également les enfants et les pâturages… « Sophronyme, dit monseigneur l’archevêque de Cambrai dans *les Aventures d’Aristonous*, Sophronyme ayant perdu les biens de ses ancêtres par des naufrages et par d’autres malheurs, s’en consolait par sa vertu dans l’île de Délos » Ainsi était M. Poivre, se consolant, dans l’île de France, des maux sans nombre qu’il avait connus sur les mers.

\*\*\*

Toutefois l’ardeur du climat et la fatigue de l’âge ne furent pas sans avoir raison de la constitution robuste du gouverneur. M Poivre demanda à rentrer en France. Sa demande fut accordée, et, la môme année, M. Turgot, qui tenait le ministère, le reçut avec bienveillance. Sa bonté alla jusqu’à le présenter au Roi, auquel il plut beaucoup et qui le dota d’une pension annuelle de 12.000 livres. A ces marques d’intérêt, le monarque en joignit de plus précieuses encore : celles de son amitié et de sa protection. M. Poivre avec sa modestie ordinaire, eut soin de ne prendre dans ces louanges souveraines que ce qui lui était dû. Et il fut loin d’oublier plusieurs de ceux dont l’aide lui avait été puissante : Tromelin, Cassigny et Commerson. Ce ne fut point, toutefois, le dernier jour de gloire de sa vieillesse. L’amitié d’hommes illustres comme le grand Jussieu et le ministre Turgot donna du lustre à ses derniers jours.

L’Académie des Sciences l’avait reçu comme correspondant ; et, retiré à la Fréta, non loin de Lyon, sur les bords de la Saône, il employait son temps à composer des mémoires qu’il lisait successivement à l’Académie et à la Société d’agriculture de Lyon. Il écrivit aussi sur les îles de France et de Bourbon et sur la plupart des pays qu’il avait visités. Ces pages, réunies sous le titre de *Voyages d’un philosophe*, furent publiées à diverses reprises et une édition posthume en fut donnée plusieurs années après, en germinal an V.

Sa retraite, exempte de tourments, se montra d’une sérénité aussi grande que sa carrière avait été orageuse. Les années 1784 et 1785, qu’il passa aux îles d’Hyères, en compagnie de son épouse fidèle, apportèrent comme un adoucissement final à cette vie que n’avaient point épargnée les malheurs. Enfin l’hydropisie le prit qui ne tarda pas à l’accabler de son mal. Ses derniers instants furent d’un sage, et c’est le 6 janvier 1786 que s’éteignit dans son lit, entouré d’une famille émue, cet homme dont la vie s’était passée tout entière à aimer la nature. [[3]](#footnote-3)

Paradis de Moncrif

Peu d’hommes réussirent à se pousser aussi loin dans le monde que Paradis de Moncrif. Le mérite principal de sa vie fut d’aimer bien les chats et il n’eut jamais de travail plus important que celui de chercher à leur plaire. On ne le connaît plus guère aujourd’hui que parce qu’il écrivit sur ces charmants animaux qui sont la joie de nos foyers et dont Champfleury, Théophile Gautier et Charles Baudelaire se durent de nous parler, après lui, en des pages qu’on ne cessera de lire au monde tant que l’amour des chats ira de pair avec celui des femmes. Les soins de la poésie et ceux de son épée ne lui firent oublier jamais ceux de ses plaisirs ou de sa fortune et nous le voyons fort adroitement se glisser entre les intrigues pour atteindre aux richesses ou à l’amour avec autant d’ingéniosité ou de souplesse habile qu’en eût mis un fin diplomate à traiter du marché des provinces. M. Octave Uzanne nous apprend que « ce fut un aimable garçon, acteur ingénieux, madrigalier flatteur et tout confit en miel » ; et nous savons, par d’Alembert, « qu’il était l’âme de tous les divertissements » de son temps, « qu’il y portait la variété et les grâces et jusqu’à cette joie bruyante que la triste dignité regarde comme un plaisir ignoble. » Nous sommes assez tenté de trouver exact le portrait que nous en tracent ces auteurs. Nous serions seulement enclin à y adjoindre un peu plus de finesse et de demander à ces lignes un peu plus de grâce élégante. Moncrif n’écrivait pas aussi mal qu’on l’a dit. Dorat n’a pas toujours fait des vers qui valussent les siens et pour les maîtresses qu’il eut, il est certain que le nombre lui en fait honneur. Sa dépravation, comme celle de tous les gens de goût, n’était point aussi occasionnelle qu’on l’a cru et il est probable qu’on n’a pas toujours rendu justice à ses qualités. Il en avait de nombreuses, sinon de supérieures, et presque autant de défauts. Les uns et les autres formaient en lui un alliage charmant, et, il est à peu près impossible de dire lesquels sont les plus séduisants des vertus qu’il dissimulait ou des vices raffinés dont il faisait parade. Moncrif s’était composé à lui-même, une doctrine de « la vie agréable » et il est notoire que le but continuel de ses efforts fut de parvenir à pouvoir réaliser, avec le plus de continuité possible, une existence facile et insouciante. La bonne marraine qui lui avait donné, au berceau, le nom de Paradis, paraît l’avoir voulu prédestiner de bonne heure à l’existence voluptueuse qu’il mena plus tard. Et nous ne sommes pas surpris de lire, dans l’un de ces ouvrages « gravement frivoles » comme il se plaisait à en écrire, que la « vie agréable » est « un des fruits qu’on doit naturellement se promettre des avantages de l’esprit. » Pour bellement égoïste que soit cette maxime, nous ne manquerons pas de trouver qu’elle explique fort bien le caractère de Moncrif.

Personne n’était venu au monde plus à propos, en un temps où les grand seigneurs philosophaient chez leurs maîtresses et où le respect des préjugés s’en allait de plus en plus. Il pensa que pour parvenir aux honneurs dans un monde de dissolution et de courtisanerie, il fallait savoir ménager les défauts des hommes et flatter les manies des femmes. Ce fut de la sorte un gentilhomme dénué de tout scrupule et il est possible que ses actions, de môme que ses paroles, ne furent pas toujours en conformité avec l’honnêteté du cœur ni avec celle de l’esprit. Cela est même probable. Mais nous ne cesserons de répéter que Moncrif tenait cela des chats à qui il devait une grande part de son éducation. Il devait l’autre part à sa mère qui semblait avoir deviné de bonne heure de quelle nature serait ce fils et qui semblait avoir attaché tous ses soins à l’éduquer selon la mode d’alors. Le jeune Paradis pensa que les lettres ne nuiraient point aux desseins de sa fortune. Il s’appliqua de bonne heure à les cultiver. Nous verrons par la suite qu’il n’y parvint pas trop mal et que tous les seigneurs qui mêlaient alors le culte des Muses à celui de Vénus s’empressèrent de l’accueillir. Poète à la fois que musicien et acteur, Moncrif avait tout ce qu’il faut pour réussir auprès des grands. Les protecteurs se le disputèrent comme on fait d’un intendant habile ou d’un bon majordome. Ils savaient Moncrif capable aux parades et aux jeux et, pour charmer leurs salons, écrire leurs lettres ou veiller sur leurs maîtresses, ils pensèrent à se l’attacher. Le duc de la Vallière, le grand prieur d’Orléans et le comte de Maurepas se le passèrent tour à tour. Ces personnages raffolaient de parodies et des ballets d’un jeu facile et d’une agréable inspiration. Ils en commandèrent quelques-uns à Moncrif. Outre les honneurs et les sommes que lui valut sa virtuosité, il y gagna aussi le surnom de « très cher Sylphe » que lui donna Voltaire dans un moment de gaîté. Moncrif avait, en effet, mis à composer son ballet de « Zélindor, roi des Syplhes », l’esprit inventif le plus ingénieux ; et, le suffrage de Voltaire ne fut pas le moins précieux de ceux qu’il gagna.

\*\*\*

Accueilli par les d’Argenson et par le comte-abbé de Clermont, Moncrif partagea ses talents entre ces puissants maîtres. Mais il apparaît que c’est le comte d’Argenson qui l’emporta. Après s’être brouillé avec le comte-abbé dont il avait été un instant le secrétaire des commandements, il se rapprocha complètement du cadet des d’Argenson. Ce grand seigneur appartenait à une famille ancienne et bien en cour. Son aîné, le marquis René d’Argenson, devait être, un jour, ministre des Affaires Etrangères et laisser des *Mémoires* qui lui valurent, par la suite, le titre un peu usurpé de Saint-Simon de son époque. Quant à celui-ci, les hasards de la fortune devaient se mettre de son côté et le jour était assez proche où le portefeuille de la guerre allait lui être confié. Moncrif sut s’appliquer le plus possible à lui être agréable et la complaisance facile avec laquelle le poète se prêta à toutes les fantaisies du gentilhomme lui gagna presque complètement les faveurs de ce dernier. A mesure qu’il s’éleva vers les postes les plus importants de l’Etat, d’Argenson se plut à y élever en même temps son favori. Tour à tour secrétaire-général au département de la guerre, lecteur de la reine Marie Leckzinska, censeur royal, lecteur de la Dauphine, membre de l’Académie, il accapara les charges, eut son couvert à Versailles, son appartement aux Tuileries, et se trouva du jour au lendemain l’égal des hauts seigneurs de la cour et des puissants de l’esprit. Ses vers faciles, ses opéras lui valurent une réputation établie d’honnête homme et de poète aimable. Il n’en perdit point la tête pour cela. Nous le voyons, au contraire, se ménagerie plus possible des protecteurs et se lier d’amitié avec les gens les plus opposés. Les hasards de ses charges exigèrent qu’il fût zélé chrétien auprès de la Reine et, pendant ce temps, le correspondant de Voltaire ; nous voyons qu’il s’en tira à son honneur et qu’il sut se concilier à la fois la dévote et le philosophe. Son assiduité aux offices religieux ne nuisait en rien à celle dont il honorait les salons les plus lettrés du temps. Les sociétés badines de l’époque se le disputaient à peu près autant que les confesseurs de la Reine et il est curieux de le voir allier, sans embarras, le commerce du cardinal de Luynes à celui des pires membres des sociétés badines. La mode était alors aux salons littéraires et aux bureaux d’esprit. Moncrif se vit convier aux uns et aux autres et, il est probable qu’il fréquenta à la fois chez Madame Doublet, à l’Académie de ces Dames et de ces Messieurs, ou aux dîners du bout-du-banc, chez Mademoiselle Quinault.

Chez la première, Moncrif rencontra les peintres Van Loo, Rigaud et Largillière, le malicieux Piron, l’illustre Bougainville, Coypel, Helvétius et ce statuaire, maître des grâces : Falconnet. Aux seconds, le poète de *Rose* et de *Zélindor* trouva à se lier avec Duclos, avec Vadé, avec Crébillon le fils et avec ce comte de Caylus qui devait l’aider un jour de ses dessins. L’estime de Grimm lui est acquise ; il se voit adulé de tous côtés et il n’est pas de porte que ne lui ouvrent la finesse de son esprit ou la séduction de sa personne. Madame de Pompadour elle-même ne résiste point à protéger cet homme heureux. Avec ce sans-gêne qui n’allait pas chez lui sans un certain cynisme, Moncrif se hâta d’en profiter et c’est avec une facilité merveilleuse que nous le voyons se mouvoir au milieu des intrigues de Versailles et passer sans embarras du service de la souveraine à celui de la favorite. Quand ses devoirs l’appellent près de Marie Leckzinska, Moncrif se résigne, écoute les messes, se prête au jeu de loto, lit souvent quelque page édifiante et partage l’honneur d’être admis à la conversation avec le duc et la duchesse de Luynes, Mesdames de Villars et de Chevreuse, le ministre Maurepas, les cardinaux de Luynes et de Tencin, le président Hénault et jusqu’au vieux Fontenelle.

Alors Moncrif reste humble et modéré ; il se contente de sourire aux mots futiles que, de temps à autre, lance le Président, et ne peut s’empêcher, en dedans de lui, de s’amuser de ce cardinal de Tencin qui n’obtint jamais la pourpre que parce qu’il eut une sœur qui la lui gagna en consentant à coucher avec tout ce que la France comptait alors de puissant ou de simplement célèbre. La religiosité de l’endroit l’amusait fort et il est probable qu’il se plaisait à y venir souvent, ne fût-ce que pour s’offrir un contraste au spectacle qui l’attendait chez la Pompadour. La marquise venait alors d’obtenir du roi la permission de faire construire une salle de spectacle au palais de Versailles. Moncrif pensa qu’une telle entreprise ne pouvait aboutir sans son concours ; et il joua si bien d’intrigue que le duc de la Vallière, qui s’était fait nommer directeur de cette troupe de comédiens improvisés, le prit comme sous-directeur.

Moncrif retrouva là plusieurs de ses petites amies de l’Opéra, le peintre Boucher, beaucoup de grands seigneurs et jusqu’à ce plaisant abbé de la Garde, bibliothécaire de la marquise, lequel tenait, pour la circonstance, l’emploi fort recherché de souffleur. A la seconde saison théâtrale que madame de Pompadour donna pendant l’hiver 1747 à 48, on représenta avec l’*Enfant prodigue* de Voltaire et le *Méchant* de Gresset, *lsmène,* une pastorale de Moncrif. Le duc de Duras, le duc de Nivernais et la duchesse de Brancas y tinrent chacun un rôle et il est probable que la toute-puissante maîtresse royale sut gré à Moncrif des vers flatteurs qu’il y glissa pour elle :

Dans les jeux que pour vous on prend soin de former,

Vos talents enchanteurs vous font mille conquêtes,

Ce fut pour couronner votre art de tout charmer

Que l’Amour inventa nos fêtes.

Ce ne fut pas là le dernier succès de Moncrif auprès de Madame de Pompadour. Celle-ci n’ayant au monde de but plus précieux que celui de conserver son crédit, pensa à augmenter les agréments du roi en joignant les plaisirs de la danse à ceux du spectacle. Il fallut pour cela remédier à l’exiguïté de la pièce où se donnaient les fêtes. Louis XV, qu’intéressaient davantage les affaires du théâtre que celles de son royaume, fut aussi de cet avis. Le théâtre des petits cabinets fut agrandi encore. Et, le 27 novembre 1748, jour de l’inauguration, on y représenta, pour la première fois, devant le roi, les *Surprises de l’Amour,* pièce due à la collaboration de Moncrif et de Gentil Bernard, et sur laquelle Rameau avait écrit l’une de ses musiques de scène les plus ravissantes. Madame de Pompadour y fut paraît-il, fort brillante. La favorite était alors à l’époque la plus éclatante de sa beauté et, c’est à l’issue de cette pièce que le vieux d’Argenson écrivait sans doute, dans ses *Mémoires* « que la sultane favorite a si bien chanté, si bien joué, que Sa Majesté lui a donné des louanges publiques, et, la caressant devant tout le monde, lui a dit qu’elle était la plus charmante femme qu’il y eût en France. » On voit qu’il était difficile pour Moncrif de parvenir à s’élever plus haut dans les faveurs. Un diplomate de profession n’eût pas réussi à se maintenir aussi bien entre la reine et la courtisane. Et c’est sans doute ici le moment de sourire aux paroles de Grimm, qui écrivait que « si Moncrif n’avait jamais fait que des chansons et des romances, il eût été le premier de son genre ». La conduite de Moncrif prouve qu’il réussissait à être le premier de bien d’autres façons.

\*\*\*

Quand M. de Voltaire partit pour la Prusse, le poste d’historiographe que cet homme célèbre occupait avec tant d’éclat, fut laissé vacant. M. de Moncrif le sut. Comme il aimait les charges et se savait bien en cour, il vint trouver d’Argenson et sollicita du ministre, une place où il lui semblait avoir plus d’un droit acquis. D’Argenson se récria. Il ne pensait point à désobliger un homme aussi éminent, mais, l’ambition lui semblait grande et bien qu’il pensât que Moncrif eût un talent suffisant pour répondre à l’offre, il ne laissa point échapper l’occasion de placer un bon mot :

— Historiographe ! s’écria-t-il ; vous voulez dire historiogriffe.

Le nom est resté à Moncrif.

Il l’a bien mérité.

Peu d’hommes aimèrent les chats autant que lui, surtout avec une passion si profonde et une si grande compréhension. L’un de ses ouvrages principaux[[4]](#footnote-4) leur est consacré entièrement. Et quoiqu’il ait écrit, en un jour de dépit, que « dans cet écrit mauvais en soi, l’esprit n’était qu’un tort de plus », son *Histoire des Chats* n’en demeure pas moins l’ouvrage le plus fidèlement et le plus pieusement composé en l’honneur des félins. Dès la première de ses lettres consacrée à ce sujet, il écrit à une dame : « Je ne vous rapporterai point tous les ridicules et tous les vices dont les chats sont accusés. *Je serais bien fâché de les avoir redits.*» Et, dans la neuvième de celles qui suivront, il écrira encore : « Tranquillisons-nous, Madame, nous verrons un jour le mérite des chats généralement reconnu. »

On voit par-là que Moncrif ne désespérait point de gagner l’universel suffrage à ses amis. Lui-même prenait leur parti avec une chaleur où il y a de l’enthousiasme et nous ne pensons point que, depuis les temps de l’Egypte, ces bêtes délicieuses aient rencontré défenseur plus éloquent que Moncrif. L’ouvrage de cet auteur, orné de belles planches gravées par le comte de Caylus sur les dessins de Coypel, ne manqua point d’étendre encore la réputation de ces animaux aux personnes du meilleur monde. M. de Fontenelle ne fut point le dernier à se laisser convaincre. Il ouvrit les portes de sa demeure laborieuse à ces amis de la science et de la méditation. « Quelle gloire pour eux, Madame, et quelle satisfaction pour nous, s’écrie l’historiogriffe, de songer qu’un des premiers pas de M. de Fontenelle dans le chemin de la philosophie, l’ait conduit à se défaire d’une fausse prévention contre les chats et à les chérir. »

De là cette *Histoire des Chats*, où l’auteur réunit tout ce qu’il put trouver dans l’histoire, les religions et les arts qui pût rehausser le mérite de ceux qu’il n’appelait plus que « ses chers amis » ; de là, cette série de lettres à une dame où il y a bien de l’érudition et de la pédanterie, mais où la sympathie fervente pour les chats domine et pénètre.

A défendre ces jolies bêtes il emploie une patience de bénédictin et une foi presque mystique. Les personnes qui aimèrent bien les chats, Madame Deshoulières, le ministre Colbert, Madame la duchesse du Maine ont gagné toutes ses sympathies. Voulez-vous être l’ami de Moncrif ? Aimez les chats et il aura pour vous toutes sortes d’égards. L’exquise *Epitaphe d’un chat* composée en 1568 par du Bellay, « gentilhomme angevin », le plonge dans une extase profonde. Il sait gré à du Bellay d’avoir tant aimé son « gentil Belaud ». Il récrit l’épitaphe tout au long :

A peu que le cœur ne me crève

Quand j’en parle ou quand j’en écris :

C’est Belaud, mon petit chat gris,

Belaud qui fut par aventure

Le plus bel œuvre que nature

Fit donc en matière de chat…

et il s’extasie sur les mots, sur ces délicieux vers que le poète a trouvés pour retracer tous les charmes de Belaud :

Petit museau, petites dents,

Yeux qui n’étaient point trop argents...

Une barbelette argentine

Armait d’un petit poil follet

Son musequin damoiselet...

Cette expression « son musequin damoiselet » séduit Moncrif voluptueusement. Il envie de peindre, lui aussi, les chats avec ces phrases aux syllabes caressantes, aux courbes félines elles-mêmes. Entre chats il pense bien qu’on est encore entre courtisans et il emploie à les fréquenter ses habitudes de cour. C’est avec une dévotion presque religieuse qu’il retrace le culte que les Egyptiens portaient à « ses chers amis ». « Dès qu’un chat était expiré, toute la ville se remplissait de clameurs. Alors les magistrats venaient avec cérémonie s’emparer du mort ; ils l’embaumaient avec de l’huile odoriférante du cèdre, et plusieurs autres aromates propres a le conserver ; et on le transportait à Bubaste pour y être inhumé dans une maison sacrée. »

D’autres fois il vante leurs qualités savantes ou naturelles : « Les chats sont très avantageusement organisés pour la musique… » ou encore : « Un avantage bien marqué, Madame, que les chats ont sur les autres animaux, est cette propreté qui leur est si naturelle » ; il donne cette phrase des *Lettres persanes :* « Dieu ordonna à Noé de porter au lion un grand coup sur le front, qui éternua aussitôt, et fit sortir de son nez un chat… » ; et il conclut : « Mais serait-ce assez pour nous que de voir l’antipathie pour les chats s’effacer ? Ne faudrait-il pas que tous les yeux fussent ouverts sur leurs mérites ? » Et, il met à les défendre une chaleur pleine de verve : « On soupçonne les chats, Madame, d’avoir un penchant à nuire ; que c’est peu les connaître ! Il ne faut qu’un coup de crayon pour faire leur apologie. » Pour Coypel, qui se servit d’eux comme modèles à ses planches adorables, il ne fallait guère qu’un coup de crayon. Mais Moncrif s’abuse en se prêtant cette tempérance. Car il mit à défendre les chats tout un volume. Bien des choses y sont inutiles. Mais tant d’autres y sont charmantes ! Les pages consacrées à Marlamain, l’illustre chat de Madame la duchesse du Maine ; à Grisette, « l’admirable chatte » de Madame Deshoulières, sont certainement parmi les meilleures qu’il ait écrites. Quant à Ménine, la chatte de Madame de Lesdiguières,

Ménine aux yeux dorés, au poil doux, gris et fin

il ne sait que vanter sa grâce ingénue et caressante. « Il n’est pas étonnant de voir tant de personnes du premier mérite sentir tout le prix du commerce des chats, » écrit-il. Et, tout d’un coup, ayant appris la mort du chat de la duchesse du Maine, il écrit, le cœur gonflé de larmes : « Je rouvre ma lettre, Madame, pour vous marquer combien je partage votre douleur sur la mort de Marlamain, que vous ne pouvez ignorer. » Et Moncrif décrit minutieusement les détails de l’agonie de ce minon illustre. Une autre fois, un malheur assez commun aux chats du sexe mâle, et qui est un peu la mort avant la mort, le trouve navré et déconfit. Il répète volontiers avec M. de Benserade, qui avait traité de la même aventure survenue au chat de Madame Deshoulières :

Le triste état qu’un état indolent...

Une autre fois encore, il s’extasie sur les cris déchirants que ces animaux font entendre pendant l’amour. Il prend en témoignage Aristote et Pline, et donne, sur ces onomatopées voluptueuses de la gent féline, les plus subtiles explications, découvre à ces miaulements un sens étonnant et passionné, trouve à ces cris du bonheur un témoignage nouveau de la musique des chats.

Il se pâme à cette histoire de Bayle, narrant l’aventure d’une demoiselle Dupuy, à qui sa chatte avait enseigné, par ses miaulements mélodiques, à jouer de la harpe et qui, en reconnaissance, « lui légua une habitation très agréable à la ville et une autre à la campagne. » Sur cette histoire, reprise par Moncrif, Coypel a tracé un charmant dessin, représentant la demoiselle Dupuy à ses derniers instants, étendue sur son lit et dictant au tabellion son testament en faveur de la chatte.

Les chats à qui Moncrif accordait le plus volontiers sa sympathie n’étaient point de ces minons blancs et gris du commun, et nous voyons qu’il écrit : « Si jamais, Madame, il était établi de déterminer son choix à une seule espèce de chats, les noirs auraient sans difficulté la préférence… » Mais ce sont là des paroles, et nous pensons bien qu’il aima également toutes les espèces de chats, n’étant pas ennemi de son plaisir au point de le diminuer, et de n’étendre qu’à quelques-uns de ces animaux la sympathie considérable qu’il avait pour l’ensemble de la race. Il juge l’amitié que nous accordent les chats un grand honneur ; il voit là le témoignage d’une condescendance rare, et il écrit sans rire : « Pourra-t-on ne pas reconnaître que c’est par pure courtoisie que les chats veulent bien commercer avec nous. » Les chats sont instruits, convenables, propres et polis. On peut les fréquenter sans nuire à sa réputation ; et il dit, dans sa neuvième lettre : « Madame de la Sablière avoua qu’ayant éprouvé qu’on s’attachait avec passion aux chiens, ce qui lui paraissait très déraisonnable, elle s’était déterminée à n’avoir que des animaux dont le commerce ne mène pas plus loin qu’on ne veut… »

Moncrif ne dit pas si c’est M. de La Fontaine qui conseilla à Madame de la Sablière de préférer les chats ; mais nous avons lieu de le croire. Les chats ne pouvaient point y perdre ; ces animaux ne voient jamais leur faveur diminuée. « De quelle manière qu’on ait employé les chats dans les façons communes de parler qui se sont établies, dit Moncrif, il en résulte toujours une conséquence avantageuse pour eux. » Moncrif n’est pas éloigné de croire qu’il en résulte aussi une conséquence avantageuse pour les hommes et nous ne sommes pas loin de penser qu’il avait raison en estimant que « c’est dans les gouttières que nous ferions bien d’aller chercher de l’éducation... » Il apparaît en effet que dans les petites têtes soyeuses et rondes de Grisette, de Mimy et de Marmuse, les chattes de Madame Deshoulières, se cachait plus d’ingénuité, d’esprit et de raison que dans les caboches des précieuses de ce temps-là.

\*\*\*

Bien qu’elle fût écrite au gré des honnêtes gens, cette *Histoire des Chats* ne gagna pas à son auteur tous les suffrages. Un pamphlet intitulé : *Lettre d’un rat calotin à Citron Barbet, au sujet des chats de M. de Moncrif* (*Ratapolis*, 1731, in-12), répliqua vertement à l’historiogriffe.

Mais ce ne fut pas le pire de l’affaire. Et les épigrammes mordantes que le rimailleur Roy dirigea contre lui, l’aveuglèrent jusqu’à la violence. Ce Roy, « l’homme d’esprit le plus bête que j’aie connu », comme écrit Fontenelle, parce qu’il était bien en cour et portait le cordon de Saint-Michel, se croyait tout permis. Il lançait volontiers, contre l’un et l’autre, les brocards les plus sanglants. Il est vrai que ses relations à Versailles et son cordon de Saint-Michel !, quelque influents qu’ils parussent, ne suffisaient point à le protéger des coups. Moncrif le savait, et, pour une fois, manqua de politesse. Il vint se poster un jour proche de la sortie du Palais-Royal, et là, attendit le passage de son critique. Roy arriva clopin-clopant. « C’était quelque temps après avoir été battu à plates coutures par un cocher ; aussi, le malheureux poète, le corps moulu de sa dernière aventure et en flairant une nouvelle, tâcha-t-il de s’esquiver doucement. »[[5]](#footnote-5) Mal lui en prit, car si nous en croyons les témoins,[[6]](#footnote-6) Moncrif eut tôt fait de le rejoindre, de l’acculer dans un coin et de le rosser d’importance. Roy, sous sa mauvaise humeur et sous sa raillerie, n’était point dénué d’une ironie heureuse. Il en donna la preuve durant cet entretien qui fut si fâcheux à sa personne comme à son renom. Et, déguisant la souffrance que le bâton lui faisait endurer, il trouva suffisamment de force pour se tourner vers Moncrif et lui dire : « Patte de velours, minon, patte de velours. ».

Nous ne savons point si Moncrif se montra désarmé. Nous le souhaitons pour lui, car il eût été piteux de continuer à bâtonner un homme qui montrait tant de courage sous les coups. Et bien que ce fût beaucoup plus pour défendre l’honneur de « ses chers amis » que le sien propre, qu’il se soit laissé aller à d’aussi pires actions, nous ne doutons pas qu’il ait témoigné par la suite, quelque regret de les avoir commises.

Le bon renom des chats lui tenait à cœur, et nous voyons, par cette histoire, qu’il ne se contentait point de mettre seulement sa plume à leur service. Il y employait souvent des arguments plus graves. Il est vrai que les chats lui avaient beaucoup appris et qu’il tenait d’eux beaucoup de leurs manières. Nous ne serions pas éloigné de croire qu’il leur dut une part énorme de son éducation et que c’est à force d’imiter leurs façons qu’il se poussa très loin dans le monde. Plusieurs personnes sont assez de cet avis. « Il était souple et courtisan, écrit Grimm, et il était parvenu à se donner une sorte de crédit à la cour ou plutôt dans le cercle de la feue reine. Il y faisait le dévot, mais à Paris, il était homme de plaisir… »

Ces manières ne sont-elles pas d’un chat et ne nous rappellent-elles point la façon avec laquelle le Raminagrobis de La Fontaine se plaisait à se jouer des souris ? Comme ce subtil animal se dissimulait dans le sac plein de farine où il apparaissait inoffensif, notre homme « s’enfarinait » volontiers de dévotion. Il gagnait ainsi places et honneurs, fortune et considération. Et ce n’est pas le moins bouffon de cette histoire de voir le sigisbée des demoiselles d’Opéra, l’amant d’un jour de la Camargo, l’homme à tout faire de d’Argenson et du comte de Clermont, rédiger, pour la reine Marie Leczinska, quelques-uns de ces cantiques pieux dont d’Alembert a écrit si plaisamment, qu’ils lui semblaient *spirituels* de toutes les manières.

Les chats lui apprirent beaucoup d’autres choses encore. Il gagna à les fréquenter, cette souplesse inimitable qui lui permettait de retomber sur ses pieds sans se blesser jamais. Et, quand Voisenon vient nous dire que Moncrif *«*avait les mœurs douces et môme doucereuses », nous sommes assez porté à croire qu’il avait l’adresse et un peu l’hypocrisie de ces « minons » dont le savant burin de son ami, le comte de Caylus, se plaisait à retracer les paresseuses et voluptueuses poses. Comme eux, le lecteur de la Reine, d’apparence bonasse et d’aspect bénin, savait au besoin tirer les griffes. Le pauvre Roy en sut quelque chose et il est probable que les épithètes de « minutieux » et de « susceptible » que Grimm lui octroie volontiers, trahissent quelque penchant à la jalousie et à la vanité. L’une et l’autre ne furent sans doute pas étrangères à l’aventure qui lui firent perdre le crédit du comte de Clermont. Ce gentilhomme-abbé était des amants de la Camargo. Moncrif qui le savait, la convoita, se montra auprès d’elle d’une ardeur trop visible et une rupture s’en suivit avec l’abbé. Le comte d’Argenson y gagna. Et nous avons vu que Moncrif fut recueilli par lui comme secrétaire.

Le comte d’Argenson était un habile homme. Ce que l’histoire nous apprend de son rôle politique et le portrait que Madame du Deffand a laissé de lui, en une page inimitable, suffisent à nous le faire connaître. D’Argenson était bien le maître qui convenait à Moncrif. « Son âme est peu sensible, écrit Madame du Deffand ; son cœur n’est pas fort tendre, l’amitié le flatte plus qu’elle ne le touche ; elle est un témoignage non équivoque de ce qu’il vaut. Il est peut-être le seul homme qui puisse se passer de confident… » Pour une fois, Madame du Deffand se trompe et se trompe bien. M. d’Argenson peut si bien se passer de confident, que nous voyons continuellement Moncrif s’empresser auprès de lui et que d’Argenson, en récompense de tant d’assiduité, le fit recevoir, le 29 décembre 1733, à l’Académie, au fauteuil de feu de Caumartin, évêque de Blois ; que, devenu ministre de la Guerre, d’Argenson n’hésita point à le prendre en qualité de secrétaire-général et à le faire recevoir comme lecteur, chez Marie Leckzinska. De chez Marie Leckzinska, passer chez Madame de Pompadour, il n’y avait qu’un pas : et nous avons vu que Moncrif sauta ce pas assez bien et un grand nombre de fois. Tant d’honneurs n’affaiblirent en rien la reconnaissance qu’il devait à d’Argenson. Mais d’Argenson n’était point des amis de Madame de Pompadour. On s’aperçut bien, lors de l’attentat de Damiens, qu’il était même son ennemi le plus mortel et qu’il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour la détacher du roi. Le ministre, en politique trop habile, avait compté sans la brûlante passion dont la marquise avait allumé, chez Louis XV, la flamme inextinguible. L’attachement du roi pour sa maîtresse renaquit avec le départ des médecins et des confesseurs. Le premier acte de Louis, revenu à la santé, fut d’écrire à d’Argenson : « Votre service ne m’est plus nécessaire ; je vous ordonne de m’envoyer votre démission de secrétaire d’Etat de la Guerre et de tout ce qui concerne les états y joints, et de vous retirer à votre terre des Ormes. »

On comprend bien que le plus ennuyé dans l’affaire fut le pauvre Moncrif. Il aimait bien d’Argenson, mais il aimait aussi la vie facile et somptueuse que lui ménageait à Versailles Marie Leckzinska. La reconnaissance fut toutefois la plus forte et il vint solliciter à la cour la faveur de partager la disgrâce de son maître. Cette démarche fut, pour Moncrif, une preuve de plus de l’attachement que ses talents savaient inspirer. Le roi lui accorda en effet ce qu’il demandait, mais il ne lui donna point le droit de séjourner aux Ormes plus de six semaines par an. On voit tout le temps qu’il avait pour se tenir en cour. Ce temps était bien employé, et, malgré qu’il fût déjà avancé en âge, il continua à s’acquitter de ses charges avec la ponctualité d’un bon courtisan et toute la finesse de son esprit habile.

\*\*\*

M. de Moncrif nous représente assez, avec une grâce qui ne connut point d’égale, cette classe de gentilshommes badins dont s’honoraient au xviiie siècle, les bureaux d’esprit et que le monde volontiers recherchait pour leurs mots et pour leurs manières. Celui-ci — par une bonne fortune dont il aimait à faire parade — sut mener, durant quatre-vingts ans, une existence facile et honorée, exempte de maux et de chagrins, et l’on peut dire que la vieillesse vint pour lui sans qu’il s’en aperçût autrement que par la peine qu’il éprouvait à ne plus pouvoir aimer aussi efficacement les femmes. Il est probable que cette abstinence où l’âge le contraignit fut la seule affliction qui donnât quelque nuage à sa vieillesse. M. de Moncrif resta jusqu’à la fin aussi galant que ses forces le lui permirent et, il est certain qu’il conserva jusqu’à son dernier souffle une affection toute particulière pour la beauté de ses chats et celle de ses maîtresses. Il avait célébré les uns en un livre entier ; pour les autres il leur avait consacré à peu près toutes les heures que le monde et le soin de ses charges ne lui avaient pas prises. Sa tendresse pour les matous et les filles d’Opéra se conserva longtemps avec une extrême verdeur. Les coulisses de l’Académie royale de musique n’eurent jamais de visiteur plus vénérable ni plus assidu. « Si quelqu’une de ces demoiselles, disait-il volontiers en s’adressant aux jeunes personnes du ballet, était tentée de souper avec un vieillard bien propre, il y aurait quatre-vingts cinq marches à monter, un petit souper assez bon et dix louis à gagner. » M. de Moncrif était très civil avec ces personnes Il avait pour elles presque autant d’égards que pour ses minettes et c’était certainement dans une minute d’impertinence que d’Alembert avait écrit une fois : « Nous avons bien des académiciens qui menacent ruine : l’abbé Alary, le président Hénault et Paradis de Moncrif qui sera bientôt Moncrif de Paradis. » L’impertinence de d’Alembert envers Moncrif était d’autant plus grande que celui-ci avait constamment donné des preuves du contraire et, Mademoiselle Masarelli, qu’il eut pour maîtresse au temps de sa quatre vingtième année, ne semble avoir jamais paru croire à des suppositions aussi gratuites. Et quand Grimm nous apprend, dans sa correspondance littéraire, que Moncrif « a poussé la passion pour la créature ou plutôt pour les créatures jusqu’à l’extrême vieillesse », nous ne pouvions nous empêcher de croire que d’Alembert se moquait. D’Alembert était d’ailleurs du salon de Madame Geoffrin. C’est là qu’il voyait Marmontel. Et Marmontel n’était pas tout à fait des amis de Moncrif surtout depuis que l’auteur des *Chats* n’avait point soutenu son élection à l’Académie. Bachaumont, s’il n’est point aussi affirmatif que Grimm, se plaît du moins à louer chez le vieux Moncrif un soin assidu de la table et des amours. « Accoutumé à voir des filles et des actrices, il (Moncrif) égayait encore ses regards au spectacle de leurs charmes. » Et, dans le logement qu’il occupait aux Tuileries, situé à quatre-vingt-cinq marches au-dessus des jardins, le vieux galantin s’apprenait doucement à mourir au monde en compagnie de créatures qui ravissaient son platonisme de danses agréables, de repas savoureux et de musiques charmantes.

C’est dire que jusqu’à la fin, il « resta très chat », se plut, au milieu d’une cour qui vieillissait, à conserver les illusions d’un âge vigoureux. Versailles s’attristait peu à peu Madame de Pompadour était morte ; le poète n’allait plus guère chez la reine et c’est à peine si le roi, livré aux derniers hoquets de la débauche, lui adressait quelquefois la parole. Il le rencontra pourtant une fois dans une allée des jardins royaux. Le monarque était bien usé, bien fatigué, bien vieux. Madame du Barry le menait tout doucement au tombeau Moncrif s’en aperçut bien, et le roi lui ayant dit :

— Savez-vous qu’on vous donne quatre-vingts ans ?

Il répliqua :

— C’est vrai, Sire, mais je ne les prends pas.

Il ne les prenait pas, ne les paraissant guère et nous voyons qu’il mena encore, pendant trois années, après cette ultime rencontre, une existence retirée et volupteuse. Il mourut enfin, le 13 octobre 1770, dans son logement des Tuileries. Son agonie fut celle de ces vieux chats qui se mettent à l’écart pour mourir et qui tiennent à disparaître dès que la vie s’en va d’eux. L’abbé de la Place, qui était son ami, composa, en son honneur, son épitaphe :

Des mœurs dignes de l’âge d’or,

Ami sûr, auteur agréable,

Ci-gît qui, vieux comme Nestor,

Fut moins bavard et plus aimable.

Autour de ces vers dictés par l’amitié, on eût pu sculpter, d’après les dessins de Coypel, plusieurs de ces figures félines qui lui inspirèrent quelques-unes de ses meilleures pages. Les chats furent, en effet, les seuls êtres qui lui permirent de perpétuer un peu de lui dans la mémoire humaine.

Le salon de Mme Geoffrin et le sentimentalisme philosophique

Il y a au Musée Carnavalet un portrait de Mme Geoffrin, par Chardin.

C’est une œuvre admirable d’intimité, de recueillement et de finesse, dans le genre profondément simple et pénétrant où réussissait cet excellent maître. Mme Geoffrin y est représentée de face, occupée aux travaux de l’aiguille ; le visage, animé d’un imperceptible et discret sourire, semble porter encore, après plus d’un siècle, l’indéfinissable nuance de malice, de bonté et de charme qui était le cachet même de son esprit. Quant au costume, il est bien tel que nous le dépeint Diderot : « une coiffe simple, d’une couleur austère, des manches larges, le linge le plus uni et le plus fin, et puis la netteté la plus recherchée de tout côté. » L’ampleur de la taille, la blancheur argentée des cheveux, l’épaisseur un peu ronde du menton, rehaussé de l’éclat d’une admirable dentelle, trahissent l’âge déjà mûr où la peignit Chardin. Mais ce portrait est fidèle, d’un coloris que le temps n’a pas atténué, d’une grâce particulière et vieillotte qui nous permettent de pénétrer et de comprendre davantage la physionomie inoubliable de cette dame, de discerner avec plus de justesse les traits de son caractère et les raisons de sa vie.

Telle qu’elle est, un peu bonne vieille, un peu maman, avec son expression si indulgente, un peu moqueuse et si douce, nous apparaît-elle comme une confidente d’un passé qui eut bien de l’esprit et de la séduction et dont elle est restée l’un des types les plus intelligents et les plus aimables.

« J’ai été élevée par une vieille grand-mère qui avait beaucoup d’esprit et une tête bien faite, » écrivait-elle un jour à Catherine de Russie, et elle ajoute, un peu plus loin : « elle m’apprenait à penser et me faisait raisonner. » Une impression de maternité aussi attendrissante et aussi spirituelle se dégage du portrait que Chardin a laissé d’elle. La voici bien en effet, Mme Geoffrin, à son tour comme une aïeule qui aurait « beaucoup d’esprit et une tête bien faite » ; sans doute, suffit-il de la contempler, de relire sa vie et de parler un peu d’elle « pour apprendre à penser et à raisonner ».

\*\*\*

Son caractère semble résulter de ces sentiments d’affectueuse douceur et de pénétrante sagesse dont ses amis reconnaissaient qu’elle fut douée et dont elle usait avec un tact si extraordinaire et une entente si minutieuse à l’égard des personnes qui fréquentaient chez elle. Mme Geoffrin était vraiment la bourgeoise lettrée en qui l’éducation du cœur avait su conserver toujours autant de tenue et d’attrait, que celle de l’esprit d’intuitive noblesse et de compréhension fine. Il manquait de passion dans sa vie comme d’orthographe dans son style ; ce n’était pas une précieuse du savoir comme les autres dames de son temps et personne n’a jamais pu dire qu’elle ait aimé quelqu’un davantage que ce pauvre M. Geoffrin, qui était si nul Mais quelque chose de raffiné dans le langage, d’exquis dans la manières et d’élevé dans les convenances venait suppléer à tout cela avec une aisance si parfaite qu’on ne sait ce qu’on doit admirer le plus en elle, des façons qu’elle acquit dans le commerce de ses illustres amis ou de celles qui lui étaient naturelles.

Le goût qu’elle apporta à composer son salon, le choix judicieux des personnes qui y furent admises, les jours spéciaux qu’elle réserva à la réception des philosophes et des artistes prouvent qu’elle avait une entente du monde plus familière que la plupart des autres dames ses rivales. Chez Mme d’Épinay, Mme Du Deffant ou Mme Du Châtelet, les Encyclopédistes fréquentaient avec autant de maniérisme et d’affectation que d’amitié réelle. Mme « Du Deffant et Du Châtelet étaient marquises. Mme Geoffrin, au contraire, était du dernier commun. Son père avait été valet de chambre de la Dauphine et son mari, le roturier Geoffrin, était un bon brave homme de commerçant tout à fait incapable de briller par la conversation ou par la mise. Mme Geoffrin ne devait donc la séduction de son esprit qu’à elle-même. Ses illustres amis le savaient bien, et c’est ainsi qu’ils l’ont dépeinte, Chardin avec son pinceau, D’Alembert, Diderot et Grimm avec le brillant d’un style souple, affectueux et simple.

Le seul usage du monde qu’elle ait reçu d’autrui lui venait de cette belle Mme de Tencin, si licencieuse et si évaporée, qui coucha plus d’une nuit à la Bastille et eut pour amants des philosophes et des maréchaux d’armées. Seulement Mme Geoffrin sut prendre dans cette liaison, si peu faite pour elle, tout ce qui satisfaisait son goût sans atteindre l’honnêteté. La grande dame s’en aperçut un peu. « Savez-vous, disait-elle, ce que la Geoffrin vient faire ici ? — Elle vient voir ce qu’elle pourra recueillir de mon inventaire. »

Ce que Mme Geoffrin recueillit de « l’inventaire » de la maîtresse de l’illustre Bolingbrocke, ce fut la fréquentation de quelques-uns de ces hommes immortels que Mme de Tencin appelait familièrement *ses bêtes*, ou plus familièrement encore *sa ménagerie*. On y comptait, outre D’Alembert, Diderot, Thomas et Morellet, Grimm et Laharpe, Rulhière et Marmontel, parmi les auteurs ; Vanloo, Vernet, Boucher, Vien, Lagrenée, Chardin et la Tour parmi les artistes. L’ascendant qu’elle sut prendre sur tout ce monde fut tout différent de celui qu’exerçait, avant elle, Mme de Tencin. A l’amitié un peu dédaigneuse, un peu méprisante de la haute dame, succédèrent, pour ces messieurs, la prévenante affection, le commerce enjoué de la roturière parvenue. La plupart en éprouvèrent de l’aise. Ainsi en témoignent leurs lettres et leurs mémoires. Ils en parlent tous comme d’une confidente, d’une mère ou d’une amie. Elle était effectivement pour eux un peu tout cela. « Elle a cette politesse de bon goût que donne un grand usage du monde, et personne ne possède mieux le tact des convenances », écrit Laharpe ; et Walpole : « Mme Geoffrin est une femme extraordinaire avec plus de sens commun que je n’en ai jamais rencontré. » Quant à d’Alembert, Thomas et Morellet, ils n’en entretiennent leurs lecteurs que de la façon la plus émue. Il n’est pas jusqu’à Sainte-Beuve lui-même, qui, au siècle dernier, et longtemps après sa mort, ne rendît hommage à son « esprit adroit, actif et doux. »

Mme Geoffrin — en effet — méritait tout cela. Elle méritait mieux que cela, peut-être, car on ne saura jamais reconnaître assez ce que cette petite bourgeoise a fait en son temps pour la propagation et le commerce des idées.

\*\*\*

La maison de la rue Saint Honoré où elle habitait ne tarda point à acquérir cette célébrité dont avait joui, un siècle plus tôt, l’hôtel de la marquise de Rambouillet. Mme Geoffrin devint la véritable souveraine de tout un petit peuple d’élite qui avait bien ses ridicules et ses ambitions, mais qui avait bien aussi son génie, sa distinction et son enjouement. Un peu grondeuse, toujours gaie, toujours fine, toujours spirituelle, quelquefois mordante et terrible, l’hôtesse dominait tout ce monde du prestige de sa bonté inépuisable et de son inépuisable bonne humeur. Marmontel n’a pas laissé que de lui reprocher un absolutisme doucereux vis-à-vis de ses amis, mais il oublie d’ajouter que ce défaut venait d’un excès de son cœur et que si elle se montrait quelquefois tyrannique c’était par pur intérêt pour leur personne.

Une sorte de minutie présidait à ces réceptions recherchées. Mme Geoffrin n’aimait pas la confusion et elle établissait une sélection entre ses fidèles. C’est ainsi qu’elle invitait à sa table, le lundi, les peintres, sculpteurs et architectes ; puis le mercredi, les philosophes et les écrivains. Une seule dame, Mlle de Lespinasse, était quelquefois reçue à ces agapes où le plus fin esprit et l’attrait des discours élevés rehaussaient encore la finesse des mets et le confort du service.

Ce qu’étaient ces dîners de Mme Geoffrin, on n’a pas laissé que de nous en instruire et le nombre des anecdotes qu’on en rapporte est inimaginable. L’honneur d’être admis à fréquenter chez « la Geoffrin », comme l’avait insolemment appelée Mme de Tencin, était considéré comme l’une des choses extraordinaires du temps. Bien qu’elle fût bonne, elle ne manquait pas d’être flattée de cette recherche. Une fois même elle se laissa aller à dire « qu’elle tenait toujours sur sa table une aune pour mesurer ceux qui se présentaient chez elle, et que c’était par cette aune qu’elle jugeait à l’œil s’ils pouvaient devenir les meubles qui convinssent à sa maison ». Je crois que c’est un des deux ou trois mots méchants qu’ont ait rapportés d’elle. Encore ne retire-t-il rien à la sensibilité de son âme et est-il beaucoup plus anodin que celui plus cruel de *ménagerie* attribué à sa galante marraine.

Le duc de Nivernais eut à essuyer de ses traits : « Il est manqué de partout, disait-elle en insistant ; guerrier manqué, ambassadeur manqué, auteur manqué. » Mais elle s’arrêtait là, car elle avait le respect de la pudeur et on ne parlait point à sa table de la même manière libertine qu’on eût pu le faire à celle de Mlle Guimard ou de toute autre personne du corps de ballet.

Autrement elle riait volontiers, abondait dans le sens des drôleries et savait au besoin couper les plus abstraites dissertations philosophiques de ses hôtes d’une saillie divertissante. Ceux qui étaient ses familiers recevaient souvent de petits noms amicaux. Mais son sans-gêne restait, malgré tout, distingué et chacun regardait comme une faveur les remarques qu’elle eût pu faire ou les conseils qu’elle eût pu donner. Le philosophe anglais David Hume devenait avec elle « *Mon gros drôle* ». Marmontel, qui logeait à Paris, dans sa maison, devenait « *son voisin* ». Quant au prince Poniatowski, qui fut plus tard roi de Pologne et dont elle paya plus d’une fois les dettes, il était « *son fils* », « *son très cher* fils », et quelques années après, alors qu’il reçut la couronne, il lui écrivit en lui disant : « *Ma mère*, *votre fils est roi !* » Ce qui faisait dire à Horace Walpole : « Mme Geoffrin est la reine-mère de Pologne »

On voit qu’une douce familiarité unissait entre eux les habitués de l’hôtel Saint-Honoré. Avec un tact délicat et une entente des esprits qui n’appartenaient qu’à elle, Mme Geoffrin savait éveiller les discours, les faire s’opposer, se développer et se combattre, appuyant l’un, une autre fois morigénant l’autre, excitant la riposte et le développement, se jetant au besoin elle-même au milieu des périodes sans autres ressources que celles de son inspiration et de son naturel.

On ne causait vraiment que chez Mme Geoffrin ; mais il est vrai que, nulle part ailleurs, aucune inspiratrice ne présidait aussi bien à ces jeux philosophiques et oratoires. Dans cette maison, M. Geoffrin était sans doute le seul qui éprouvât de la gêne. La simplicité de cet homme était proverbiale et ce qu’on rapporte de lui, bien qu’ayant été raconté maintes fois, mérite d’être toujours redit. C’est ainsi qu’un de ces messieurs lui donnait toujours à relire le même tome de l’*Histoire des Voyages* sans qu’il s’en aperçût autrement que pour dire « que l’auteur se répétait un peu ». Une autre fois, comme il prétendait que les ouvrages de l’*Encyclopédie* étaient « un peu obscurs », on s’aperçut que le brave homme avait coutume de les lire par lignes totales alors qu’ils étaient imprimés en deux colonnes. M. Geoffrin lui aussi était un des meubles de la maison de sa femme et, s’il faut en croire plusieurs écrivains, celle-ci ne le considérait pas plus. Quelqu’un lui ayant demandé un jour : « Qu’avez-vous fait, Madame, de ce pauvre bonhomme que je voyais toujours ici et qui ne disait jamais rien ? » elle répondit : « C’était mon mari ; il est mort. »

Mais il ne faut pas oublier que Mme Geoffrin, si prompte à l’épigramme pour les autres, avait aussi quelques ennemis ; qu’on alla (Palissot entre autres) jusqu’à la mettre sur le théâtre et que Montesquieu, le grand Montesquieu lui-même, s’oublia jusqu’à plaisanter cette femme si pauvre par la naissance mais si riche de sentiment et si grande par la délicatesse de son cœur et de sa pensée.

\*\*\*

S’il arrivait quelquefois que des dissentiments éclatassent parmi les convives de ces repas philosophiques, de ces banquets renouvelés de Platon et où la nourriture de l’esprit accompagnait communément celle des mets, Mme Geoffrin savait les faire cesser aussitôt. Pour un instant sa physionomie douce et rieuse se couvrait d’un nuage de sévérité ; l’inflexion de la voix prenait le ton du commandement et c’était de l’air le plus péremptoire qu’elle rétablissait l’ordre, en disant : « *Allons*, *voilà qui est bien*. » Les habitués connaissaient cette phrase et quand ils se l’entendaient adresser ils ne doutaient point qu’ils eussent passé la limite des convenances. Tout aussitôt ils reprenaient cette modération polie qui convient aux discussions de choses aussi élevées que celles des lettres ou de la philosophie et la conversation reprenait en suivant le développement agréable qui est de mise en de tels sujets, et comme si rien d’anormal ne se fût passé avant.

Ce : « *Allons*, *voilà qui est bien*  » était comme le point de repaire où se ralliaient les causeurs emportés trop avant par la discussion. Les égarés y retrouvaient le bon ordre de leur pensée et ceux qui mettaient trop de véhémence à narrer leurs sujets rencontraient là l’obstacle à leur imprudence.

Ainsi Mme Geoffrin, selon le mot de l’abbé de Saint-Pierre, savait jouer comme d’un instrument de ceux qui approchaient d’elle. Elle le faisait sans morgue ni recherche. Et ceux même « dont elle jouait » y trouvaient leur profit. Car elle éveillait en eux certaines pensées qu’ils n’eussent jamais osé avoir sans le secours de cette excellente dame.

Ainsi s’explique la popularité qui répandit, de son vivant même, son nom à travers l’Europe et qui donna tant de relief au voyage en Pologne qu’elle entreprit, à l’âge de soixante-sept ans, en 1766. Il arriva une chose extraordinaire. Cette bourgeoise modeste, que la cour de Versailles dédaignait peut-être parce que son père y avait été valet de chambre, se vit accueillir dans les capitales où elle passa comme une souveraine véritable. Souveraine, elle l’était en effet, et par ses manières autant que par les amitiés illustres des grands de l’esprit que par l’affection des puissants de la terre. L’Empereur et l’Impératrice d’Autriche la convièrent à la cour de Vienne, la Czarine l’invita à Pétersbourg. Mais Mme « Geoffrin avait hâte d’être à Varsovie, auprès de son « cher fils », le roi Stanislas-Auguste. Là, elle fut fêtée et reçue comme si elle eût été la mère réelle du souverain. Celui-ci, raconte-t-on, avait poussé la prévenance au point qu’un appartement avait été préparé pour Mme Geoffrin identiquement pareil à celui qu’elle occupait à Paris, rue Saint-Honoré. Ses amis seuls manquaient, et le « bon voisin » Marmontel, qui lui écrivait de France des lettres désolées et à qui elle répondait en manière de consolation : « Vous retrouverez bientôt mon cœur tel que vous le connaissez, très sensible à l’amitié. »

\*\*\*

Mais un accident malheureux, une attaque d’apoplexie, qui arriva en 1776, vint attrister ses derniers jours. Sa fille, la marquise de La Ferté-Imbault, acariâtre et sotte, dont on disait « qu’elle ressemblait à une oie qui eût été couvée par une cane », en profita pour reprendre tout ascendant sur son esprit. D’Alembert, Morellet et Marmontel, mis à la porte, furent remplacés auprès de la dame par un capucin qui tâchait de ramener aux bonnes grâces de Dieu un esprit qu’avait empoisonné le venin encyclopédique.

Avant de mourir, elle eut encore quelques lueurs. L’une fut pour se souvenir de ses amis et les nommer sur son testament ; l’autre pour pardonner à sa fille dont elle dit : « Elle est comme Godefroi de Bouillon ; elle protège mon tombeau contre les *infidèles.* » Les *infidèles* c’étaient ces Encyclopédistes qu’elle avait tant aimés. Ce fut le dernier mot d’esprit qu’elle prononça et bientôt elle s’éteignit très doucement, presque octogénaire, en laissant ses amis dans le deuil, peu de temps après Mlle Lespinasse qui était son amie. D’Alembert fréquentait chez cette dernière le matin et passait ses soirées, au contraire, chez Mme Geoffrin. On dit que cette double perte l’affligea beaucoup et qu’il s’écria douloureusement : « Maintenant il n’y a plus pour moi ni soir ni matin. »

Le mot était triste et juste. Ces dames étaient les Muses véritables du Décaméron philosophique. Mme Geoffrin surtout, toute sa vie durant, avait été un modèle d’amitié, de bienfaisance et de sagesse. On peut dire qu’aucune autre ne se dévoua plus qu’elle aux idées de son temps. Oublie-t-on qu’outre son influence elle dépensa la somme considérable de cent mille écus en laveur de l’Encyclopédie ? C’est une action inoubliable et unique. Qui sait si, par ses libéralités aussi bien que par le lien qu’elle établit entre tant d’esprits éminents, Mme Geoffrin ne prépara, ne hâta pas bien des choses ? Mais sans doute, fut-ce à son insu ! En la revoyant aujourd’hui, parmi nous, rajeunie et souriante, telle que Chardin la peinte dans le moment de sa gloire, avec toute sa bonté de maman affectueuse, il est en effet impossible de croire que Mme Geoffrin prévît le colossal mouvement révolutionnaire qui fut déchaîné, dix ans après sa mort, avec les mêmes phrases et les mêmes mots que prononçaient ses amis, qu’elle prononçait elle-même, dans le tranquille salon littéraire de la rue Saint-Honoré. Et pourtant c’est ce qui arriva. Ce fut la revanche de la « Geoffrin ».

Choderlos de Laclos

Que fut donc ce Laclos, qu’un petit traité de politique amoureuse devait rendre à jamais célèbre ? Fut-il vraiment Valmont, le personnage licencieux et cynique de ses *Liaisons dangereuses*? Michelet, qui, de la foule compacte réunie dans le Palais-Royal, nous le désigne s’estompant aux croisées ouvertes des salons du duc d’Orléans, écrit : « Regardons à ces fenêtres, j’y vois distinctement une femme blanche, un homme noir. Ce sont les conseillers du prince, le vice et la vertu. Madame de Genlis et Choderlos de Laclos…[[7]](#footnote-7) ». Plus loin, Michelet, en un de ces croquis rapides où sa plume excelle et qui sont toute une résurrection, nous le présente à la manière d’un homme sombre, taciturne, et il ajoute : « Plusieurs disent, pour flatter le prince : « Laclos est un homme noir ».

Cette opinion est précieuse. Elle nous donne à penser que, de ce galant chevalier, la faction d’Orléans se servait volontiers comme d’un fin politique. Auprès de celui qui, pour troubler les cœurs, n’avait reculé devant aucune licence, le futur duc Egalité venait puiser les conseils de l’émeute du jour ou du dis cours du lendemain. Habile, souple, insinuant, Choderlos apportait à dénouer les intrigues, cette rouerie subtile et cette connaissance profonde des passions dont il avait fait montre, dans les *Liaisons dangereuses,* d’une façon si excessive. Messieurs de Goncourt, en appelant ce livre pernicieux et charmant « le livre du *Prince* de l’Amour », ne semblèrent-ils point nous avertir et, le duc lui-même ne devait-il pas croire en son temps que ce petit Machiavel du cœur ne devînt, par la suite, un grand Machiavel de cour ?

Les événements auxquels, dès le début de la Révolution, Choderlos se trouva mêlé, ajoutent à ce jugement un poids inattendu. On verra, par la suite, que cet homme astucieux s’y comporta avec une chance heureuse. Sa plume, taillée pour des besognes plus aimables, y perdit sans doute en saveur, mais il y a encore dans la *Galerie des États-Généraux* et dans la *Continuation de l’ouvrage de Vilate sur les causes secrètes de la Révolution du* 9 *thermidor,* des pages où transparaît son ingénieuse satire, où, par instants, comme de petites flammes d’un mauvais flambeau, s’allument les inquiétants éclairs de son esprit.

\*\*\*

Il est visible qu’avant les *Liaisons dangereuses,* la sensiblerie larmoyante domine dans les romans. Les amants des récits légers ont à peu près tous un vieux fonds de vénérable bonté. Entre les estampes à la Baudoin ou à la Fragonard, le crayon sentencieux de Greuze apporte la note sévère ou attendrissante ; c’est, entre la *Gimbelette* ou la *Chemise enlevée*, la *Bénédiction paternelle* et l’*Accordée de village.* Diderot, avec ses comédies et avec ses dialogues, est ce Greuze littéraire. Et les estampes libertines dont la littérature romanesque s’honore sont signées d’autres noms : c’est Crébillon le fils ou c’est Rétif de la Bretonne ; c’est, vieux et charmant encore, l’exquis abbé Prévost ou, séduisant et déjà élégiaque, le jeune chevalier de Florian. Ainsi que les ravissants apologues d’une sultane orientale, les contes et les romans de Voltaire sourient, dans le fatras destragédies, pareils à de fines fleurs délicates. Montesquieu écrit, dans le *Temple de Cnide*, d’une plume caressante, sur la volupté. Rousseau est lyrique et sanglotant ; son âme a peuplé de fantômes passionnés les beaux sites de Clarens. Ce sont tous ou à peu près tous des voluptueux. Sérieux ou souriants, ils n’ont osé, ni les uns ni les autres, médire de l’Amour. Il semblerait que le jeune Eros que Bouchardon a représenté, d’un ciseau immortel, taillant son arc vengeur dans la massue d’Alcide, ait courbé, sous son jeune pied rose, tous les fronts philosophes. Ces plumes téméraires qu’aucun préjugé n’a su briser dans leur rude élan, ont émoussé leur pointe acérée au fer de ce jeune arc.

Aucun amant ne saurait — dans ces camaïeux charmants — ne se montrer jamais que séducteur et aimable. La duperie elle-même est peinte avec un masque rieur ; et toutes les femmes sont des nymphes fidèles, dans l’instant du moins où elles pensent à l’être. Le scélérat d’amour n’existe point. Seul, peut-être, Richardson a osé, d’une plume pathétique, représenter Lovelace. Mais Lovelace n’est pas français. Une telle noirceur masquée par les traits du plus aimable des hommes a rendu incrédule. Peut-on croire Lovelace possible, au milieu de ce XVIIIe siècle qui a toutes les grâces et toutes les licences ? Seule, Clarisse malheureuse émeut les plus sceptiques. L’abbé Prévost lui-même en traduit, dans un français charmant, les plaintes douloureuses. Diderot un peu plus tard, alors que dure encore la vogue de l’héroïne, pousse le culte de Clarisse assez loin pour écrire : « Je connais la maison des Harlowe comme la mienne ». Seul, Lovelace épouvante. On ne le croit pas possible ; un tel cynisme révolte. Est-ce qu’un gentil cœur de France serait jamais ainsi ? Et pourtant, à la même date, existe ce mauvais génie de l’Amour : le duc de Richelieu. Et pourtant, dans l’ombre où il médite, le chevalier de Laclos a conçu cette figure effrayante : Valmont !

C’est en 1782 que paraissent les *Liaisons dangereuses*. Choderlos a, cette année-là, quarante et un ans. Il est capitaine d’un régiment de génie. La destinée a voulu que son œuvre fût tardive. On n’écrit pas un livre de corruption à vingt et un ans. Il fallait pour publier ces « lettres recueillies dans une société et poursuivies pour l’instruction de quelques antres », autre chose que de la sensibilité et de l’observation. Une longue pratique des cœurs, une connaissance certaine des moyens de les vaincre ; une science inimitable de la volupté ; un savoir approfondi de tous les êtres et de toutes les consciences, voilà ce que pouvait seul connaître un homme déjà vieilli, doué d’un talent tout jeune encore.

Les *Liaisons* paraissent, et, c’est un cri d’angoisse dans la romance ! Le ciel pur des camaïeux s’estompe d’un crépuscule. Il y a, dans Cythère, quelque chose de nouveau et d’inattendu. Il semblerait, à cette heure, que le cœur et la chair des amants soient saisis d’angoisse. Au milieu de tous les Colas et de tous les Tircis est venu se glisser, à l’improviste, sous un déguisement, le berger maudit. Il y aura désormais de l’ombre sur les baisers. Le chevalier Choderlos de Laclos a osé montrer tout ce que pouvait la puissance infernale d’un félon d’amour. Décidément Michelet a raison ; c’est un homme noir. Il eut jadis un ancêtre : on l’appelait don Juan ; on croyait bien que plus jamais ne reparaîtrait un tel larron des cœurs. Et, pourtant, voici Valmont. Mais non point seul. Valmont, plus lâche encore que le fut don Juan, obéit à une femme enchanteresse et perverse : la marquise de Merteuil. Guidé par elle, sa main rompra tous les serments, sa langue répudiera toutes les promesses, son rire insultera à toutes les croyances. « Laclos écrit d’après nature les *Liaisons dangereuses* », disent les Goncourt. D’après nature ! C’est donc qu’il est bien corrompu ce siècle ravissant et enchanté ? C’est donc que, sous les roses d’Amathonte, s’est glissé le serpent qui mordra Vénus au talon ! C’est donc que quelque chose va finir dans le siècle, puisqu’il y aura de la crainte mêlée désormais aux meilleures caresses, et qu’à la joie insouciante, au bonheur puéril, à la douce philosophie, tant de sanglots viendront se mêler ! Nous sommes en 1782...

\*\*\*

Et pourtant Valmont ne corrompt point à lui seul. Il y a des heures où il est sincère. N’écrit-il point, à son âme damnée, à la marquise de Merteuil, dès qu’il commence à aimer la présidente de Tourvel : « Vous n’imaginez point combien elle me cajole depuis ce moment (celui où j’ai consenti à jouer au whist), combien surtout elle est édifiée de me voir régulièrement à ses prières et à sa messe. *Elle ne se doute pas de la divinité que j’y adore*. » Sans doute Valmont est sincère. Ne l’est-il point autant que ce jeune chevalier Danceny qui aime d’un si chaste amour, Mlle de Volange ? Mais Mme de Merteuil veille et ordonne. N’a-t-elle point à combler les heures que lui laisse libre un nouvel amant ? « Un chapitre du *Sopha*, une lettre d’Héloïse et deux contes de La Fontaine », comme elle-même le dit si bien, ne suffisent point à calmer le mal de sa pensée. Elle a rompu, il y a peu de temps, avec Valmont et, cela en s’esclaffant, à la manière d’enfants qui cesseraient un jeu. Même ce lui est une boutade d’écrire à son premier amant, en parlant des plaisirs qu’elle éprouve à aimer le second : « L’heureux chevalier me releva et mon pardon fut scellé sur cette même ottomane où *vous et moi* scellâmes si gaiement et de la même manière notre éternelle rupture ». Dans ce « vous et moi » se trahit peut être toute l’énigme de cette âme effrayante. Certes Mme de Merteuil se livre à un nouvel amant ; certes Valmont lui-même honore la présidente de ses assiduités encore toutes platoniques ; mais un homme et une femme furent-ils si impunément l’un à l’autre que rien de leur passion passée ne subsiste au désastre ? Mme Merteuil semble ne point le penser. Elle croit que, quelque éloigné qu’il soit de sa personne, Valmont est encore à elle. Pour le montrer ne le guidera-t-elle point de ses insidieux conseils ? Un à un ne lui enseignera-t-elle pas tous les mensonges ? Ne le poussera-t-elle point à ravir Mme de Tourvel en même temps qu’à tromper Danceny et à lui prendre Cécile ? Ne sera-t-elle point l’insidieuse Dalila qui accueillera ensuite Danceny au plus près de ses faveurs, qui amènera la rupture entre Valmont et ses maîtresses et forcera finalement les deux chevaliers à en venir aux armes ? Femme cynique et odieuse, elle est celle qui dit, apercevant au balcon de l’Opéra le chevalier de Prévan : « Il me fera honneur et plaisir. Sérieusement j’en ai fantaisie ». Et puis, deux heures plus tard, qui le fera ignominieusement chasser par ses valets sans lui avoir rien donné d’elle que la chimère. Et lui, Valmont, son faible et lâche écolier, n’est-ce point celui qui trouvera drôle d’écrire à sa belle dévote, de sur le corps d’une fille avec qui il coucha ? Celui qui, dans un bel orgueil, s’écria un jour : « Je ne me crois pas plus bête qu’un autre. Des moyens de déshonorer une femme, j’en ai trouvé cent, j’en ai trouvé mille ! » ; et qui, dans un élan de reconnaissance pour sa monstrueuse marraine, ira jusqu’à écrire plus tard, à la marquise : « Je suis tenté de croire qu’il n’y a que vous et moi dans le monde qui valions quelque chose ! »

Certes, Mme de Merteuil et Valmont ne sont plus des amants ; mais ce sont encore — pourrait-on dire, — des *associés d’amour*. Cela est si vrai qu’au lendemain du jour admirable où Mme de Tourvel aura goûté, dans les bras de Valmont, un bonheur qui n’est plus mystique, celui-ci trouvera, en lui, assez de duplicité dans son triomphe, pour écrire encore à Mme de Merteuil : « Ah ! Que n’êtes-vous ici pour balancer au moins le charme de l’action par celui de la récompense ! »

Dans les *Liaisons dangereuses,* tout le monde se trompe ou est trompé. Emmêlées à l’excès, les diverses trames de ces intrigues, qui aboutissent toutes à la marquise ou à Valmont, parviennent à se brouiller si bien que les deux acteurs principaux eux-mêmes, à l’heure du règlement de compte, ne se retrouvent plus que pour se haïr. A la fin d’une missive véhémente où le chevalier demande à son émule, dans un accent d’indignation : « Si c’est la paix ou si c’est la guerre », celle-ci, d’un seul mot saccadé, ose enfin lui répondre : « Eh ! bien, la guerre. »

La guerre termine ce livre effectivement. A l’issue d’une rencontre à la porte de Saint-Mandé entre Danceny et Valmont, Valmont est blessé mortellement ; Mme de Tourvel expire au couvent où elle se réfugia ; Cécile y entre à son tour ; et plusieurs familles sont dans la douleur. Ainsi, pour la première fois au xviiie siècle, l’amour n’est ni gai ni sentimental. Choderlos de Laclos, homme de guerre, a osé, le premier dans son temps, le dépeindre comme un combat Valmont ouvre une lignée. Et l’on peut facilement, depuis son temps jusqu’à celui d’Adolphe et de Julien Sorel, le reconnaître à ses descendants…

\*\*\*

Et pourtant Choderlos fut, au-delà des intrigues où il excella chez les d’Orléans, un homme simple et de goûts purs. « Homme noir ! » il ne le fut sans doute qu’en politique et dans ses écrits. On ne connaît point dans sa vie, sauf celle qu’il voua au duc Egalité, de passion bien profonde. Esprit rare et curieux il n’avait d’éloignement pour aucun savoir. La balistique et la mécanique ne le tentaient point seulement dans le jeu des cœurs. Il les envisageait aussi dans la réalité. Il faut croire que le respect qu’il avait de la vie des hommes n’était guère plus puissant en lui que le respect qu’il avait, en écrit du moins, de l’honneur des femmes.

Engagé, en 1792, au service de la Convention, avec le grade de maréchal de camp, il ne tarda point à être compris dans la ruine du duc son protecteur. Et, c’est du fond de sa prison qu’il envoya au gouvernement révolutionnaire divers mémoires sur l’artillerie et les explosifs qui dénotent d’un génie averti de la destruction. Ce génie, Choderlos, dès les premiers troubles, l’avait mis à servir son maître, apportant à saper le régime dans sa base monarchique, toute la duplicité d’intrigant rompu aux coutumes des cours et de soldat instruit des dangers de la guerre. Soupçonné d’appartenir au fameux club de Montrouge qui conspirait ouvertement contre la royauté, il le fut davantage encore de s’être mêlé aux instigateurs des fameuses journées des 5 et 6 octobre. Une partie du sang qui coula dans ces journées fatales fut rejeté sur sa tête et sur celle du duc. On dénonça ses libelles. Mais ceux de Mirabeau, de Barnave et d’Adrien Duport y contribuèrent aussi bien. Parti à Londres, sur l’avis de M. de Lafayette, avec le duc d’Orléans, Laclos déjoua ainsi la procédure engagée, contre lui, au Châtelet.

Mais son esprit s’exalta avec les événements. L’exil pesait à ce cœur avide d’action et de vie ardente. Revenu en 1791 avec le duc son maître, il prit une part active aux travaux de la Société des *Amis de la Constitution.[[8]](#footnote-8)* Les Jacobins, enthousiastes et nouveaux, y vantaient les mesures rigoureuses. Parmi eux les futurs Montagnards, implacables et ardents, commençaient à dominer. Aux modérés comme Mirabeau, le duc d’Aiguillon et le duc de Noailles, des orateurs nouveaux et intransigeants succédèrent et vinrent prôner la nécessité de représailles furieuses. Et les séances, d’abord privées, où n’assistaient que l’élite des hommes du temps (Lacépède, David, Carie Vernet, Fabre d’Eglantine, La Harpe, Mercier, Sedaine, etc.) ne tardèrent point à se transformer en ces orageuses réunions publiques où tout le populaire imposa ses loir. Alors les Jacobins préparaient la Terreur. Laclos, séduit par leur zèle, les soutint par la plume ; et, dès l’arrestation à Varennes du roi fugitif, Choderlos fut des premiers à demander publiquement la déchéance du monarque et l’établissement de la République. D’accord avec Brissot il provoqua encore, en 1791, l’attroupement insurrectionnel du 17 juillet. Entre temps il écrit dans la *Galerie des Dames françaises*, de petits vers badins. La Muse qui les inspire en est simple et naïve. Elle s’appelle Margot et ne sait point lire. Mais le retour à la nature a touché jusqu’au cœur de Valmont. Le terrible enchanteur d’amour que la politique a ramené à la simplicité, parle, à cette heure, sur le ton élégiaque et lascif de M. de Boufflers ou de Colin d’Harleville :

Doux objet d’un tendre délire,

Le temps que j’emploie à t’écrire

Est sans doute un temps que je perds.

Jamais tu ne liras ces vers,

Margot, car tu ne sais pas lire.

Mais excuse un ancien travers,

De penser, la triste habitude

M’obsède encor malgré moi,

Et je fais mon unique étude

Au moins de ne penser qu’à toi...

Luchet, Mirabeau et Rivarol figurèrent dans les mêmes sommaires et il faut croire que ce fut là l’occasion dernière qu’eut Choderlos de s’occuper des femmes. Comme elle en avait pris tant d’autres ; comme elle en avait pris de meilleurs et de plus illustres, la Révolution l’accapara comme une maîtresse. Choderlos dépensa, à la servir, toutes les ressources d’un cerveau inventif. Ce ne fut pas sans danger ni honneur. Attaqué publiquement à l’Assemblée constituante par M. de Sillery, il ne dut qu’à l’intervention effective du duc Egalité, de ne point être inquiété. Populaire et actif, il employa à convaincre les hommes des Feuillants ou de la Butte-des-Moulins, le langage littéraire de Valmont. Vers le même temps, le vieux maréchal de Luckner l’avait pour aide-de camp. Mais, une seconde fois la prison s’ouvrit pour lui. On dit que, du fond de son cachot, la plume subtile de l’épistolier rédigea, pour le compte de Robespierre l’aîné, plusieurs savants discours. L’amitié secrète de Maximilien, l’aurait, paraît-il, dans ces journées fatales, sauvé de la guillotine. Enfin Thermidor le délivra. Elevé au grade de général d’artillerie, Choderlos se conduisit brillamment sur le Rhin et en Italie. Mais des fortunes nouvelles excitaient les hommes. L’auteur des *Liaisons*, devenu vieux et souffrant, ne convenait guère au milieu de ces guerriers ardents et jeunes que le cheval du Premier Consul entraînait par le monde. Il fallait disparaître. Et ce fut le 5 octobre 1803, devant les flots délicieux de la mer ionienne, à l’ombre des beaux arbres de Tarente, que s’éteignit cet homme fantasque et étonnant, ce cœur divers et mystérieux en qui battit certainement l’un des derniers rêves d’amour du xviiie siècle. [[9]](#footnote-9)

M. Sauce

Un bon épicier, M. Sauce.

Michelet.

M. Sauce était d’aspect humble comme sa maison ; il était gris et doux comme elle ; il en avait la bonne simplicité villageoise et rustique. A l’époque qui nous occupe, M. Sauce n’avait pas trente-six ans ; c’était, cependant, par l’air recueilli et placide de son visage, ses façons sentencieuses, une manière de vieillard prématuré, portant beau, les jours de cérémonie, l’habit à basques à la française, les cheveux en cadenettes, le gilet chamois et le bas bien tiré sur le soulier à boucle. M. Sauce était marchand et magistrat ; il semblait, entre le comptoir et le tribunal où de l’un à l’autre alternaient ses heures laborieuses, les joues un peu lourdes et le corps obèse, quelque humble bailli rural, ou le soir, à la lueur douce de ses chandelles, quelque syndic ancien des corporations flamandes tels qu’en peignirent Hals et Rembrandt.

Au siècle dernier un épicier ne s’appelait pas, à proprement parler, un épicier, et, l’on disait volontiers des gens qui tenaient boutique d’épices que c’étaient des chandeliers. Est-ce parce que, depuis plusieurs générations, ses aïeux se livraient au trafic des harengs fumés, du poivre en grain et des chandelles de suif que M. Sauce portait ce nom gourmand, exquis à dire et si aimable aux lèvres ? Nul, sans doute, ne le saura jamais. Nous-mêmes n’eussions pas apporté tant d’insistance à le savoir si M. Sauce ne se fût trouvé, par les circonstances où il se vit mêler, dans l’obligation de jouer un rôle qui l’a fait, depuis, inoubliable dans l’histoire.

M. Sauce était un homme posé ; il avait de bons écus amassés, son banc d’œuvre à Saint-Gengoult et le titre de procureur de sa commune. Cette dernière distinction, tout honorifique qu’elle fût, acquit, au temps de la Révolution, une grande importance dans les provinces M. Sauce le savait et s’en revêtait gravement. Ses façons révélaient l’honnête homme, timoré, craintif un peu, mais aimant bien ses chandelles et aussi sa bonne femme : Mme Sauce, née Marie-Jeanne Fournel. De cette dernière M. Sauce avait eu plusieurs enfants dont M. G. Lenôtre a retrouvé les noms : l’aîné, Auguste, qui avait seize ans, en 1791, le dernier François-Clément qui en avait cinq ; enfin une fillette Félicité, âgée de neuf ans déjà. A tout ce monde il convient de joindre Mme Sauce la mère, dont la présence ajoutait à la maison, l’une des plus importantes de la petite ville de Varennes-en-Argonne, le vivant souvenir des Sauce d’autrefois, de ceux qui avaient fondé la chandellerie et transmis, en mourant, à leurs descendants, le goût des désirs bornés et d’un commerce tranquille.

C’était à Varennes, non loin des auberges du *Monarque* et du *Bras d’Or,* proche le petit pont en forme de voûte qui traverse la rivière d’Aire, en façade sur la rue de la Basse-Cour, que s’ouvrait l’accueillante maison de M. Sauce. Le temps n’a rien changé à l’aspect de cette demeure, « Elle existait encore il y a quelques années, telle qu’elle était il y a plus de cent ans, dit M. Fournel et je me rappelle avoir vu bien des fois ce pauvre et étroit logis qui se composait de deux chambres au premier étage et de deux pièces au rez-de-chaussée, en y comprenant la boutique. »D’autre part, un dessin tracé par Prieur et gravé par Berthault, permet de reconstituer en partie l’aspect de la chambre haute où se déroula le drame que l’histoire a narré. Cette chambre, assez vaste de dimensions, semble être suffisante à recevoir un grand nombre de personnes. On y entre par une porte de bois massive. Le plafond est lambrissé et séparé par des poutres inégales. Le carrelage en est ordinaire et, y a, un peu partout, des planches sur lesquelles reposent des objets domestiques. Des cordes tendues d’un mur à l’autre, où pendaient des jambons fumés, des poissons secs et des chapelets d’oignons, enfin des caisses et des tonneaux amoncelés dans les angles, emplis d’épices et de graines, disaient le commerce prospère du chandelier.

Tout le monde, dans cette demeure, depuis Mme Sauce la mère, qui était née avant que le roi Louis XIV fût mort, jusqu’au dernier venu de la famille, jouissait du repos d’une vie paisible et laborieuse que n’avait troublée jusque-là nul événement fameux. La destinée, en choisissant, comme scène d’un des actes les plus émouvants de la Révolution, cette humble chandellerie de village, en éloigna pour toujours le calme recueilli et le tranquille sommeil.

\*\*\*

Cette soirée du 21 juin 1791 avait été extrêmement paisible chez le procureur Sauce. Pour mieux respecter le sommeil de l’aïeule dont les nombreuses années rendaient le repos difficile, les enfants avaient été couchés de bonne heure, M. Sauce avait mis les volets, Mme Sauce avait tourné la clef et toute la famille commençait à s’endormir, quand, un peu après onze heures, des coups violents furent frappés à la porte de la rue et, un tumulte indescriptible venu de tout le quartier enveloppa la maison. Immédiatement M. Sauce pensa que c’était le feu ; Mme Sauce, au contraire, ne douta point que ce ne fussent les hussards casernés depuis l’aube proche de la rue Saint-Jean, au lieu dit des Cordeliers, et qui faisaient du tapage en courant les filles. Cependant les coups redoublèrent de violence et, le chandelier, en prêtant l’oreille, ne manqua point de remarquer qu’on l’appelait par son nom. Ses fonctions de procureur lui revinrent aussitôt à l’esprit. Il pensa que quelque événement important réclamait sa présence. Par ces temps de trouble il arrivait souvent que l’intervention des officiers communaux était nécessaire. M. Sauce attrapa comme il put ses chausses, sa chemise et ses souliers et s’avança vers la fenêtre qu’il ouvrit d’un battant.

— Holà, cria-t-il, est-ce le procureur Sauce que vous demandez ?

Et l’homme des épices plongea son regard dans la rue étroite. Malgré le peu de lumière, il y vit plusieurs jeunes gens et deux cavaliers. Ces derniers, dont il ne parvenait point à distinguer les visages, faisaient plus de bruit à eux seuls que tous les autres. L’un d’eux tenait encore son cheval par la bride. Ayant répondu que c’était bien le procureur Sauce qu’il demandait, il dit encore :

— Je suis Drouet, le fils du maître des postes de Sainte-Menehould.

Puis il ajouta, d’une voix plus forte :

— Ouvrez, au nom de la Nation...

M. Sauce pria aussitôt sa bonne femme d’enflammer la résine d’une torche, puis, sans avoir même pris le temps d’ajuster ses habits, descendit aussi vivement qu’il le put, en se tenant à la corde de la rampe, l’escalier de bois qui craqua sous ses pas. Quand M. Sauce arriva en bas, il devait être sans doute bien temps d’ouvrir la boutique à ces furieux ; une minute de plus et les volets de la chandellerie n’eussent point manqué de voler en éclats.

M. Sauce planta sa torche dans la muraille, ramena un peu son bonnet sur l’oreille et, les yeux tout effarés, demanda poliment de quoi il retournait et pourquoi tous ces hommes envahissaient nuitamment sa demeure. Mais déjà les jeunes gens avaient pris possession du seuil et Drouet, d’une voix que l’essoufflement d’une longue course devait avoir fait tremblante, répondit :

— C’est pour le bien de la Nation et de la liberté. Tous les patriotes doivent être avec nous à cette heure ; il importe d’agir au plus vite...

Ce Drouet était un grand gaillard d’une trentaine d’années qui avait servi autrefois aux dragons du régiment de Condé. Depuis trois ans seulement il exerçait, à Sainte-Menehould, avec son père, l’emploi de maître des postes.

M. Sauce le connaissait pour l’avoir vu, plusieurs fois déjà, à l’auberge du *Bras d’or.* Il fut frappé aussitôt de l’accent autoritaire, de la voix cassante, du ton de commandement de l’ancien soldat. Et, comme il était prudent il en conçut de la crainte.

— Si c’est pour la Nation, dit enfin M. Sauce, je suis à ses ordres.

Mais un autre grand gars, que M. Sauce n’avait pas vu encore et qui se tenait derrière

Drouet, éclata de rire :

— Eh bien, chandelier, il ne manquerait plus que tu n’y fusses pas 1 dit-il d’une voix où il y avait de la menace.

Cette fois, M. Sauce fut sérieusement effrayé.

— S’il vous plaît de vous rafraîchir, dit-il encore avec le plus de politesse possible, nous causerons en même temps, et vous me direz ce que la Nation réclame de son serviteur.

— Ce qu’il faut faire, répondit Drouet, est facile. Il suffit d’arrêter les voyageurs d’une berline à six chevaux qui passera ici tout à l’heure, de vérifier les passeports et de voir s’ils sont réguliers. Il y va de la sûreté de la Nation et de la sécurité des patriotes.

Ces paroles étaient à peine prononcées qu’on entendit dehors un grand roulement de voitures :    .

— Voici le roi, dit Drouet.

M. Sauce sans qu’il ait bien compris le sens des paroles qu’on venait de prononcer, saisi de trouble et d’effroi, laissa échapper le bonnet qu’il tenait à la main. Ce mot : *Le Roi !* avait attiré dans la rue les gens qui étaient entrés d’abord et, bientôt, le chandelier se trouva seul dans sa boutique avec sa bonne femme et ses enfants accourus à la hâte...

Cette soirée de juin était chaude ; la nuit était claire et la lumière de la torche répandait, sur les grands amas de grains et de salaisons, une clarté fumeuse. M. Sauce se recueillit un instant et décida qu’il était de son devoir d’aller au-devant des voyageurs que le hasard amenait. Déjà se formait une grande affluence de personnes accourues de divers points de la ville, les unes portant des torches, d’autres des chandelles, et plusieurs armées de faux et de vieux fusils. Drouet était toujours là, pérorant et gesticulant ; son camarade Guillaume, venu avec lui, à cheval, de Sainte-Menehould, et deux hommes appelés Leblanc et Poncin, sortis de l’auberge du *Bras d’Or*, l’accompagnaient. Avec eux se trouvaient Justin Georges, fils du député à l’Assemblée Nationale, Thennelin, greffier des Islettes, Delion et Hannonnet, l’orfèvre Coquillard et Chevallot, lieutenant-colonel de la Garde Nationale. Ces gens venaient d’arrêter, un peu avant qu’il parvînt au pont de l’Aire, un cabriolet mené par un cocher en veste à brandebourgs et chapeau galonné. Ce cabriolet contenait deux jeunes dames. Accompagné de tous ces gens qui criaient, Sauce s’avança à la portière et demanda les passeports. Les voyageuses répondirent qu’elles n’étaient que des suivantes, qu’il fallait s’adresser aux gens de la grande berline, que le cabriolet ne faisait que précéder. Cette berline arriva dans l’instant ; elle était de formes insolites, chargée plus que de raison, traînée par six beaux chevaux que menaient trois cavaliers et trois postillons installés sur le siège. Elle fut arrêtée aussitôt. Sauce s’en approcha et demanda où se rendait nuitamment, à pareille heure et des chemins peu sûrs, un tel nombre de personnes ? De l’intérieur, une voix de femme répondit qu’on allait à Francfort. M. Sauce observa que c’était peu probable, la berline étant venue par la route de Clermont qui ne conduit pas du tout à celle de Francfort. Il exprima, au surplus, que le visa des passeports était nécessaire. Il plongea en même temps sa torche vive à l’intérieur du véhicule. Le jeune Drouet, qui était là, examina les visages des voyageurs ; il demanda d’un air rogue et peu modéré si les passeports portaient la signature du Président de l’Assemblée nationale. On lui répondit que cela n’était pas exigible. Il soutint au contraire que cela l’était et qu’il fallait que tous les voyageurs descendissent pour mieux se prêter à plus d’examen.

Par crainte ou seulement par fatigue, toutes les personnes de la berline obéirent à cet ordre ; les deux dames du cabriolet vinrent les joindre et toutes se dirigèrent, entourées de ceux qui les avaient arrêtées, vers l’épicerie de M. Sauce. A peine tout le cortège y fut-il parvenu que la dame qui avait répondu à M. Sauce la première demanda à se justifier.

— Voici mon passeport, Monsieur, lui dit-elle, ceux de mes gens et de mes enfants. Je suis la baronne de Korff et, comme je retourne en Russie, j’emmène avec moi ma famille et mes serviteurs.

Un grand silence suivit, pendant lequel M. Sauce, occupé à lire les papiers, épelait à mi-voix les phrases qu’ils contenaient. Ayant retiré ses besicles, il dit enfin, d’une voix grave où tous les mots semblaient pesés :

— Madame est bien Madame la baronne de Korff ?

— Je suis bien la baronne de Korff, dit la dame qui avait parlé d’abord. Et voici mes enfants.

— Vos enfants, Amélie et Aglaé, continua le procureur en se reportant au passeport...

A ce moment, M. Sauce releva un instant la tête ; on aperçut son visage où se peignait un grand trouble. Sa voix était mal assurée. Auprès de lui, Mme Sauce, plus craintive que surprise, se serrait avec inquiétude...

Le grand silence continua de planer. Le bruit des gens s’assemblant au dehors troublait seul ce recueillement des hommes qui attendaient.

La baronne de Korff s’avança d’un pas avec les enfants.

Mme Sauce remarqua que ceux-ci étaient bien pâles, bien fatigués, et elle admira surtout la petite fille, dont les fins et longs cheveux blonds recouvraient les paupières alourdies et la bouche délicate.

— Cette dame, continua Mme de Korff, est Mme Rochet, la gouvernante de mes enfants.

A ce moment, un homme laissa par mégarde tomber à terre la crosse de son fusil et tout le monde put remarquer que l’admirable visage de Mme Rochet blêmit comme sous une menace intérieure de mort ou de malheur.

— Et cette autre dame ? dit encore M. Sauce.

— Ce n’est pas une dame, dit Mme de Korff, en s’efforçant d’esquisser un sourire, c’est Coralie, ma demoiselle de compagnie. Le passeport vous donnera son signalement.

— Et cet homme ? ajouta M. Sauce, en désignant un voyageur vêtu d’une redingote brune, une canne à la main et un chapeau rond sur la tête.

— Cet homme dit Mme de Korff, d’un air qu’elle s’efforça de rendre presque indifférent, est Durand, mon valet de chambre.

M. Sauce n’insista pas autrement. Il parut trouver toutes les pièces en règle et le signalement en rapport avec les personnes. S’étant toutefois tourné vers la baronne de Korff, il lui dit avec beaucoup de civilité que si son passeport était en règle, il n’en fallait pas moins attendre au lendemain pour le soumettre au visa de la municipalité de Varennes, ajoutant que du reste il était dangereux, dans les moments de trouble comme ceux qu’on traversait, de continuer sa route, la nuit, par des chemins peu sûrs. Durant ce temps, Drouet et ses acolytes continuaient à dévisager le valet de chambre de la baronne avec une assurance que celui-ci parut supporter sans trop de gêne apparente. S’en étant aperçue, Mme« de Korff dit un mot sur la fatigue du voyage. M. Sauce invita alors les voyageurs à se restaurer et promit qu’il aurait soin des chevaux et des postillons. La baronne et ses gens furent invités à monter au premier, dans la chambre que nous avons décrite. Ses enfants et ses serviteurs la suivirent aussitôt et, dès qu’ils furent parvenus dans cette pièce, la gouvernante, apercevant un lit, se tourna vers Mme Sauce et lui demanda la permission d’y faire reposer ses deux filles. Mme Sauce, dont l’effarement s’était un peu dissipé, répondit que ce serait bien de l’honneur si des voyageurs aussi illustres consentaient à dormir sur le lit de pauvres gens. A quoi la gouvernante ajouta que ces fillettes n’avaient rien d’illustre, mais quelles avaient bien souffert de la longueur du chemin et du cahot des routes. Enfin la baronne invita tout le monde à se mettre à table, y compris le valet de chambre Durand. Une pareille familiarité étonna le sieur Poncin.

— L’égalité est la première vertu des peuples, dit-il, et je suis heureux de voir qu’ici le domestique mange à la table des maîtres.

A peine les convives, servis par Mme Sauce et par une voisine, Mme Bellet, eurent-ils eu le temps de toucher au maigre plat improvisé que la porte se rouvrit encore devant Drouet. Cet homme était à peine parti que, déjà, il était revenu ; l’extraordinaire activité qu’il montrait n’eut d’égale, cette nuit-là, que son étonnante dissimulation. Ses discours, d’un patriotisme ardent, s’exaltaient encore de l’excitation du voyage rapide qu’il avait fait à travers champs, de Sainte-Menehould à Varennes. A ce moment, un bruit sourd et lointain, qui allait se rapprochant, domina jusqu’à emplir l’air entier de son tumulte. C’était l’écho du tocsin sonné à la maison de ville, mêlé à celui du tambour battant la générale.

De l’horizon, des campagnes voisines, éveillées à leur tour, de Cheppy, de Very, de Montblainville, de Bouveuilles, répondaient les clochers, les rumeurs des beffrois.

A ce tumulte, les voyageurs se levèrent de table, demandant ce qu’il y avait et pourquoi tant de bruit emplissait la ville. A ce moment, Drouet s’approcha de M. Sauce et lui parla à voix basse ; celui-ci changea encore de visage ; il était visible que le brave chandelier passait par les sentiments de la plus vive inquiétude. Les paroles de Drouet, de basses, devenaient de plus en plus violentes. Les mots de :

— Traître à la Nation… l’Assemblée nationale… la Révolution l’exige… tombaient de ses lèvres serrées.

Alors, M. Sauce, n’offrant plus de résistance, se décida à parler enfin.

Le bonnet à la main, il s’avança cérémonieusement vers le valet de chambre Durand, le salua et dit, à voix assez haute pour que tout le monde entendît, qu’on avait de bonnes raisons de croire que la ville de Varennes était assez heureuse pour posséder son roi.

Ce fut une stupeur. Les patriotes, qui se trouvaient là en nombre, applaudirent avec frénésie. Le prétendu Durand se récusa et la baronne de Korff demanda qu’on relût les passeports.

Mais Drouet était là. Ayant sorti du papier à monnaie à l’effigie royale, il s’approcha de la lumière et dit :

— Voilà Louis ! Voyez si ce n’est point-là sa tête...

Durant cet entretien la gouvernante, Mme Rochet, s’était reculée dans un angle de la pièce, abaissant son voile sur ses yeux. Mais, ayant entendu les propos arrogants que le maître des postes tenait à voix haute, elle se découvrit tout à coup et dit :

— Si vous le reconnaissez pour votre roi, au moins respectez-le.

Ces paroles, que l’irascible Drouet feignit de prendre pour un aveu, attirèrent davantage l’attention sur la gouvernante, et les patriotes ne tardèrent point à se dire entre eux que cette femme pouvait bien être la Reine. Toutefois, comme le prétendu valet se défendait toujours d’être le roi, quelqu’un proposa d’envoyer chercher Destez, juge au tribunal du district, et Mangin, médecin, qui reconnurent effectivement le monarque pour l’avoir va autrefois à Paris. Alors il n’y eut plus de doute. Louis, roi de France et de Navarre, se trouvait bien, à minuit, à Varennes, dans la maison de Sauce, chandelier. Dès qu’on fut certain de la chose, un étonnement considérable ne tarda pas à succéder aux autres sentiments.

Seul, Drouet montra une joie bruyante et, ce ne fut qu’au bout d’un instant que Louis, ayant repris le calme et la dignité de son rang, s’avança vers tous et s’écria d’une voix vibrante, désignant tour à tour les personnes qui l’entouraient, en commençant par Mme Rochet :

— Oui, je suis votre Roi ; voici la Reine et la famille royale. Placé dans la capitale au milieu des poignards et des baïonnettes, je viens chercher en province, au milieu de mes fidèles sujets, la liberté et la paix dont vous jouissez tous ; nous ne pouvons vivre à Paris sans y mourir, ma famille et moi. Je viens vivre parmi vous dans le sein de mes enfants que je n’abandonne pas.

Il parla ensuite des résolutions qu’il formait pour le bonheur de son peuple, cita les sacrifices qu’il était prêt à faire et finit en proposant de se remettre volontairement entre les mains de la garde nationale réunie à Varennes pour être conduit par elle à Montmédy ou à telle autre ville qu’elle choisirait, pourvu que ce ne fût pas Paris, afin d’avoir la faculté d’examiner mûrement la Constitution, de s’assurer du véritable vœu de la nation et de concourir librement de tout ce qui pourrait faire son bonheur.

A la faveur de ces paroles, d’autres gens étaient entrés qui écoutaient, debout, avec une grande attention. « Le roi, dit un historien,[[10]](#footnote-10) mit, dans ce petit discours, de la majesté, de la bonté, de la simplicité et même une chaleur et une éloquence fort au-dessus de ce qu’on aurait pu attendre de lui. » Il fit la plus grande impression sur ceux qui l’entendirent et Mme de Tourzel elle-même, gouvernante des Enfants de France, laquelle avait joué dans toute cette affaire le rôle de la baronne de Korff, rapporte qu’à ces mots du roi l’émotion fut si forte que des femmes pleurèrent, que des hommes se montrèrent émus et que les assistants et les personnes de la famille royale se jetèrent dans les bras les uns des autres. Pour quiconque a étudié le caractère du roi, d’une faiblesse évidente et d’un naturel timoré, cette circonstance surprendra au plus haut degré. Cela laisse à penser que, s’étant rendu enfin compte de ce que la situation présentait de dangereux, Louis n’avait point hésité à vouloir s’en rendre maître. Pour donner plus de force à son discours et faire plus d’impression sur les assistants, il ne manqua pas d’insister encore une fois sur la grande confiance qu’il avait en son peuple. La reine se joignit à lui et Mme Sauce ne faillit point de dire qu’à la beauté et à l’allure de Mme Rochet elle n’avait point tardé à voir que c’était Marie-Antoinette. Les autres personnes furent également nommées. Et c’est ainsi qu’on sut que la baronne de Korff était Mme de Tourzel, et la demoiselle de compagnie Coralie, Mme Elisabeth, sœur du roi. Quant aux deux fillettes qui reposaient sur le lit, dans l’accablement de la fatigue, ce n’étaient point Amélie et Aglaé, les deux enfants de la baronne de Korff, mais bien Monseigneur le Dauphin et Madame Royale. Il est vrai que le jeune prince portait des vêtements semblables à ceux de sa sœur, mais l’on apprit, par la suite, que ce déguisement n’avait été exigé que pour favoriser la fuite des Tuileries.

Les autres personnes, venues avec le roi, étaient MM. de Valory, du Moustier et de Maldent que M. le comte d’Agoult, aide-major de la cour, avait choisis spécialement, parmi les gardes du corps les plus dévoués. Les deux jeunes dames étaient Mme de Neuville et Brunier de la suite de la reine Toutes ces personnes, groupées autour du lit où reposaient les enfants, y formaient comme une petite cour ; Louis s’en étant aperçu, se risqua jusqu’à en sourire tristement. Marie-Antoinette de sa nature plus vaillante, et plus maîtresse d’elle, s’efforçait à découvrir, parmi cette foule du peuple, les gens qui pourraient s’intéresser à son infortune et tenteraient de s’y dévouer. La chandelière lui sembla être la seule personne capable de pouvoir intercéder auprès de M. Sauce. Et ce ne fut pas le spectacle le moins banal de cette soirée que celui de la nièce des Césars s’entretenant dans l’angle d’une chambre obscure, entre les colis d’épices et de salaison, avec cette petite bourgeoise provinciale, ni sotte ni intelligente, mais en qui la peur semblait avoir aussitôt remplacé tous les autres sentiments. La fille de Marie-Thérèse, loin de prendre le ton autoritaire que d’autres n’eussent point manqué d’avoir avec une sujette, se montra soumise et suppliante. Et cette voix qui avait fait l’enchantement de la cour la plus polie de l’Europe, qui, quelques années auparavant, charmait encore de sa musique ceux qui étaient venus l’entendre au Trianon déclamer dans le *Mariage de Figaro*, de M. de Beaumarchais, cette voix, en cette minute décisive, trouva des sanglots si douloureux, des supplications si poignantes que la pauvre chandelière s’en sentit bouleversée jusqu’à l’âme. Marie-Antoinette parla des enfants de M. Sauce et des siens ; elle les compara ; elle demanda qu’on fît pour eux ce qu’on n’eût point fait pour elle seule, et, ce fut toute petite, aussi petite que si elle eût été encore à la cour de sa bien-aimée mère, petite archiduchesse puérile et souriante, qu’elle demanda à l’humble marchande, la vie du roi et celle de ses enfants. Mme Sauce, toute mince, toute pâle dans ses habits sans couleur, resta là, stupide, à écouter cette voix souveraine qui avait été dispensatrice des grâces, des honneurs et des vies, et, se sentit troublée.

Contre la porte se tenait M. Sauce. Près de lui étaient Drouet, Poncin, Justin-Georges et Leblanc. La plupart avaient arboré des cocardes aux couleurs de la nation. Derrière eux, emplissant l’escalier, se tenaient des gardes nationaux de Varennes, armés et incorruptibles ; dehors, la maison était cernée, entourée, prisonnière de toutes parts. Aux abords, le tambour Froment, ne cessant de passer et de repasser, battait la générale. Des paysans, en nombre, armés de fourches, de fléaux, de faux et de bâtons, accouraient des campagnes et se mêlaient aux citadins. Plusieurs, dit-on, s’employaient à fermer de barricades la route de Clermont.

Le regard de Mme Sauce, une fois encore, s’arrêta sur le terrible Drouet.

Le maître des postes la fixait de son œil menaçant, et, non loin de lui, le bonhomme Sauce, hébété, ne bougeait pas plus que s’il eût été changé en la cire de ses chandelles. Pendant un temps très long le regard de Drouet ne cessa d’aller de l’un à l’autre des époux. Et, comme la Reine, encore une fois, supplia la chandelière d’intercéder auprès de M. Sauce pour qu’il sauvât le Roi, la pauvre femme ne sut plus que balbutier, en quelques mots où se lisait toute la terreur qu’elle avait de Drouet, mais où il y avait de l’assurance aussi :

— Bon Dieu, Madame, ils feraient périr M. Sauce. J’aime bien mon Roi, mais, dame, écoutez, j’aime bien mon mari. Il est responsable, voyez-vous...

Cette réponse jeta la reine dans un grand abattement. Et déjà elle revenait s’asseoir près de Madame Elisabeth quand un bruit d’armes se fit entendre dans l’escalier et jusque dans la rue. Et parurent plusieurs gentilshommes aux armes des hussards de Lauzun et des soldats du régiment de Monsieur — Dragons. Tout d’abord la famille royale crut que c’étaient des officiers de la troupe du marquis de Bouillé et, tous en éprouvèrent une joie indicible. Mais cette joie tomba aussitôt quand les malheureux gentilshommes eurent expliqué qu’ils n’étaient que les commandants des détachements qui devaient attendre le Roi à Clermont et à Pont-Sommevèle. Ils dirent s’appeler MM. Boudet de Damas, de Choiseul et de Goguelat. Ce fut les larmes aux yeux qu’ils avouèrent n’avoir pas eu la patience d’attendre, avant de rejoindre leurs garnisons, que le convoi fût passé par où on l’attendait. La faute en était à M. le duc de Choiseul qui avait donné aux troupes l’ordre de se replier. La douleur de ce malheureux duc, sur qui le Roi et la Reine s’étaient presque entièrement reposés du bon succès de la tentative, est impossible à dépeindre. C’était sur ses ordres que les hussards du régiment de Lauzun, commandés par M. de Goguelat, avaient quitté Pont-Sommevèle et, que ceux des autres relais avaient abandonné leurs postes. Peu après MM. Boudet et de Damas, dont les dragons s’étaient enfuis à Clermont, les avaient rejoints. Ils venaient d’arriver avec les quarante hussards de M. de Choiseul et, M. de Goguelat ne craignit pas de dire que si M. de Rohrig parvenait à faire sortir de la caserne des Cordeliers soixante autres hussards que le peuple y avait enfermés, le salut était possible encore. M. le duc de Choiseul, MM Boudet et de Damas étaient prêts à tenter une attaque audacieuse et, M. le baron de Goguelat se montra si touché de la grande infortune de cette famille qu’il demanda au roi la permission de ranger ses hussards en ligne de bataille devant la maison de M. Sauce. Mais, le Roi, qui n’avait point perdu de vue que beaucoup de personnes les entendaient, ne donna point l’ordre. M. de Goguelat essaya de sortir de la pièce. Ce ne fut pas sans provoquer la fureur des patriotes. Leblanc et Poncin crièrent qu’on n’aurait le roi que mort et, quand M. de Goguelat parut et dit aux hussards et au peuple « que c’étaient le Roi et la Reine qui étaient arrêtés », ces paroles ne produisirent que peu d’impression. Et cela par la raison que le peuple le savait déjà et que Drouet avait travaillé les hussards durant que M. de Goguelat s’entretenait avec le Roi dans la maison de Sauce. Les furieux dispersés dans la foule firent entendre des grands cris. M. de Goguelat ordonna néanmoins aux hussards de mettre sabre au clair et leur demanda s’ils étaient pour le Roi ou pour la Nation ? Le maréchal des logis Chariot répondit pour eux : « Vive la Nation, nous tenons et nous tiendrons toujours pour elle ! » Cette réponse qui ne laissait plus à M. de Goguelat l’espoir d’employer la force, l’amena à laisser croire qu’il entrait dans les mêmes sentiments et dans les dispositions qu’on prendrait contre les secours qui étaient annoncés, et cela afin de donner au Roi le temps de les recevoir. Les patriotes ne furent pas les dupes de sa feinte ; ils voulurent l’arrêter ; il échappa de leurs mains, fut blessé d’un coup de pistolet au poignet par Roland, major de la garde, et rentra, perdant le sang, dans la maison de Sauce.

Au désespoir de voir que cette tentative n’avait point abouti, la famille royale joignit celui d’apprendre que, dès son arrivée, Drouet avait envoyé des courriers dans la direction de Paris afin de guider sur la route les commissaires que l’Assemblée ne manquerait point de déléguer.

\*\*\*

Alors commença la veillée, la terrible veillée de nuit [[11]](#footnote-11) dans la maison de M. Sauce, auprès du lit paisible où, devant les piques des patriotes, gardés du seul respect des gardes du corps, de la gouvernante et des dames de la Reine, dormaient les enfants de France.

Prostré dans un fauteuil, Louis semblait désespéré. Cette perruque qu’il n’avait point coutume de porter lui changeait les traits, et Drouet qui avait vu, un an auparavant, le Roi au Champ de Mars, à la Fête de la Fédération, dans toute la pompe et l’apparat de sa dignité, s’étonnait de le voir là, si petit et si chétif, dans la pauvre enveloppe de ce manteau marron, sous ce chapeau.de déguisement, avec cette canne de voyage en main. Le roi, de fait, n’avait rien qui marquât son rang, et l’on comprend aisément pourquoi le cordon de Saint-Louis, qui ne le quittait pas d’habitude, n’ajoutait point au peu de faste de son costume.

La Reine, assise sur le bord du lit, avait repris cette pose de fierté hautaine et de résignation qu’elle semblait affecter depuis le premier jour de la Révolution. Sa beauté était moins éclatante que celle qu’on lui avait vue jadis et, la pauvreté du costume qu’elle portait ajoutait à ce dénuement. Ceux qui connaissent le pastel de Kucharsky, exécuté pour Madame de Tourzel et que l’artiste interrompit lors de ce malheureux voyage de Varennes pour ne le reprendre qu’en 1792, se feront une idée exacte de l’aspect que présentait le visage de la fille de Marie-Thérèse. Loin d’avoir toute la fraîcheur et l’éclat que nous lui voyons dans le tableau de Madame Vigée-Lebrun, la figure de la Reine semblait avoir été depuis affinée par la douleur. La mort du Grand-Dauphin, survenue en 1788, à la veille des Etats, avait été le premier coup qui avait frappé la souveraine et qui, presque aussitôt, avait changé en martyre son existence heureuse. En quelques jours Marie-Antoinette avait transformé sa vie, et cette princesse qui avait jusqu’ici trop joué à la bergère et n’avait pas su se montrer assez reine, avait trouvé tout à coup en elle-même des ressources précieuses de douceur et de résignation. Ses traits s’étaient accentués et amincis, les teintes de ses joues avaient disparu et cette merveilleuse grâce qui avait fait l’enchantement de la cour de France s’était changée, en elle, en une sorte de maintien austère où il y avait bien encore de l’orgueil, de ce pauvre orgueil qu’elle conservera jusqu’à la fin et qu’elle portera jusque sur l’échafaud, avec cette noblesse et cette simplicité qui entoureront sa fin d’une auréole de gloire. Madame Élisabeth causait bas avec Madame de Tourzel ; quant à Madame Royale, vêtue d’une robe d’indienne mordorée à fleurs bleues et blanches qui modelait son corps charmant, elle sommeillait toujours à côté du Dauphin. Les gardes du corps et les suivantes, assis un peu au hasard, tombaient de fatigue et d’effroi. Seul M. de Choiseul, les yeux secs, son mouchoir convulsivement pressé contre les lèvres, semblant comprendre toute l’étendue du malheur qui frappait cette famille, paraissait représenter, à lui seul, tout le Régime ancien. Son éclatant habit d’officier de hussards, sa belle épée pendante contre la culotte rigide, la perruque poudrée qui recouvrait son front d’une chevelure de neige, lui donnaient cet aspect de courtisan de Versailles qu’il conservait jusque dans la douleur.

Comme rien ne bougeait dans la demeure de M. Sauce, que les gardes nationaux eux-mêmes, immobiles contre leurs fusils, semblaient s’être figés dans une pose de veille et de méditation ; comme les bruits de la rue n’arrivaient plus que pareils à ceux d’une mer lointaine battant la porte ; comme la clarté fumeuse des torches vacillait tristement sur les fusils et sur les épées, il se produisit une chose extraordinaire.

La porte de la chambre voisine s’étant ouverte, une vieille femme, ployée en deux sur une canne rustique, parut en fixant un peu partout ses yeux pétillants et vifs. C’était la mère du chandelier, c’était Madame Sauce l’aïeule. Octogénaire encore valide, elle avança par la pièce à petits pas, hochant sa vieille tête coiffée d’un bonnet blanc, s’arrêtant sans cesse pour tourner les yeux à droite et à gauche, ne parut pas comprendre pourquoi il y avait des hommes armés chez son fils et tout ce monde debout à pareille heure. Ayant remarqué M. de Choiseul dans son éclatant costume, elle le salua comme s’il eût été le Roi ; puis, s’avançant vers le lit où dormaient les enfants de France, elle demanda à la Reine et à Madame Elisabeth la permission de leur baiser les mains. Alors, s’étant agenouillée, Madame Sauce la mère prit une à une les petites mains de ces enfants qui dormaient et y porta ses lèvres, ses vieilles lèvres qui jadis avaient réchauffé M Sauce enfant. Une ou deux fois ses minces yeux clignotèrent encore ; elle se redressa comme elle put et, ayant levé les bras, les étendit le plus qu’il lui fut possible et porta sa bénédiction d’aïeule sur ces deux jeunes fronts endormis. Elle resta une minute ainsi, comme dans une pose de recueillement ancien, puis, ayant contemplé encore toutes ces personnes qui représentaient, à sa pensée, un passé inattaquable et lointain, un passé qu’elle avait connu durant quatre-vingts ans, elle se retourna, laissant couler le long de ses joues usées des larmes d’émotion et, lentement, très lentement, regagna la pièce d’où elle était venue...

Cependant, le temps passait avec une mortelle lenteur. D’heure en heure, des gardes nationaux s’en allaient, que d’autres remplaçaient, et la rumeur du dehors ne cessait d’aller grandissant. Seul, M. de Damas, le visage collé aux vitres, et M. le baron de Goguelat, sa main meurtrie tordue dans le revers de son habit, écoutaient anxieusement si, par-delà les bruits de la foule, ne s’entendait pas le galop des escadrons. Bouillé, prévenu par son fils, le chevalier de Raigecourt et M. de Rohrig, devait être en marche avec les Suisses et le Royal Allemand. Un instant ou l’autre pouvait le laisser paraître, et c’était la délivrance, la liberté, hélas ! et aussi l’exil. M. de Choiseul exprima, d’une voix aussi basse que possible, que si Bouillé arrivait avant les commissaires de l’Assemblée, tout irait à souhait et qu’on se trouverait hors de péril. Mais Bouillé n’arrivait pas ; les heures passaient et M. Sauce, pressé par les patriotes, avait déjà exprimé au Roi le désir où ils se trouvaient tous de le voir reprendre le chemin de Paris. Accablé par la douleur ne sachant que lui répondre, Louis avait gardé son mutisme et, il est probable que le silence serait retombé avec son mortel ennui sur le front de tous ces êtres, si l’une des dames de la Reine, Mme de Neuville, feignant d’être atteinte d’une crise, ne se fût roulée sur le lit en se plaignant de vives douleurs. Cet incident remit toute la maison en rumeur ; les gardes augmentèrent de nombre, et la Reine déclara à haute voix qu’elle ne partirait point que Mme de Neuville n’allât mieux. Madame Sauce, affairée, courait partout, appelant Mangin, le médecin, le même qui avait reconnu le roi. Drouet ne manqua point de dire que c’était une comédie honteuse, qu’on se jouait d’eux et qu’on voulait gagner du temps pour attendre Bouillé et quitter la France : le Roi était traître à la Nation, il le voyait bien, et le marquis de La Fayette, qui avait laissé le Roi sortir des Tuileries, était traître aussi ! Le Roi se devait de rester parmi son peuple et de ne pas suivre les factieux ; la Nation l’exigeait et Louis aimait sans doute trop la Nation pour ne point suivre son désir. Il remua beaucoup, parla fort durant une heure, amena un revirement complet parmi les gens que le discours du Roi avait émus et ne cessa de répéter de nombreuses fois que la Nation libre entendait conserver son Roi et qu’il fallait voir là le vœu de l’Assemblée. La rumeur du dehors s’accrut de ce fait. M. de Choiseul ne manqua point de remarquer que des hommes étaient occupés, près du pont, à tourner la berline royale dans la direction de Paris. La rue, étroite par elle-même, semblait d’ailleurs être obstruée, de toutes parts, de l’amas des fourgons renversés et des voitures tombées. De mauvaises pièces d’artillerie, placées en batterie, regardaient la maison. Et M. de Damas ne put s’empêcher de dire que, même si M. de Bouillé arrivait avec les dragons, les hussards, les Suisses et le Royal-Allemand, il aurait toutes les peines du monde à passer par le pont. Ainsi parla-t-on jusqu’à cinq heures du matin. La Reine, son mouchoir imbibé d’eau, prodiguait elle-même ses soins à Mme de Neuville, quand, au coup de cinq heures, un homme arriva en hâte dans la maison de M. Sauce. Cet homme demandait M. de Signemont, chevalier de Saint Louis, ancien capitaine au régiment de Chartres infanterie, et commandant la garde nationale de Varennes. Ce M. de Signemont, d’après ce qu’il ressortait de sa conduite, semblait être un sincère ami de la royauté, mais il semblait qu’il fût encore davantage admirateur de M. de Lafayette. Le crédit qu’il eût pu avoir sur ses hommes d’armes ne s’employa guère, durant toute cette nuit, qu’à les persuader d’obéir à la nation. On juge par-là combien rattachement de M. de Signemont au trône était médiocre.

Les recherches aboutirent. Ce M. de Signemont se trouva enfin.

L’émissaire lui apprit que M. Deslon, de l’armée de M. de Bouillé, était aux portes de Varennes avec cent hussards et demandait la faveur de présenter ses hommages au Roi.

M. de Signemont consentit à ce que M. Deslon entrât seul dans la ville. Il fit même remettre un homme comme otage pour donner plus de sûreté à sa personne. Peu après, l’officier de hussards arriva chez Sauce. MM. de Damas et de Choiseul lui serrèrent douloureusement la main et M. Deslon ne fut pas longtemps à juger, par les armements qu’il avait vus au dehors et par les obstacles qu’il avait rencontrés partout dans Varennes, de ce que la situation présentait d’inextricable. Quand il fut devant le Roi, M. Deslon expliqua en peu de mots l’impossibilité où les barricades le mettaient de le secourir efficacement, mais lui annonça l’arrivée imminente du marquis de Bouillé avec « Royal Allemand que cet obstacle ne pouvait arrêter ». Il répéta cela trois fois et l’on peut dire que ce fut encore une faute nouvelle de la part du Roi de laisser l’un de ses fidèles parler ainsi publiquement. Au lieu de sortir de sa torpeur et de l’engager à agir, Louis ne faisait que prêter une oreille distraite à ce qui était dit. Dépité devant l’anéantissement d’un homme pour qui tant de dévoués serviteurs étaient prêts à donner leur vie et qui ne montrait, en cette occasion, pas plus de volonté qu’un enfant, M. Deslon demanda enfin ce qu’il fallait qu’il fît savoir à M. de Bouillé. Alors, Louis, qui avait montré plus de courage au début de l’affaire, se décida à parler et ce fut pour dire : « Vous pouvez apprendre à M. de Bouillé que je suis prisonnier, que je crains bien qu’il ne puisse rien faire pour moi, mais que je lui demande de faire ce qu’il pourra ».

M. Deslon pensa sans doute que, dans la circonstance, Marie-Antoinette saurait se montrer plus reine que Louis n’avait voulu se montrer roi. Il se tourna vers elle et la pria de répondre. Toutefois, comme M. de Signemont s’était rapproché malgré la promesse qu’il avait donnée de n’en rien faire, M. Desion songea à s’exprimer en allemand. Quoique ce fût pour le bien de l’entreprise, cette circonstance ne manqua point de nuire aux prisonniers. Il était tout à fait malhabile de parler une langue étrangère devant d’aussi ardents patriotes que ceux qui étaient là. Cette circonstance permettait aux spectateurs de se livrer à toutes les suppositions et c’est ce qui ne fut pas sans les décider à hâter le départ.

Marie-Antoinette trouva cependant moyen de se plaindre des duretés qu’elle éprouvait et dit à l’officier « qu’on ne voulait pas même la mener à Verdun pour s’y reposer. » Enfin, lorsque M. Deslon demanda à haute voix à Louis ce qu’il commandait :

— Je suis prisonnier, répondit ce malheureux monarque, je n’ai plus d’ordre à donner.

Sur ces paroles M. Deslon sortit de la maison de M. Sauce et quitta Varennes. On avouera que, si le Roi l’eût voulu faire exprès, il ne lui eût pas été possible de découvrir de pires moyens pour décourager un homme aussi vaillant et aussi résolu que semblait l’être M. Deslon.

M. de Damas, qui n’avait pas perdu un mot de ce qu’avait dit le commandant des hussards de Dun, pensa à proposer au Roi un projet énergique qui eût été d’attaquer vigoureusement au dedans pendant que M. Deslon attaquerait au dehors. Il convenait, pour cela, que le Roi, la Reine, la famille royale et les personnes de la suite acceptassent de monter à cheval en se servant des montures des hussards et consentissent à se faire une trouée à travers la garde nationale. La Reine n’eût point reculé devant cette résolution, mais, cette fois comme les autres, ce fut Louis qui s’opposa.

— Répondez-vous, dit-il à M. de Damas, que, dans cette lutte inégale, une balle ne viendra pas frapper la Reine ou ma sœur, ou mes enfants ?

M. de Damas se tut. Il comprit que le Roi ne voulait rien faire pour aider aux tentatives de Bouillé ou de Deslon.

Le seul désir de Louis était qu’il fût mené à Derrière Bayon et Palloy un autre cavalier arriva aussitôt dont la présence changea bien des choses. C’était M. de Romeuf, aide de camp du général de Lafayette. La Reine et Madame Elisabeth le connaissaient, et ce ne fut pas pour elles une mince surprise de voir que ce jeune officier qui était de leurs amis avait accepté de se charger des ordres de l’Assemblée. « Pénétré de bonne foi des chimères constitutionnelles de son général, enthousiaste de lui et comme lui, dit un écrivain royaliste, M. de Fontanges, le jeune Romeuf avait cependant conservé la candeur de son âge et la pureté d’un heureux naturel. Il répondit à la Reine qu’en se chargeant de la mission il n’avait jamais cru l’atteindre et que c’avait été le premier mot que lui avait adressé M. de Lafayette en lui donnant l’ordre d’aller à la découverte ; mais que, dans tous les cas, ils avaient pensé l’un et l’autre qu’il serait moins douloureux pour la Reine de voir auprès d’elle un homme sur le respect de qui elle pouvait compter. Il chercha ensuite à justifier son général, observant que, loin d’avoir été l’auteur de la catastrophe actuelle, M. de La Fayette avait été, au moment de s’en trouver la victime, que la fureur populaire l’avait rendu responsable de l’évasion du Roi et que sur la place de Grève, on avait descendu la lanterne fatale pour l’y attacher. Il parla des dangers auxquels la Reine s’exposait en donnant sa confiance aux ennemis de M. de La Fayette, lequel, sans doute passionné pour la liberté nationale, n’était cependant rien moins que l’ennemi du Roi et de sa famille. »

— Il l’est, dit la Reine, il n’a en tête que ses Etats-Unis et la République américaine. Il verra ce que c’est qu’une République française ! Eh bien ! Monsieur, poursuivit-elle, montrez-le moi donc ce décret dont vous êtes porteur.

« Romeuf, dit encore M. de Fontanges, en remit la copie. »

— Les insolents ! dit la Reine en le lisant ; et elle le rejeta sans avoir été jusqu’à la fin. Le papier tomba sur le lit où dormaient toujours le Dauphin et sa sœur. La Reine le reprit avec vivacité et le jeta à terre en disant :

— Il souillerait le lit de mes enfants.

La Reine, en ce moment, était irritée au-delà de la raison. M. de Romeuf le comprit et tenta de l’apaiser.

— La Reine, lui dit-il avec l’air de la soumission la plus humble, aimerait-elle mieux qu’un autre que moi fût témoin de ses mouvements ?

Marie Antoinette fut frappée du ton de douleur de M. de Romeuf ; sa voix se radoucit :

— Au moins, monsieur, lui dit-elle, puisque vous représentez ici l’Assemblée et M. de La Fayette, prenez soin, quand nous serons partis, de MM. de Choiseul, de Damas et de Goguelat.

M. de Romeuf le promit. Louis prit aussi le décret ; il le lut sans grande émotion et se contenta de dire :

— Il n’y a plus de roi de France...

Après quoi il fallut songer à partir. L’arrivée du décret de l’Assemblée avait levé la dernière hésitation des patriotes.

— L’Assemblée nationale a parlé, s’écriait Drouet ; je ne connais que les lois de ma patrie ; il faut retourner aussitôt à Paris.

— Encore un moment, disait Louis, il n’est donc pas possible d’attendre les onze heures ?

Son secret espoir était qu’il donnerait ainsi à M. de Bouillé le temps d’arriver avec Royal-Allemand.

Mais les autres n’y consentirent point. Tout ce que put obtenir le Roi ce fut de rester seul un instant, avec sa famille. On dit que Louis profita de cette faveur pour brûler un grand nombre de papiers.

Enfin se prépara le sinistre départ.

Il fallut réveiller le Dauphin et Madame Royale, ce qui ne fut pas le moins douloureux. Ces deux enfants, depuis leur arrivée dans la maison de M. Sauce, c’est-à-dire depuis onze heures du soir, n’avaient cessé de dormir du sommeil le plus profond. Rien de ce qui s’était passé autour d’eux ne les avait éveillés et bien qu’au nombre des principaux acteurs de ce drame, ils restèrent les deux seuls à en ignorer jusqu’aux moindres détails.

Quand Mme Elisabeth et Mme de Tourzel les eurent fait lever il fallut descendre.

Sauce accompagna avec des torches et le cortège se dirigea vers l’escalier. Depuis la chandellerie jusqu’à la berline les gardes nationaux étaient formés en haies. La Reine, qui donnait le bras au duc de Choiseul, passa après le Roi et les enfants. Avant de gagner les marches, elle jeta un coup d’œil d’inexprimable regret sur le décor de cette chambre obscure et pauvre, et sur l’humble lit de M. Sauce où les enfants de France avaient dormi. Puis elle descendit. Derrière elle venait Mme Elisabeth au bras de M. de Damas. Suivaient MM. de Maldent, de Valory et de Moustier, gardes du corps, enfin les deux dames du service de la Reine. Mme Sauce, Drouet et les patriotes fermaient la marche.

En arrivant dans la rue tous furent effrayés de la grande quantité de monde qui était là. Des milliers de piques et de baïonnettes luisaient dans la clarté douteuse de l’aube. Le tocsin sonnait encore au loin, dans la campagne, et les chevaux de la berline, reposés et ayant mangé, piaffaient d’impatience. A ce moment, il était exactement sept heures du matin, et l’installation des voyageurs demanda encore quelque temps. Quand le Roi parut, des chapeaux volèrent en l’air et de nombreux cris de :

— Vivent la Nation et le Roi ! Retentirent, poussés par des centaines de voix.

Mais il semblait que Louis, accablé de douleur, ne les entendît pas.

M. de Romeuf, à qui le décret de l’Assemblée donnait pleins pouvoirs, veilla à ce que les royaux voyageurs fussent installés au mieux de leurs aises et, il est inexact de dire que les trois gardes du corps aient été attachés et liés sur le siège de la berline. Enfin, il était près de huit heures du matin quand tout fut terminé. Trente parmi les plus déterminés des gardes nationaux entourèrent la voiture et le cortège se mit en route, entre deux haies compactes de miliciens qui s’étaient formées depuis la maison de M. Sauce jusqu’à la rue de Paris.

A peine furent-ils éloignés que M. de Romeuf rentra dans la maison du chandelier, pour y prendre soin, comme il l’avait promis à la Reine, de MM, de Goguelat, de Choiseul et de Damas.

M. le baron de Goguelat avait réussi à fuir, quant aux deux autres gentilshommes, M. de Romeuf les prit sous sa garde ; mais la fureur des patriotes s’était accrue à un point tel que, malgré M. Sauce, tous trois furent emmenés dans la prison de Varennes où ils ne durent leur salut qu’à la qualité officielle dont M. de Romeuf était revêtu.

Bientôt, dans la maison du chandelier, tout redevint silencieux et il ne resta plus personne dans l’épicerie que M. Sauce, sa bonne femme et ses enfants. Maintenant il était grand jour et M. Sauce, brisé d’émotion et de fatigue, regarda en silence à travers les vitres de la fenêtre le douloureux cortège qui s’éloignait avec une lenteur mortelle. Et il pensa que puisqu’il était jour il n’avait point à refermer sa boutique. Celle-ci n’ayant point été close de la nuit il n’avait point à en retirer les volets. Mme Sauce, toute pâle, errait sans rien dire. Il y avait encore dans l’escalier des débris du repas que les hommes de garde avaient fait durant la veillée. Et Mme Sauce, arrivée dans la chambre haute remarqua une timbale et un couvert en argent où le Roi avait bu et mangé. Elle les prit et les rangea respectueusement dans une armoire épaisse. Puis ayant vu à terre la tache sanglante que la blessure du baron de Goguelat y avait faite, elle prit de l’eau et en lava la marque. En refaisant le lit elle y trouva quelques beaux cheveux blonds que Monseigneur le Dauphin avait dû y laisser. Ayant regardé si personne ne l’observait, elle les prit et les serra soigneusement. Et bientôt il ne resta plus dans la maison de M. Sauce d’autres traces du terrible drame nocturne qui s’y était déroulé, que les larges et blanches taches de résine tombées, pendant la longue veillée de nuit, sur le carreau des dalles. Aux façades des maisons, les grands draps ornés, suspendus pour la proche Fête-Dieu, se penchaient sous le poids des guirlandes. Et, dehors, dans le soleil de juin, avec la joie éclatante qui naissait de ces fleurs et de ces voiles, le tocsin achevait de mourir. [[12]](#footnote-12)

Fabre d’Eglantine

A M. Romain Rolland.

On connaît le beau portrait que Greuze a peint de Fabre d’Églantine. M. Lacaze l’a donné au Louvre où on l’ira voir. C’est l’image la plus fidèle que le temps ait laissée de ce délicieux et malheureux homme. Le pinceau efféminé de Greuze convenait bien à cette bouche amoureuse d’où s’envolèrent sans doute autant de chansons que de baisers ; à ce front délicat que ceignent les cheveux poudrés, à ces yeux voluptueux que les femmes adoraient. Le peintre, en le peignant de trois quarts, tourné vers la gauche, a mis en lumière l’expression de finesse spirituelle que ne cessa d’avoir Fabre jusqu’à la fin et qu’il porta, plus tard, jusque sur l’échafaud, avec ce calme fier et cette simplicité qui étonnaient Danton. Alors Fabre n’a pas trente ans ; il a du goût, des manières, un talent plein de verve, d’heureuses dispositions aux lettres et à la musique, un cœur déjà rempli par de folles aventures. Sa mise est recherchée, élégante, contraste avec l’extrême désordre où on le verra plus tard, dans les heures difficiles. Le gilet chamois, la cravate blanche, l’habit noir lui vont à la perfection et Greuze a trouvé pour peindre ce portrait harmonieux, ses plus merveilleux gris, ses roses ravissants, ces ocres tendres et délicats qui donnent à toutes ses œuvres un contour vaporeux. Ah ! le visage aimable, l’allure avenante, la jolie bouche et l’attrait de ce regard fait pour la séduction. A peine trente ans et déjà tant de voyages, de liaisons et de chansons derrière lui et, le suivant partout, ce gracieux nom d’Églantine qu’il porte comme une fleur, avec un joli air de galant cavalier !...

Maastricht dort ce soir de son lourd sommeil hollandais. Une rafale frappe aux vitres basses, ébranlant les maisons, ravageant les cultures dont les pentes dévalent, verdoyantes, sur les deux rives de la Meuse. Sur le fleuve agité reposent les chalands sombres, où des hommes du Limbourg attendent, pensifs et debout, la fin de l’orage. Dans une petite chambre, proche des vitres ébranlées, une jeune femme berce un enfant et l’endort de baisers. Devant eux, charmant et grave, composant à mesure que le temps et le lieu l’inspirent, c’est Fabre d’Églantine au clavecin :

Il pleut, il pleut, bergère,

Presse tes blancs moutons,

Allons sous ma chaumière,

Bergère, vite, allons ;

J’entends sur le feuillage

L’eau qui tombe à grand bruit ;

Voici, voici l’orage,

Voilà l’éclair qui luit.

Comment vinrent-ils de Languedoc jusqu’ici, passant par Avignon, Paris, Strasbourg et Liège ? C’est ce que nul ne saura. Le rire de Fabre a parcouru l’Est de la France suivi de l’amour de cette femme jeune et gracieuse qui l’adore facilement comme on voit que cela se passe chez les gens de comédie. Ils se connurent, l’an dernier, quelque part, au soleil. Elle s’appelait Mlle Lesage, descendait de l’auteur de *Gil Blas* et avait joué tant de comédies, chanté si souvent les prima donna qu’il semblait qu’elle sortît elle-même du roman ou d’un opéra, sous le visage qu’on prête aux Isabelles, pour venir aimer Fabre et se laisser attendrir à ce doux nom d’Eglantine :

Soupons, prends cette chaise,

Tu seras près de moi,

Ce flambeau de mélèze Brûlera devant toi ;

Goûte de ce laitage,

Mais ta ne manges pas...

Fabre et sa jeune femme songent et, les regards mêlés, écoutent la dernière plainte du clavecin ému. D’où vient que Mlle» Lesage tressaille ? Ne vint-il pas vers elle, jeune et charmant, beau comme la fleur dont il porte le nom ? Il entra dans sa vie comme une rose que l’on cueille en passant, et que les doigts serrés gardent amoureusement. Il jouait auprès d’elle, dans un bel opéra. Elle se souvient : la musique était de Grétry, les paroles de Sedaine, ses doigts étaient brûlants. Il y eut, entre eux, un baiser qui sembla ne jamais devoir finir… Depuis ils ont été de pauvres comédiens ambulants… Cette soirée de Maastricht les attriste. Et, c’est pour égayer sa compagne alarmée que le poète a, sur l’heure, écrit cette romance douce et triste où il semble avoir mis son cœur enrubanné de berger de pastorale :

Bonsoir, bonsoir, ma mère ;

Ma sœur Anne, bonsoir ;

J’amène ma bergère...

Soignons bien, ô ma mère,

Son tant joli troupeau...

Si l’air en est gracieux, pimpant, léger, svelte comme un menuet :

En corset, qu’elle est belle !

Ma mère, voyez-la…

il est aussi doux et mélancolique ; il s’émeut comme on pleure :

Entends-tu le tonnerre ?

Il roule en approchant...

Il est fait d’une plainte et d’un baiser, s’attriste et chante, sourit dans les larmes et la pluie. Michelet dira — un jour — que ce fut — chantée aux heures de germinal, de thermidor et de prairial — dans la geôle des prisons, comme la « Marseillaise des voluptés funèbres ! »

Douce et triste, et simple, et gracieuse Marseillaise que tant de lèvres redirent, que devaient chanter tant de voix, elle a plus que tout au monde, à côté de l’autre Marseillaise, l’épique et la formidable, aidé à sourire à la mort tant de visages de victimes. Plus que tout au monde elle a aidé, avenir jusqu’à nous ce doux nom d’Eglantine, si printanier, si frais, si charmant, qu’on a de la peine à croire que celui qui le porta fit jamais autre chose que l’amour et des vers.

\*\*\*

Les femmes font à Fabre un joli cortège. Il avait ce qui convenait à celles de son siècle : un esprit badin et sentimental, la rouerie du cœur, la sensualité. Aux unes, il plaisait par le ton de ses poèmes fades et de ses petits vers ; certaines l’aimaient pour son nom parfumé comme un jour d’avril ; à d’autres, sa personne suffisait. Ses bonnes fortunes sont incroyables. Il en eut de toutes les sortes, dont il garda le souvenir d’épîtres enflammées et de romances exquises. Les femmes de théâtre le tentèrent surtout. Il en connut jusqu’à la fin de sa vie aventureuse et il fallut que vînt la mort brutale pour dénouer les liens qui le tenaient attaché à l’une d’elles. L’amour fut le passe-temps de sa vie légère. Il le goûtait comme un plaisir, ne prenant guère au sérieux ses larmes et ses colères. Il n’a point, comme Vergniaud, comme Camille Desmoulins, de ces fortes et profondes passions qui prennent toute une vie, l’alimentent de plaisir, la gonflent de bonheur comme un fruit mûr. Il n’a point, comme Danton, de ces furieuses tendresses amoureuses qui accablent et tuent ceux qu’elles animent. L’amour de Fabre pour les femmes n’a pas encore souffert du vif emportement que les disciples de Rousseau vont y mettre désormais. Pourtant, une sorte d’attrait ne cessa de les attirer à lui comme s’il eût été capable d’être l’amant parfait de toutes celles qui le connurent. Aux heures les plus graves de la Révolution, il ne dédaignait pas de s’occuper de plusieurs et se plaisait à garder, en leur mémoire de petits billets et des cheveux coupés. C’est l’un des attraits de sa vie de voir avec quels soins il s’occupa d’elles et put trouver le secret, au milieu des plus graves occupations civiques, de ne point négliger celles dont les faveurs passées lui avaient su — jadis — inspirer des odelettes dignes de Bernis, de Dorât ou de l’abbé de Chaulieu.

La vie de comédien qu’il mena au sortir du séminaire fit d’abord tout ce qu’il faut pour l’approcher des femmes. La plupart des pièces qu’il leur dédie ou des épîtres qu’il leur envoie, s’adressent à Thémire ou à Sophie, à Virginie, Elisabeth ou Chloé ; pour elles il tiendra « journal de ses chagrins, » se fera épistolier comme Saint-Preux ou, comme le Mirabeau des *Lettres d’amour à Sophie*, nouera des intrigues, donnera des rendez-vous où les mots les plus tendres, les emportements fougueux, les déclarations, le rendront pathétique et favorable.

Ses petits vers donnent l’image de son cœur. Cœur sentimental et doux, qui s’émeut de peu de chose et vit de peu d’amour, mais que les mots enchantent, que charment les rubans, les parfums, les caresses d’une poésie tendre et badine, bien faite pour parer le siècle qui va mourir ! Fabre le porte en lui, ce cœur — cœur anacréontique et tendre — où semblent bêler les mille agnelets d’un troupeau de village Watteau, cœur frivole et léger qui saute avec les gavottes, gémit sur les clavecins et se meurt dans le filet adorable des musettes !

*C’est peu d’aimer*, *il faut aimer toujours*, s’écrie-t-il, dès 1773, à l’aurore d’une vie qui lui souriait d’aise et semblait l’accueillir des lèvres de toutes ses jolies filles. Effectivement, Fabre aima toute sa vie ; il aima jusqu’au jour où il lui fallut bien ne plus aimer, le bourreau ayant envoyé rouler dans le panier infâme, sa gracieuse tête toute poudrée, tout humide de baisers et toute sonore de ses romances. En 1775, c’est Mlle Ravary qu’il aima, et chez Mlle Ravary, cette délicieuse blonde qui devait lui laisser une impression, inoubliable. Alors

Fabre était jeune, bien fait, avenant, adroit et spirituel, jouant au théâtre et peignant volontiers, une sorte de gracieux papillon de Beaumarchais, un grand Chérubin hésitant et roué, que les femmes attiraient et qui se fût livré à la première, pourvu qu’elle fût bien faite et d’abord agréable.

Alors il a beaucoup roulé, est venu à Troyes, on ne sait comment, avec les comédiens. Sa gaucherie est charmante, ses façons plaisent, son visage a bon air. Ecoutez-le : « Je fus très observé sur mes manières à table, ainsi qu’on me l’a dit depuis, et pour rendre sans doute plus tranchantes toutes les gaucheries qu’on attendait de moi, toute l’élégance parisienne fut déployée à ce dîner : j’y mangeai, bus, servis, reçus, commandai, jugeai, exigeai comme chez moi ; le tout sans y penser, car, sans cela, j’aurais été fort entrepris… Pendant la séance du peintre, les mêmes personnes excitèrent ma familiarité et je déployai mes talents et ma conversation de manière à me présenter dans mon plus beau jour. Tout simple et ingénu que j’étais, je ne laissais pas de garder les meilleurs traits pour les derniers. On savait que je chantais ; on me demanda une chanson. Une romance douce et bien, sentimentale fut hasardée. Il fallut la répéter, car elle fut trouvée charmante. Nouveau point d’admiration sur la romance : on ne la connaissait pas ; on ne l’avait jamais entendue... »

« Quel en est l’auteur ? » La demande était de la meilleure foi du monde ; je les y attendais. — C’est moi, mesdames. — Vous, monsieur ? dit la blonde. — Oui, madame, c’est moi qui suis l’auteur de cette romance !… » Elle (la jeune personne blonde) jeta soudain un regard sur Mlle Ravary, mais un regard si éloquent, si expressif qu’il me dit un million de choses. Je n’y lus pas, en fait, dans ce cher regard : « *que je l’aime* ! *Qu’il est aimable ! Qu’il a de l’esprit !* C’était bien mieux, selon mon coeur, c’était : *qui l’aurait cru ! Quel sentiment ! Quel dommage !* »

Ainsi voilà Fabre très amoureux. Habile aux jeux de Cythère, où l’apprirent tant de comédies jouées déjà, il se risque à l’aveu. « Une lettre de quatre lignes dit-il fut mon moyen : je la serrai dans la main de ma maîtresse à dix heures du matin ; j’étais tremblant. Le soir, vers les neuf heures, je vins chez Mlle Ravary où, suivant le train de la Société, j’étais sûr de trouver ma blonde seule. Je la trouvai seule, en effet. Ma situation eût été difficile à décrire. Je tremblais, je balbutiais, j’étais muet… La chère blonde, s’appuyant sur le coin d’une cheminée, cache sa tête dans ses bras. Après un court silence, je me hasarde : « — Avez-vous lu ma lettre ? — Oui… — Eh ! bien ?… » Elle me fixa de ses deux yeux : « Vous m’aimez donc ? — De toutes les forces de mon âme ! — Eh bien ! moi aussi » mon ami... » Que devins-je à ces paroles chères que la naïve simplicité animait autant que l’amour ? Je me jetai dans ses bras ; elle m’étreignit dans les siens ; et nous restâmes ainsi au moins une demi-heure... »

Après celle-ci ce fut Mlle Ravary elle-même qu’il aima. C’est pour elle qu’il écrit *Les Malheurs de Fanny*.

Qu’a-t-il écrit pour Mlle Beresmont qu’il aima l’an suivant, à Namur, au point de l’enlever de chez ses parents ? *Le Solitaire* ou bien ces vers badins d’une aimable jalousie tirés de *Laure et Pétrarque :*

Amour ! viens, prends ma place,

Charme à la fois tous les yeux,

Prends mes crayons et trace

Des appas faits pour les Dieux ;

Des beautés dont elle abonde

Peins les traits dignes de toi ;

Fais-les envier au mondé

Mais ne les montre qu’à moi.

L’aventure ne fut pas que galante. Elle eut d’autres suites dont Fabre n’eut pas complètement à se réjouir. La mère de l’actrice Deresmont ayant fait du bruit, on lança les exempts ; Fabre, avec sa complice, furent trouvés chez un officier de leurs amis qui leur donnait asile. On rendit l’amoureuse à sa mère. Pour Fabre, on le jeta aux fers, on vint chez lui, fouilla ses bagages, remua ses poèmes et son linge. Les gens de police, avides de bruit et de tous ces scandales que traînent à leur suite les personnes amoureuses, y prétendirent trouver les preuves que le pauvre d’Églantine en était au treizième enlèvement de sa vie. Autant de petits paquets, dans lesquels étaient renfermés la toison de chacune de ses maîtresses, avec une lettre et le nom marqué furent — dit l’un de ses biographes — des preuves trop certaines pour qu’on discutât.

Mlle Lesage, qu’il épousa plus tard, promena un peu partout, avec qui nous le retrouvons à Maastricht, ne réussit pas plus à le fixer. En 1188 elle dut le quitter complètement, préférant aux continuelles trahisons de Fabre, l’incertaine vie des comédiens.

\*\*\*

Le temps que Fabre ne donne point aux théâtres ou aux lettres, il le livre à l’amour. Il a écrit *le Philinte*, l’*Intrigue épistolaire* et bien d’autres ouvrages. Mais il se peut que ce soit dans ses lettres à Marie où il ait mis le plus de lui-même. Quiconque n’aime point *les Lettres de deux amants habitants d’une petite ville au pied des Alpes*, dont Rousseau devait faire un chef-d’œuvre amoureux, ou *les Lettres d’amour à Sophie écrites du donjon de Vincennes*, ne goûtera guère à celles-ci. Elles sont du temps comme les bergeries de Trianon, *le Barbier de Séville* ou *le Devin*. Le libertinage y est transparent ; une gravure de Boilly ou de Baudoin, une planche de Gravelot ou de Saint-Aubin ne souligneraient pas davantage ces plaisirs renouvelés où se livrait, avec ardeur, le couple passionné. « La figure de Marie, écrit Fabre, offre au premier coup d’œil un tout petit air chiffonné, un caractère de jeunesse, un ensemble piquant. L’esprit, la finesse, la mutinerie, la naïveté, la tendresse y dominent… » Voilà bien un pastel de l’époque, en fines touches, aguichant, éveillé, de bonne humeur. Mais on ne sait guère à laquelle des Maries il s’adresse. Fabre en connut plusieurs qu’il chérit tendrement. Mais qu’importe ! Leurs lettres ont le ton érotique qui convient. Querelleuses, boudeuses, brûlantes, aimables, exquises, elles disent le dialogue de deux cœurs de ce temps-là, attendris et sentimentaux.

L’an 1789, qui fut le signal dans le monde d’événements formidables, ne commença, pour eux, pas autrement qu’un autre. « A ce soir, bon ami, à ce soir ; mon Dieu comme je t’aime, » écrit Marie à Fabre, le remerciant de ses souhaits d’année. Et elle ajoute : « Oh ! Doux souhaits de deux vrais amants, oui, vous serez exaucés. Tendre bien-aimé qu’il m’est doux de te rendre heureux ! Qu’ils sont chers à mon cœur ces moments si doux que l’amour te procure ! Ah ! S’il dépendait de moi oui, sans doute, je les renouvellerais souvent ces scènes charmantes où mon âme peut s’exhaler et rejoindre la tienne. Doux ami, cœur vraiment fait pour le mien, ah ! Combien de désirs suis-je forcée de réprimer ! Combien il faut avoir de raison pour ne pas céder à l’attrait du bonheur qui semble se présenter si naturellement ! Il le faut, pourtant, il le faut !… Ah ! Dieu, comme je me vengerai de ces moments de contrainte. Avec quel empressement, quelle chaleur, quelle dévotion amoureuse ne chercherai-je pas à réparer le temps perdu ! Ah ! Cher, cher voyage, arrive donc, que je puisse prouver à mon bien-aimé que si mon amour ne surpasse pas le sien au moins il l’égale… »

Mais Marie est mariée, ou elle a un tuteur, ou un autre amant. Il semble difficile à Fabre de la voir. Les rendez-vous ont lieu à Versailles, dans les charmilles, aux bosquets des Tuileries. Parfois Marie s’éloigne, et Fabre de la suivre : « J’ai passé, hier, toute la journée à la campagne pour mieux m’occuper de Marie. En allant et en revenant, j’ai passé exprès devant ta porte avec la meilleure des envies de te voir ; au moins, au retour, il a fallu respecter tes ordres et passer. J’ai été au concert spirituel, plein de toi et de mon sacrifice. O le délicieux air italien : Il faut mourir si ce que j’aime m’abandonne ! Il m’a été jusqu’au fond de l’âme… »

Il semble que les obstacles attisent leurs désirs et que tout le bonheur qu’ils ont de se réunir fasse oublier l’amertume des longues heures d’éloignement. « Charmante journée d’hier, revenez souvent », écrit une fois ce parfait amant. II n’est pas jusqu’aux disputes, aux larmes mêmes qui ne deviennent pour eux des sources de plaisir « Sa peine a été grande, son repentir charmant, écrit Fabre de Marie, à l’issue de l’une de ces querelles fréquentes où se livrent les amants ; ô bien-aimée ! Je vous remercie de mes souffrances et de mes torts. Ah ! Comme vous les réparez… » Une autre fois, la querelle est plus grave, s’envenime au point de toucher aux accusations. Si Marie se justifie : « Toi de la haine ! Toi, et contre qui ? que t’a-t-il donc fait au bout du compte ? Est-ce parce qu’il fait semblant de m’aimer », Fabre d’Églantine, d’écrire, en marge, de sa main élégante : « Va, perfide et fausse, autant que dangereuse femme. Tu n’es plus rien pour moi, garde, garde tes amants. Tu n’as plus d’ami. » Et brutalement il lui écrit : « Vous avez un amant. C’est B..., et il est heureux. Voilà ma raison en une seule ligne. » D’autres fois Marie n’ouvre point les lettres. Elle devine l’invective à les peser, les retourne à Fabre. Et lui, dans le « Journal de ses chagrins », de noter : « Cette lettre n’a pas été lue par Marie. Elle l’a refusée. » Mais les folles équipées, les journées heureuses, les belles heures qui succèdent ! Les lettres, par endroits, en témoignent. Il en est peu qui ne se terminent sans les preuves que l’amour ajoute à la mutinerie. « Voilà minuit, écrit gentiment Marie à Fabre. Reçois tous les baisers de l’amour. Ils sont *là*… » Et *là* c’est un endroit marqué dans la page, une grande place humide encore des lèvres qui s’y posèrent. Fabre de répondre avec usure : « ...Votre confiance me touche aux larmes, vous êtes une bien digne amie ! Les touchantes qualités de mon âme sont le prix le plus doux de ma tendresse. Adieu, l’amie de mon cœur ! Adieu tout ce que j’aime. Je te donne le baiser de l’amour, il est là prends-le dans cette place, où mon cœur le dépose. Couvre de tes lèvres de femme cet espace où ma bouche s’est posée… Adieu, mon cher Tout. » Ou encore, évoquant le souvenir espiègle des derniers jeux : « Combien j’avais de plaisir à te voir en garçon. Mais, hélas ! Reviens, reparais aux yeux de ton ami, avec tes jupes et tes bruns cheveux en désordre… Je te veux femme charmante, douce, tendre, et maîtresse à moi. » Il semble que Mlle Remy ait été la dernière de ces Maries. C’est elle qui vint le voir dans sa prison quand fut venue l’heure atroce : c’est elle qui toucha la dernière à cette bouche amoureuse. Que n’a-t-elle, en la partageant avec lui, rendu cette heure dernière moins cruelle et moins dure ?

\*\*\*

Fabre, c’est — comme Beaumarchais — un joli Français à l’esprit léger. Les voyages, les femmes, le théâtre, le passionnent aussi bien Ah ! La brillants mouche qui vole, et comme elle aime à vivre et à bourdonner, comme elle se jette dans la mêlée avec ardeur ! Admirateur de Sedaine, de Grétry dont il a joué, en province, les opéras et les comédies, il rêve de continuer, à son tour, ce théâtre des mœurs entrepris par Molière et que l’auteur du *Barbier* a si magnifiquement porté à l’apogée. Auteur comique, Fabre a le sel gaulois, la gaieté pétillante, un dialogue assez vif. A peine si la morale dont il surcharge ses pièces alourdit le plus souvent la forme qui est légère. Marie-Joseph de Chénier le défend de Laharpe, lequel n’aime point l’idée du *Philinte.* Est-ce qu’en ne l’aimant point, Laharpe, écrivain assez sec, pédagogue et morose, se plut à garder à Fabre rancune de traits assez piquants qui eussent pu paraître dirigés contre lui ? Ce qui est certain, c’est que Fabre emprunta à Molière les seuls noms de ses héros. L’idée est encore dans Jean-Jacques. Rousseau avait conseillé jadis, dans une lettre à d’Alembert, de refaire *Le Misanthrope* avec un Philinte et un Alceste selon le xviii\* siècle. Les préoccupations du temps y sont assez visibles. Elles transparaissent comme dans *Le Barbier* ou *Le Mariage* ; elles font allusion à une époque où l’auteur va cesser de se borner aux lettres pour entrer dans une lutte autrement passionnante. Janin, qui écrivit la meilleure analyse du *Philinte,* reconnaît volontiers un Noailles ou un Montmorency sous les traits du seigneur philosophe qu’est le comte Jérôme Alceste. *Le Philinte* fut la revanche éclatante qu’emporta d’Églantine sur Collin d’Harleville. La haine du pastoral Fabre contre le doux Collin prit naissance, comme on sait, à cause du grand succès que fît le public aux *Châteaux en Espagne* et telles œuvres souriantes où M. d’Harleville ajoute le trait de l’esprit à l’optimisme du cœur. Le jour de la première du *Philinte* est resté mémorable dans l’histoire du théâtre, à cause du grand bruit qu’on mena autour de l’œuvre. Beaucoup de personnes, qui étaient venues pour châtier l’insolent qui osait reprendre le titre de Molière en le transformant, ne furent pas que peu surprises de l’impromptu du sujet, de la verve du style, du dialogue où se glissaient les allusions au temps. Le 22 février 1790 resta une grande date dans la vie de Fabre. Bientôt on ne cessa d’exalter cet Alceste sensible et ingénu, ce vertueux patriote, incorruptible. Alors Robespierre n’était pas l’ennemi de Fabre et ceux qui se plaisaient à le flatter déjà le comparaient volontiers au héros de la pièce. Philinte, au contraire, reçut tous les sarcasmes et, ce fut, de la part du public, une grande joie à reconnaître, sous les traits de ce héros, l’indigne aristocrate, ennemi du peuple et de l’Encyclopédie. Le seul reproche qu’on pût adresser à Fabre visait sa préface très virulente envers Collin. « Fabre, dit Duval, fit précéder son *Philinte de Molière* d’une préface qui n’honore pas son cœur. » Il est cruel de voir avec quel emportement le doux d’Eglantine châtia le paisible et souriant poète des *Châteaux en Espagne*. Chénier, dont la tendresse pour Fabre n’est pas méconnue, avoue que celui-ci dépassa une mesure où il eût dû rester. Quoi qu’il en soit le public, jusque-là réfractaire aux comédies de d’Églantine, qui avait sifflé *Le*s *gens de lettres* aux Italiens et une quelconque tragédie *d’Auguste* qu’on reconnut médiocre, lui fit, depuis ce temps-là, un accueil favorable. On le vit bien avec l’*Intrigue épistolaire,* d’une satire qui gagna les suffrages, avec *le Convalescent de qualité*, la première de ses œuvres où il osa nettement donner à la Révolution une approbation manifeste, avec *le Collatéral ou l’Amour et l’Intérêt*, tombé à plat, en 1789, sur le théâtre de Monsieur et dont le succès s’affirma aux Français en 1791.

En même temps secrétaire de Ximénès, il commence à se répandre dans les milieux d’agitation, se lie à Camille Desmoulins, fait chez lui, la connaissance de Danton auquel il va s’attacher. Le doux amant de Marie, le gracieux berger Martin, se sent attiré vers un théâtre autrement passionnant que celui de la comédie. Aux chevaliers du Quinquet, chez Talma, aux thés de Robert Rhum, il exalte le régime, parle haut, parade et se vante. On le voit paraître aux Cordeliers, amicalement mêlé au groupe des Danton, des Desmoulins, des Phelippeaux. Sa verve lui vaut des ennemis. Collot-d’Herbois hait sa jactance cependant autrement pure, autrement littéraire que la sienne. Mme Roland, qui le voit chez Danton, le déteste aussitôt. Les mœurs de Fabre, son goût des filles, du théâtre des petits vers badins, effrayent ce cœur où la Révolution se lève comme une aube de bonheur républicain. On sait que, dans ses *Mémoires*, elle le flétrit du nom de « scélérat tartufe », sans cesse occupé « d’ourdir une trame pour décrier l’innocence ou perdre le riche dont il convoite la fortune ».

Introduit aux Jacobins par Legendre, il y montra aussitôt un grand zèle révolutionnaire, excita ce club et celui des Cordeliers contre le roi et les Girondins. Ce poète élégiaque était, au 10 août, parmi les assaillants du Carrousel. L’Anacréon des bergeries et des pastorales florianesques, l’ami passionné de Marie est nommé à la Commune révolutionnaire. Élu député à la Convention nationale, il s’y montre implacable envers les ennemis de la Montagne, vote sans appel la mort du roi, pousse l’Assemblée à demander les têtes des Girondins. La main fine et charmante qui traça les paroles délicates des sirventes et des odes ne pourra jamais effacer le sang des Vergniaud, des Brissot et des Valazé dont ses doigts sont couverts. Envoyé en mission aux armées, secrétaire de Danton à la justice avec Desmoulins, il ne cesse de pousser aux mesures répressives, déclare publiquement qu’il a coutume de « sentir un suspect d’un quart de lieue ». Le secrétaire de la guerre Vincent et le général Mazuel tombent par ses ordres. Extrêmement craint à la Convention, il fait partie, avec Barère, Robespierre, Pétion et Cambacérès, de la Commission de Salut Public qui précéda le comité du même nom. En même temps, ses mœurs déjà faciles, se relâchent davantage. Comme ce puissant Danton dont il s’est fait le séide, son amour pour les femmes semble grandir avec celui de la nation. Mme Roland le voit s’afficher publiquement à l’Opéra, avec Danton, le général Dumouriez « et trois ou quatre femmes de mauvaise tournure ». Il a maintenant une maison bien meublée où il loge ses maîtresses et reçoit ses amis. Son frère Fabre Font, acquiert, grâce à lui, de hauts grades dans l’armée. Il a, un instant, l’insolence du pouvoir. Est-ce à dire que son cœur dépouilla complètement l’ancien homme, le poète d’autrefois ? Le culte de la nature habite toujours en lui.

\*\*\*

Une sensibilité aimable, un esprit impromptu amusant dictèrent à Fabre ses comédies, l’incitèrent à rimer ses petits vers licencieux. Mais c’est avec tout son cœur de poète qu’il composa ce beau calendrier de la République qui est un hymne à la Nature. Le goût que Rousseau et Buffon lui donnèrent pour les plantes, Fabre le porte en lui comme une flore heureuse. A travers *Julie* et les *Epoques de la nature*, il a vu, devant ses yeux, les beaux pâturages se dérouler, les coteaux se couvrir de pampres, les forêts pousser et les campagnes fleurir. Depuis sa jeunesse il a un grand culte pour Buffon. « Le Pline de Montbard », comme il le nomme, s’impose à sa pensée tel qu’un maître capable de lui apprendre l’amour des bêtes et des petites fleurs du monde.

En 1777, il lui envoie une « Ode faite au Jardin des Plantes » :

Quel feu je sens !… quel dieu m’inspire ?

O Buffon ! Je vois tes foyers...

De Rousseau il a gagné le charme descriptif, le sens secret des montagnes et des bois. Il a vu Genève, les Alpes, le vallon de Joux, le bois de Meillerie et tous les sites où Julie et Saint-Preux promenèrent la passion enfiévrée de leur amour. Ah ! Grand Rousseau, subtil sorcier, voluptueux enchanteur, de quelle gloire tu brillas sur les hommes de ton temps, comme tu savais les mots du charme et comme il est doux de rencontrer toujours ton souvenir dans le cœur tourmenté d’un Saint-Just ou d’un d’Eglantine, pareil à une petite, fleur bleue, à une brimbelle des Alpes pieusement recueillie. Qu’on ouvre les poitrines de tous les hommes ardents de cette époque. on y trouvera toujours ton image adorable ! Il n’est pas jusqu’aux plus violents qui ne la portassent alors en eux avec fidélité. Jean-Jacques a donné à d’Eglantine le goût de la romance, « La romance est un petit poème dont le sujet est, pour l’ordinaire, quelque histoire amoureuse et souvent tragique : comme elle doit être écrite d’un style simple et touchant, et d’un goût un peu antique, l’air doit répondre au caractère des paroles ; rien de maniéré, une mélodie douce, naturelle, champêtre et qui produise son effet par elle-même, indépendamment de la manière de la chanter. Il n’est pas nécessaire que le chant soit piquant ; il suffit qu’il soit naïf (Jean-Jacques). » Il inspira ce cœur sensible et, qui sait si le *Berger Martin* ou *Il pleut*, *il pleut*, *bergère*, n’ont pas trouvé dans le souvenir du *Devin de Village* le ton de leur rusticité et leur allure agreste. Grétry, avec sa musique alerte et vraie, achève d’enivrer un cœur que touche la poésie et que l’amour des campagnes emplit de sa ferveur. A Liège, où il se trouve en 1780, il compose, pour le théâtre de cette ville, un poème *Le Triomphe de Grétry* qu’il fait précéder de ces mots : « Je me suis fait un devoir de reconnaître par un poème le plaisir que m’ont fait éprouver les ouvrages de M. Grétry ; ce poème est le fruit de huit heures de travail ; je n’en cite la promptitude que pour attribuer ce petit effort à mon cœur. »

Le calendrier républicain, avec ses dates bucoliques, ses mois admirables et ses saisons alternées, reste le chef d’œuvre de Fabre d’Eglantine, le gracieux poème des champs et des cultures que ne cesseront d’admirer ceux qui cherchent dans les plantes, les légumes et les fruits de la terre, la seule raison de la vie et le secret de la nature. Jamais Fabre n’eut plus de génie, ne porta avec plus de raison, en composant le calendrier de la République, ce doux nom d’Eglantine que lui donna la gloire. Jamais le bon Bernardin au Jardin du Roi ou le dieu Rousseau lui-même, herborisant dans les bois de l’Ermitage, n’inventèrent plus charmante généalogie des cultures, ne trouvèrent botanique harmonieuse plus jolie. Chaque jour dans ce calendrier naturel, marque la célébration d’un fruit, d’un légume, d’un instrument de labour ou de vendange ; chaque mois porte le nom musical qu’il emprunte aux travaux de la maison, de la prairie, à l’époque de l’année ; et, la neige en nivôse, la germination en germinal lui valent d’imaginer ces vocables expressifs et musicaux auxquels les hommes reviendront dans les âges où la vie sera meilleure au plus grand nombre. L’idée qu’eut Fabre « de consacrer par le calendrier le système agricole et d’y ramener la nation, en marquant les époques et les fractions de l’année par des signes intelligibles ou visibles pris dans l’agriculture ou l’économie rurale » donna naissance à ces combinaisons ingénieuses et charmantes qui substituèrent, aux noms des saints de la légende, ceux des objets de la vie usuelle. Les grains, les pâturages, les arbustes, les racines, les semailles firent succéder leurs images verdoyantes et fécondes à celles que la religion avait imposées. Les noms de Brigitte, Dorothée, Euphrasie, Joachim, Paterne, Marc, Catherine de Sienne, Allyre, Evremond, Agrippine, Claire, Augustin, Maurice, Hiltrude, Herculan, Ambroise le cédèrent à ceux du laurier, de l’if, de la pâquerette, de la primevère, de l’anémone, du muguet, du sainfoin, du pavot, du chèvrefeuille, du romarin, du myrte, du fenouil, du raisin, de la balsamine, du cresson, du cyprès. Aux grandes fêtes consacrées à Christ, à la Vierge ou à Dieu, l’homme nouveau, conscient de sa force naturelle, amant de la nature, substitua les vocables succulents des arbres qui l’ombragent ou des fruits qui le nourrissent. Le saint jour de Pâques devint celui du mélèze ; la mélisse, au sextidi de floréal, remplaça la Pentecôte et le blanc sureau orna, en place de la Fête-Dieu, le calendrier républicain. A chaque quintidi ou moitié de semaine on plaça le nom de l’animal dont la beauté anime le champ ou le guéret, peuple la ferme ou la prairie, la rivière ou le pâturage. Le second quintidi de germinal fut donné à l’abeille et le premier de floréal au rossignol ; le ver à soie eut le second de floréal, la tanche le second de prairial ; le premier de therminor fut donné au bélier et le second de frimaire au chevreuil élégant. Ainsi en fut-il du décadi. Fabre voulut que l’homme le dédiât à l’instrument ami de ses cultures ou de sa vigne. Le van, le crible, la cognée, la ruche, le râteau, le sarcloir, la fourche, l’arrosoir, le moulin, la hotte, la cuve, le pressoir, la charrue, la pelle, la pioche et le fléau eurent chacun leur jour mémorial que l’homme leur consacra dans la grange ou sur l’aire. Les minéraux eux-mêmes ne furent pas oubliés dans ce tableau naturel : la houille et le granit, la marne et le silex furent placés en nivôse. Ainsi Fabre pensait à hâter le temps « où un laboureur est plus estimé que tous les rois de la terre et l’agriculture comptée comme le premier des arts ». Il n’est pas de conception plus gracieuse et plus juste ; elle rapproche l’homme de la terre maternelle, l’incite à la chérir, à la connaître et à la féconder. C’est une œuvre poétique aussi ingénieuse que profonde. En libérant l’esprit de l’erreur religieuse, elle y substitue l’hymne quotidien à la nature, les noms des fruits de la terre et des fleurs des prairies II n’y a pas d’œuvre de Fabre plus charmante et plus haute que ce calendrier de la République où toutes les bêtes du monde, les bœufs et les oiseaux, l’insecte et le chevreuil se trouvent mêlés au grand poème terrestre.

\*\*\*

Il vint une heure où Danton fut saisi par l’amour. Ce fut quand il épousa Mlle« Louise Gély dont Boilly a laissé une image si jolie, si attendrissante, dans l’estampe intitulée l’*Optique* et où le peintre la fait voir, souriante et douce, instruisant un enfant, pareille sous la cornette, la guimpe, la robe unie à une bourgeoise du temps de Chardin. Avec ses belles lèvres si appétissantes, ses grands yeux pleins d’éclat, son corps frêle et souple Mlle Louise Gély ensorcela Danton. Les deux petites mains de cette fillette qui ne comptait pas vingt ans courbèrent ce lion, dominèrent ce Titan, l’écrasèrent tout doucement sous les caresses.

Alors il n’y eut plus rien sur Danton qu’un peu de nuit et des fleurs. Ce fut effrayant. On se demandait quelle sorcière avait muselé ce géant, avait coupé ses griffes, avait, de ses baisers, endormi son courage. Tous ceux qui aimaient Danton, appuyaient leur débilité à sa mâle stature, chancelèrent aussi, pris par l’amour. Desmoulins retourna à Lucile, à sa chère Loulou, son cher Laridon si brave, si charmante, qui le défendait si ardemment. Fabre revint à Mlle Remy. Il n’y eut point jusqu’à Hérault de Séchelles, encore jeune et beau, qui ne se reprît à aimer.

L’amour fut la faiblesse des Dantonistes.

Enervés, ruinés dans leur force mâle, reconquis à la vie par l’attrait du bonheur, ils faiblirent sous le choc des adversaires, se trouvèrent désarmés, sans courage, sans audace, devant Maximilien, incorruptible, devant Saint-Just aussi chaste qu’il était beau, devant Couthon. Mais il semblait que Danton fût si haut, si puissant sur le peuple et dans la nation, qu’on ne pût l’atteindre qu’en saisissant ceux qui lui faisaient cortège.

C’est alors qu’on prit Fabre. Le coup était médité depuis longtemps. C’est Saint-Just qui le porta ; ce fut très habile. Voici :

A propos de la liquidation de la compagnie des Indes, Fabre était monté à la tribune de la Convention, demandant des poursuites contre les agioteurs. A l’issue de la séance, trois de ses collègues : Delaunay (d’Angers),

Julien (de Toulouse) et Chabot, qu’on reconnut plus tard comme étant associés à de louches financiers comme un certain Benoist et l’abbé d’Espagnac, semblèrent se rallier à Fabre d’Eglantine, lui firent déposer un projet fort correct, mais qu’ils trouvèrent moyen, l’ayant repris, de falsifier en se favorisant.

Ce fut suffisant ; les ennemis de Fabre répandirent la nouvelle que les agioteurs lui avaient promis cent mille francs sur l’affaire. Maximilien, qui ne lui pardonnait pas l’insolence de son attitude, mena contre lui, sourdement, l’accusation. Hébert, qui ne lui pardonnait pas davantage la chute de ses protégés Vincent et le général Mazuel, fut à la rescousse. Fabre dut paraître aux Jacobins, voulut se justifier, hasarda quelques mots. Mais plus de cent voix couvrirent sa parole, criant haineusement : « A la guillotine ! A la guillotine ! » Aux Cordeliers, on le hua. Alors il ne sut plus, chancela, revint vers sa maîtresse, se rappela de la soirée de Maastricht, si lointaine, si effacée, rouvrit le clavecin, chanta : *Il pleut*, *il pleut*, *bergère !* Il pleuvait effectivement, le 24 nivôse-an II, au matin, quand on vint pour l’arrêter, l’arrachant aux larmes et aux lèvres de Mlle Remy, le poussant brutalement au Luxembourg où on renferma.

En vain Desmoulins prit-il sa défense dans *le Vieux Cordelier* du 26 nivôse. Le 12 germinal lui-même fut arrêté avec Danton, Hérault, Phelippeaux et Westermann. Ils se retrouvèrent au Luxembourg, où Fabre gémissait, malade, abattu, faisant et refaisant sans cesse ce précis apologétique, sobre, sans déclamations, correct, repoussant mot à mot l’accusation : « Détenu en état d’arrestation, chargé d’imputations, les unes fausses, les autres vagues, je vais répondre… » s’écriant, dans un bel élan de foi : « Tout ce que je dis et dois dire, c’est que mon cœur, le ciel et la patrie me sont témoins qu’il ne peut exister un républicanisme plus vrai, plus réellement pur que le mien… depuis le 12 juillet 1789 il ne s’est pas passé un seul jour où je n’aie rendu service à la patrie… » Et ces trois mots si doux, si sonores, qu’il écrit sensuellement comme il eût fait autrefois d’une romance : *« ...Mon cœur, le ciel et la patrie...* » évoquent, pour lui, tant de biens perdus à jamais ; retracent les campagnes qu’il a tant aimées, qui ordonnèrent, selon le cours des saisons, son calendrier ; les femmes dont il connut un si grand nombre, les arts qu’il chérit, le théâtre qu’il adore, la liberté. Fils de Rousseau, il confesse tout son cœur se défend de ses ennemis ajoute : « On dit que je suis luxueux ; l’amour de tous les arts est dans mon âme ; le beau, le bon me plaisent ; je peins, je dessine, je fais de la musique, je modèle, je grave, j’ai fait des vers et dix-sept comédies en cinq ans ; mon réduit est orné de ma propre main ; voilà ce luxe… »

Mais le mal dont il souffre l’abat cruellement, rend plus durs sa captivité et son isolement. Le 2 germinal, Desmoulins qui surprit sa présence à travers le mur du cachot, écrit à Lucile, du fond de sa prison du Luxembourg : « J’ai découvert une fente dans mon appartement, j’ai appliqué mon oreille, j’ai entendu gémir ; j’ai hasardé quelques paroles ; j’ai entendu la voix d’un malade qui souffrait. » Il m’a demandé mon nom ; je le lui ai dit. « O mon Dieu ! » s’est-il écrié à ce nom, en retombant sur son lit, d’où il s’était levé ; et j’ai reconnu distinctement la voix de Fabre d’Églantine. « Oui, je suis Fabre, m’a-t-il dit ; mais toi ici, la contre-révolution est donc faite ? »

Aux comités, à la Montagne, aux clubs, la meute de ses ennemis le confondit aux Dantonistes, à Desmoulins ; on les voua ensemble à une perte certaine. Biroteau, représentant le département des Pyrénées-Orientales à la Convention, l’accuse hautement de royalisme ; Billaud-Varennes, le hideux Billaud, l’homme qui a fait septembre, proclame partout sa scélératesse. Fabre, pour Vadier, c’est l’agent secret de Pitt. Mercier imprime nettement dans son *Tableau :* « Pauvre avant le 2 septembre, Fabre eut ensuite : hôtel, voitures, gens, filles, et son ami Lacroix lui aida à se procurer ce train. » C’étaient, travestis, les libelles de Mme Roland. Mais le plus implacable, le plus infâme, fut celui de Saint-Just. Jamais Saint-Just n’alla plus loin dans le meurtre, ne s’avança avec une plus cruelle ténacité dans l’accusation. Le « demi-dieu » si beau, si féroce, d’un civisme si éprouvé, traça de ses « mains pures » le rapport le plus effrayant qu’on pût croire contre Danton et Fabre : « Danton et Fabre vécurent avec La Fayette, avec les Lameth… Je l’ai entendu [Danton] avouer les escroqueries et les vols de Fabre… Quel conciliateur que Fabre pour deux généraux orgueilleux [Dumouriez et Kellermann] qui prétendaient faire les destinées de la France ?… Il ne faut pas oublier les thés de Robert, où d’Orléans faisait lui-même le punch, où Fabre, Danton et Wimpffen assistaient… Fabre ton complice et ton ami (*à Danton)…* Fabre présidait ce système de contre-révolution… Fabre donna aussi dans l’intrigue religieuse… sa réputation était si hideuse et ses crimes si connus… »

Devant l’accusateur Fouquier-Tinville, d’Églantine se roidit, repousse les pièges grossiers de complicité, s’emporte avec indignation sur l’affaire de la Compagnie, refait le précis d’apologie qu’il a cent fois écrit, récrit et raturé. Enfin s’ouvrent les mémorables débats de germinal. Le procès des Dantonistes dura du 13 au 16 ; il prit quatre audiences considérables. Le tribunal, présidé par Hermann avec Fouquier comme accusateur, Vadier pour conseil, avait Hanriot pour protecteur ; c’est le général Hanriot, avec ses troupes, qui défendit le tribunal contre la houleuse colère qui gagna le public sourdement à mesure que s’élevaient, dans le prétoire, les sarcasmes de Camille, les imprécations de Danton, le rire effrayant de Fabre ou la moquerie de Hérault. Le procès débuta par l’affaire de la Compagnie et le vol des cent mille livres que Chabot aurait portées à Fabre. Tandis que David, dans les tribunes, prenait froidement des croquis, Vadier, Fouquier, Hermann, instruments de Maximilien et de Saint-Just, interrogeaient subtilement, produisaient ou ne produisaient pas, selon le caprice ou le dessein, les pièces criminelles, faisaient dévier le débat, le transformaient en une vaste affaire de complot monarchiste. Et cela si apparemment que Fabre, dégoûté, invectiva Fouquier, cria à la mauvaise pièce, vanta les siennes, et mordant d’ironie, s’écria, à la satisfaction de tout un peuple honteux de tricoteuses et de sans-culottes : « Fouquier peut faire tomber ma tête, mais non pas mon *Philinte !* »

En ce moment, il pensait à sa gloire littéraire. Il eût pu la clamer plus hautement, nommer ses travaux, ses pièces, son calendrier républicain, sa part, énorme, dans l’œuvre dantoniste. Mais il s’agissait bien d’orgueil ? Qu’était cela devant l’effrayant tonnerre où s’emporta Danton, le tumulte frénétique que le vieux lion révolutionnaire secoua, avant de mourir, sur l’affreux tribunal ? Qu’était cela à côté du piège abominable où les jeta Fouquier avec l’affaire de délation La-flotte ? Alors, c’en fut fait des accusés. Le procès devint un égorgement...

C’est le 3 avril, au matin, que Danton, Desmoulins, Lacroix, Fabre, Phelippeaux, Westermann et Hérault de Séchelles avaient quitté la prison du Luxembourg pour la Conciergerie. Ils ne quittèrent celle-ci que pour l’échachafaud. Ils y montèrent le 5 avril (17 germinal) suivant. Arnault vit passer la charrette où Danton, dit-il, était calme « entre Camille qui l’écoutait et Fabre qui n’écoutait plus personne… Il n’existait déjà plus. »

Ce 17 germinal était le jour du mélèze, arbre agréable aux dieux. Fabre l’avait choisi lui-même pour son calendrier. Il en avait paré plusieurs de ses chansons :

Ce flambeau de mélèze

Brûlera devant toi...

(Il pleut, il pleut, bergère…)

Enceinte de mélèze

Asyle fait pour les amants,

(La Treille de Genève.)

Le citoyen d’Eglantine monta à l’échafaud au souvenir des romances, des pavanes et des bergeries. Sa mort affreuse fut encore anacréontique. Elle se peupla pour lui des souvenirs voluptueux du bonheur et de l’amour. Une petite romance empêchera de périr le nom de l’auteur du *Philinte.* Tant que vivront des amants et que le goût de la campagne habitera dans leurs cœurs, ils ne cesseront de se redire les couplets de Maastricht. De tant de passions, de larmes et de sang, ne subsistent que quelques strophes amoureuses. Elles suffisent à sauver, plus que les pathétiques échos de l’histoire, le délicieux nom d’Eglantine.

Le Chevalier de St-Just

I

Dès son arrivée à Paris, le fils du chevalier de Saint-Just s’installa rue des Gaillons, à l’hôtel des Etats-Unis. L’hôtesse était une femme de belles manières, d’un esprit distingué et fin, connaissant les arts et goûtant les lettres. En sa maison logeait la veuve d’un officier des gardes du corps, Mme Desportes de Doullens, femme charmante et douce, dévouée à l’ancien régime et peu avenante au nouveau qui lui semblait attaquer trop vivement le respect de la religion et du roi. Ces dames, faites aux coutumes de Paris et fort savantes en conversation, s’intéressèrent à ce jeune homme de bonne mine et d’esprit aimable qui avait déjà sacrifié aux muses et fait imprimer un petit poème plein de mythologie et de fadeurs amoureuses. L’hôtesse convint même de tracer son portrait. Et, c’est grâce à ce cadre, dessiné d’une main pieuse par les soins d’une amie, que nous le retrouvons tel qu’il était à vingt-cinq ans, beau comme un dieu, avec quelque chose dans la beauté de cette mélancolie maladive et charmante qu’il tenait de sa mère, Mme de Saint-Just. Le voici, en effet, dans toute la gracieuse sérénité de son visage un peu féminin, un peu grêle, semblable à un Antinoüs rêveur et élégiaque. L’ensemble de la figure est bien proportionné ; les traits sont réguliers et fins ; sous l’arc des sourcils qui se rapprochent harmonieusement, brillent de beaux yeux bleus d’un regard profond et scrutateur ; le nez délicat s’arrête au-dessus du fin duvet des lèvres non loin d’une bouche molle et charnue, d’une impérieuse sensualité. Le front est partagé par la ligne des cheveux qu’il avait abondants et qui retombent, de chaque côté, en se bouclant, avec une gracieuse recherche. Le menton, d’un pur contour, s’encadre dans *le* haut collet de l’habit bleu de ciel qu’il portait ordinairement et dont le temps n’a pas effacé les boutons d’or ni le soyeux des larges revers. Une cravate blanche qui retombe sur le devant en larges plis neigeux, achève de donner à l’ensemble de la physionomie cette grâce charmante et ce maintien suprême qui resteront toujours les marques de sa personne et dont il ne lui arrivera jamais de se départir. A peine si, plus tard, un peu de dureté assombrira le regard, à peine si les boucles des cheveux se dérangeront d’une ligne, si la netteté de la cravate se froissera d’un pli. Jusqu’à la fin son bel habit bleu restera bou, tonné entièrement, sans s’ouvrir jamais pour l’amour ni pour la caresse et, c’est à peine si dans le tumulte des Assemblées, la froide grâce de son visage s’animera un peu plus qu’à l’ordinaire. Les sourcils peut-être se rapprocheront davantage en signe de l’impérieuse volonté, en marque du commandement, mais, toujours, il gardera la symétrie de son costume, le sourire de ses lèvres, l’aménité de ses manières.

Ce portrait, le plus fidèle qu’on ait de lui, ressemble un peu, par le dessin comme parla couleur, à ceux que Greuze peignit vers la fin de sa vie. C’est la même suavité de traits et de coloris, la même recherche de grâce et de rêverie dans la figure, avec un peu de cette mélancolie des jeunes gens de la société encyclopédiste qui avaient lu de trop bonne heure

*Emile* et le *Contrat social.* Ainsi le peignit l’hôtesse de la rue des Gaillons et Mme Desportes de Doullens s’en montra si ravie qu’elle en voulut le cadre dans ses appartements. Il est vrai que plus tard elle s’en servit pour recouvrir le portrait de Marie-Thérèse pour laquelle elle avait un culte. Toutefois, son amitié pour Saint-Just était grande. On ne dit point ce qu’elle devint par la suite. Cependant, il est certain qu’elle dût goûter mieux que personne le poème *d’Organt :*

Je veux bâtir une belle chimère

Cela m’amuse et remplit mon loisir.

« Cette belle chimère » allait se bâtir en effet ; la destinée du charmant provincial n’allait pas tarder à se dessiner bientôt avec les événements ; et, pendant deux ans encore, il se préparera, dans l’ombre, à la vivre dans toute son ampleur. Il se nourrira de lectures. Cette jeune tête passionnée et rêveuse dont Camille Desmoulins a écrit qu’il la portait sur ses épaules avec le respect d’un Saint-Sacrement, va se pencher sur les ouvrages de philosophie et les durs traités de civisme. L’éducation qu’il reçut à Soissons chez les Oratoriens, celle qui le perfectionna à Reims dans l’étude du droit, tout cela, les arides leçons des maîtres, la connaissance des sciences, l’étude des classiques s’effaça peu à peu devant la lecture de Platon, de Montesquieu et de Jean-Jacques. Bientôt il y joignit les discours de Robespierre. Le style de Maximilien, concis, sobre, travaillé dans le silence des méditations, lui semblait le modèle du genre oratoire. Saint-Just s’en grisait comme d’une boisson forte, l’étudiait minutieusement, devinant à travers la pauvreté des phrases, le vide des périodes, l’énergie indomptable, l’ambition démesurée auxquelles il lui semblait que sa vie était liée désormais. Peu à peu la fièvre civique le remplit presque complètement, pénétra tout sont être de son ardeur. Il songeait de sacrifices à la nation. Et, quand il vint, en 1790, à la tête de la députation de sa commune pour assister, au Champ-de-Mars, à la fête de la Fédération, son esprit ne se possédait plus, brûlait déjà au dedans de lui de toute sa flamme intérieure. Une animation extraordinaire agitait sa pensée de l’ardeur du moment. Il lui tardait de se jeter dans la mêlée ; et, bien qu’on ait écrit sur cette époque de sa vie plus d’une chose licencieuse, il est certain que son jeune cœur, gonflé d’un immense désir d’action, battait plus pour la liberté que pour une maîtresse. Le poète *d’Organt,* le fade jeune homme des idylles néo-grecques et des élagues de Bernardin, n’attendait que l’occasion de se signaler. Cette occasion arriva bientôt. Les gens de Blérancourt ayant été menacés de voir leurs marchés transportés à Coucy, prièrent Saint-Just d’intervenir. Et Saint-Just écrivit à Robespierre cette lettre inoubliable qui décida de toute sa vie : « Je ne vous connais pas, disait il à Maximilien, je ne vous connais pas, mais vous êtes un grand homme. Vous n’êtes pas seulement député d’une province, vous êtes celui de l’humanité et de la République. »

C’en était fait désormais, et ce gracieux jeune homme, cet harmonieux adolescent qui eût été à Rome le compagnon d’Adrien, se laissa gagner par la Révolution. Il en devint le favori. Elle le prit doucement sur ses vagues sanglantes et le porta ainsi au faîte de la puissance et de la République ; elle le porta si haut ‘ et si bien, avec une précaution telle, que pas un pan de son habit et que pas une boucle de ses cheveux ne s’en trouvèrent froissés et qu’au-dessus du tumulte, des cris de mort et d’espoir, sa chaste et délicate tête d’Adonis continua à sourire, illuminée du pâle regard de ses yeux bleus.

II

Ce fut le 13 novembre 1792 que Saint-Just prit, pour la première fois, la parole à la Convention. On y préparait le procès du Roi. Le débat était tumulteux. Billaud-Varennes, Léonard Bourdon, Marat, érigeant sous le plafond du Manège des Feuillants des faces tragiques et plébéiennes, avaient parlé, têtes sombres du peuple demandant la tête royale. Et la Convention hésitait, ne sachant plus, troublée par les Girondins. Soudain la faction de la Montagne s’agita. On vit Maximilien Ropespierre s’écarter devant un jeune homme au beau visage, à la mine élégante. C’était le locataire de la rue des Gaillons, le voisin de Mme Desportes de Doullens, Louis Antoine, chevalier de Saint-Just, le plus jeune cadet de la Révolution. Sa démarche, son bon air, la beauté de son visage firent sensation dans les tribunes. Les femmes se penchèrent. Qu’allait- dire cette bouche écarlate faite pour l’amour et pour le baiser ? Et ces yeux candides quelles flammes autres que celles d’une douce fièvre allaient-ils lancer ? L’Assemblée, attentive, fixa le nouveau venu ; mais des lèvres de celui-ci ne tombèrent que des paroles d’âpreté et de vengeance, cruelles, implacables, incisives, mordantes, mais en même temps sobres, pleines de décision, et de mépris, gardant de la distinction et du charme, au-dessus de l’injure et de la mort : « Je dis que le roi doit être jugé en ennemi ; que nous avons moins à le juger qu’à le combattre.. Juger un roi comme un citoyen ! Ce mot étonnera la postérité froide. Juger c’est appliquer la loi. Une loi est un rapport de justice. Quel rapport de justice y a-t-il donc entre l’humanité et les rois ?… On ne peut régner innocemment ; tout roi est un rebelle et un usurpateur… Hâtez-vous de juger le roi, car il n’est pas de citoyen qui n’ait sur lui le droit qu’avait Brutus sur César. »

L’accent était contenu, le visage impassible, la noble « tête de Saint-Sacrement » avait oscillé à peine sur la mousseline du jabot. Cette bouche d’amour avait jeté des paroles de mort avec l’aisance magnifique de la plus froide et tragique cruauté. Ce verbe bref, tranchant, semé d’interrogations, entremêlé de principes, rappelant la vertu, évoquant l’image des Romains, remua profondément la Convention. Le poète d*’Organt,* en un instant, se trouva devenu le point de mire de l’Assemblée. Plus beau que Couthon, que Danton, que Marat, que Maximilien, il était aussi d’une éloquence plus littéraire. Les Girondins, effrayés des proportions du meurtre qu’on préparait, en admirèrent l’ouvrier habile et nouveau. Brissot vint vers lui, muni de propositions, désirant l’attacher au groupe dont Vergniaud, Barnave et Barbaroux représentaient l’élite. Saint-Just refusa. Son caractère, oscillant la veille encore, se dessina aussitôt avec une énergie farouche. Son admiration était pour Robespierre, il le dit avec netteté, le cria très haut, se déclara l’homme lige de son parti. Pourtant, au sortir de la séance, l’attendaient sur sa modeste table d’hôtel les épreuves de la nouvelle édition de son poème : *Mes passe-temps ou le nouvel Organt par un député de la Convention Nationale*. Et c’est ainsi que s’affirma désormais la double voie de sa vie, d’un côté autoritaire, froide, cruelle et implacable, de l’autre soucieuse de la grâce de son esprit, du charme de son maintien, s’appliquant par le choix de ses paroles et celui de ses habits à atténuer la dure violence de son *moi* public, et tâchant de se faire pardonner, à force de délicatesse, de dandysme et de grâce presque chevaleresque, son jacobinisme inflexible et exalté.

Il en était de même dans ses discours que dans ses actes. Un sentimentalisme humanitaire en voilait le dessein secret. Et il arrivait souvent qu’on était tout surpris du vote qu’il arrachait à ses collègues par des moyens que n’avaient pas connus les plus grands orateurs, et qui consistaient à demander l’application du mal sous le fallacieux prétexte d’en combattre les effets chez les autres. Souvent plus inspiré du président de Montesquieu que de Jean-Jacques lui-même, il mêlait ses discours politiques de phrases creuses et élégantes recueillies ça et là au cours de ses lectures et, nul ne savait mieux que lui envoyer ses ennemis à la guillotine en parlant des Horaces et de la déesse Raison, en invoquant les plus illustres exemples qui sont dans Plutarque et en donnant à son crime l’excuse même des plus nobles actions. Combien de personnes il fit monter à l’échafaud sous prétexte de défendre la liberté menacée et qui n’avaient commis d’autre mal que celui de ne point partager son opinion de pensée. Les murs seuls du comité de Salut Public en connurent le nombre et il arriva souvent qu’au sein même de la Convention plus d’un, parmi ses adversaires, courba la tête devant lui de peur de ne plus l’avoir longtemps à garder sur les épaules !

Collot d’Herbois, qui le craignait tout en le détestant, lui disait souvent, par haine de son déisme et de sa phraséologie pompeuse : « Tu n’es qu’une boîte à apophtegmes. » Mais lui suivait sa destinée, sans hésiter un seul instant devant la trahison de ses amis ou les coups de ses ennemis, acceptant sans faiblesse la responsabilité des actes où il entraînait souvent avec lui la Convention entière. On sait le réquisitoire arbitraire qu’il rédigea presque seul contre les Girondins et la part qu’il prit à la rédaction de la loi des suspects. Nommé au comité de Salut Public, il sent sa férocité grandir avec son étoile, et ce n’est pas sans une sorte de satisfaction personnelle d’homme se donnant le compliment à lui-même qu’il dit à ses collègues, le jour de l’exécution de la Reine : « Votre comité a pensé que la meilleure représaille envers l’Autriche était de mettre l’échafaud et l’infamie dans sa famille. »

Dès lors son action s’étend aux Jacobins, au Comité et à la Montagne. Ce jeune homme de vingt-six ans entreprend d’actionner plus vigoureusement encore la machine révolutionnaire ; il prépare des lois dont il assurera lui-même l’exécution et on ne sait pas très bien si, en grattant derrière chaque goutte de sang des papiers publics, on ne retrouvera pas un peu la signature de sa main élégante ; on ne sait pas très bien non plus s’il n’amena point, par le régime de terreur qu’il sema dans les armées sans-culottes, la victoire à se prononcer. Alors il atteint au comble de la puissance. Il est aussi haut dans la gloire et le meurtre qu’un despote de Suétone et quand on admire son beau visage étincelant de jeunesse et pétillant d’espoir, on est prêt à applaudir en lui le jeune ange de la liberté.

Envoyé en Alsace avec Le Bas, il brise la révolte militaire par une prompte et rapide discipline. Dès Brumaire an II, un colonel, qui a tenu des propos contre la République, est fusillé, un commandant qui, sous l’empire du vin, a frappé un de ses hommes, est dégradé, le général Eisemberg qui a reculé devant les Kaiserlicks est arrêté, jugé sommairement et exécuté. Ses ordres sont terribles. Il est partout à la fois, ordonnant avec âpreté, ne souffrant pas de retards, pas d’hésitation, pas de murmure. Il décrète la victoire. Le 8 frimaire, Hoche avait en vain essayé de déloger l’ennemi campé sur les hauteurs de Kaiserlautern. Il est repoussé. Alors St-Just et le Bas lui écrivent : « Tu as pris à Kaiserlautern un nouvel engagement ; au lieu d’une victoire il en faut deux. » Une autre fois Saint-Just s’adresse aux officiers municipaux de Strasbourg : « Dix mille hommes sont nu pieds dans l’armée. Il faut que vous déchaussiez tous les aristocrates de la ville et que demain, à dix heures du matin, dix mille paires de souliers soient livrées au quartier général. »

Il ordonne et les victoires sont gagnées. Il passe et les plus hauts dignitaires de l’armée tremblent devant lui, craintifs comme devant le maître. Il revient et les têtes les plus vaillantes de l’Assemblée roulent dans le panier sur le réquisitoire implacable qu’il a préparé contre elles. C’en est fait de Danton, c’en est fait d’Hébert, c’en est fait du pauvre et idyllique Camille, « cette admirable fleur qui fleurissait sur Danton». [[13]](#footnote-13) Le 16 *Germinal* le venge du sarcasme du *Vieux Cordelier [[14]](#footnote-14)*; et, le 10 floréal, de retour à l’armée du Nord, il assure par sa sévérité, ses décrets et son commandement le succès de Jourdan à Fleurus. Un retour triomphal l’attend. Un voyage jusqu’à Paris n’est plus qu’une série de fêtes. Il touche au suprême de son orgueil. Il rentre dans la Convention, entre Couthon et Maximilien, la tête haute, dominatrice, et d’une toujours si parfaite distinction dans la manière de cravater son col et de boutonner bien régulièrement les pans de son bel habit bleu.

III

Par ces traits inoubliables, par ce que nous savons de son époque et du rôle qu’il y joua, nous pouvons dire ce que fut ce caractère de Saint-Just, d’une si déconcertante complication. En vain les biographes tentèrent-ils de l’exalter ou de l’avilir. Ils n’empêcheront point cette jeune tête volontaire de se détacher sur l’aurore rouge de son temps avec la rigide netteté d’une admirable eau forte. En vain les sectaires tenteront-ils de nous le représenter, les uns comme le monstrueux héros d’un mouvement déplorable, les autres comme le saint de la religion civique dont Robespierre se désignait Je Messie. Aucuns n’entraveront la minutieuse recherche du psychologue et il n’en est pas qui pourraient nous empêcher de découvrir tout ce qu’il y a d’abominable et de sublime dans cette âme tout à la fois hautaine et tendre, dans ce cœur ravagé de passion et d’orgueil et qui fut certainement l’un des plus purs qui battirent dans une poitrine républicaine. S’il est vrai qu’il commit des crimes et répandit le sang, il sut montrer par lui-même qu’il n’avait pas peur de la mort et que s’il savait la donner aux autres il savait parfaitement s’exposer à la recevoir lui-même. A l’affaire de Landau, le 6 nivôse an II, en présence de Desaix et bien que son grade de commissaire de la Convention l’eût autorisé à se tenir à l’écart, il se jeta résolument au milieu de la mêlée, « au milieu, dit Baudot, de la mitraille et de l’arme blanche, avec l’insouciance et la fougue d’un jeune hussard. » Le même courage l’accompagnait dans les assemblées. Il y montra plus d’une fois une audace périlleuse. Et ceci n’est pas d’une âme basse. C’est au contraire d’une énergie assez noble, si l’on pense aux exemples qu’il avait sous les yeux et si l’on compare la délicatesse de son physique et l’élégance de sa tenue à celle des autres sans culottides. D’aucuns lui ont aussi reproché de n’être que l’instrument de Maximilien. Rien n’est plus faux. « Robespiere, écrit Levasseur un de leurs contemporains, a toujours été regardé comme la tête du gouvernement révolutionnaire. Pour moi, qui ai vu de près les événements de cette époque, j’oserais presque affirmer que Saint-Just y eut plus de part que Robespierre lui-même. » Et l’on a su depuis l’empire que Saint-Just exerçait sur l’idéologue. « Il lui était devenu nécessaire, dit Levasseur, et il s’en était fait craindre peut-être plus qu’il n’avait désiré s’en faire ; aimer, et s’il a fallu que les idées personnelles de l’un pliassent devant celles de l’autre, il est certain que jamais Saint-Just n’a cédé. »

Ainsi Saint-Just dominait Maximilien comme Maximilien dominait le Convention et c’était le fils du bourgeois de Blérancourt, le fade poète des *Nouveaux passe-temps* qui élevait, au-dessus du tumulte formidable de la Révolution, son éloquence d’avocat exalté et l’inflexible rigueur de son stoïcisme d’Etat. Son sang froid indémontable calmait Maximilien, naturellement moins brave. Et il étendait sa volonté tenace sur Couthon qui plia plus d’une fois devant lui, sur Le Bas, sur ses collègues du Comité du Salut Public. La beauté de ses mœurs qu’il avait pures, l’attrait de sa physionomie, la décision de sa parole en imposaient à tous et forçaient l’admiration. « Son caractère était austère, écrivit de lui, plus tard, après Thermidor, son ennemi Barrère, ses mœurs politiques sévères. » Il ne donna jamais prise aux moindres soupçons d’immoralité et de bassesse. La distinction de tout son être était si intime, si profonde qu’elle sut l’élever à son insu au-dessus des orages du temps. Au priapisme, à la débauche, aux scandales que ses collègues promènent avec des filles dans le jardin Egalité, il oppose le flegme, insurmontable de son purisme. On ne le voit pas au café Procope haranguer la foule sous les bustes de Mirabeau et de Mucius Scevola ; ni au café du Commerce, rue des Blancs-Manteaux, avec Maximilien ; ni à celui de Saint-Honoré où l’on dit que Marat, Tallien, Sergent et Panis s’enivraient.

Les femmes le touchent peu. Les demoiselles en « beaux fourreaux » qui emplissaient le Paris révolutionnaire du bruit de leur impureté ne peuvent rien sur lui. Son nom ne parut jamais que politiquement au *Vieux Cordelier*, à l’*Ami du peuple*, au *Père Duchêne*, et à *la Chronique scandaleuse.* Et l’on sait ce qui se passa à l’armée du Nord où il avait été envoyé en mission avec Le Bas. Irrités de la perte de Landrecies, « ils en joignirent aux soldats et officiers de renvoyer immédiatement, sous peine de mort, les femmes de mauvaise vie qu’ils menaient avec eux et décrétèrent même des peines rigoureuses contre les hommes atteints de certaines maladies. » Le Bas n’était, dans cet ordre, que le second de Saint-Just. Partout où ils allèrent ensemble, Le Bas plia devant son collègue. Il l’aimait et l’admirait. Son attachement pour Saint-Just était profond et l’on sait qu’il tenta de le marier à sa sœur, Henriette Le Bas, qui était jolie et digne de lui. Il y eut quelques rapports d’amitié pure entre les jeunes gens. L’âme rigide du conventionnel sembla s’attendrir un instant au contact de cette jeune fille qui ne demandait qu’à l’aimer. Des projets d’union furent conclus. On se marierait après la Révolution. Un jour d’abandon, l’ami de Maximilien, repris aux charmes d’une poésie intime et puérile, écrivit qu’il ne désirait plus que le repos « avec quelques arpents de terre à la campagne, une femme aimée et des livres pour occuper ses loisirs ». Louis-Antoine esquissait l’avenir bucolique de sa vie. Il le traçait d’avance comme il avait tracé les noms des différentes fêtes républicaines : « Fête des époux », « Fête des semences », Fête des moissons », « Fête des vieillards ». Il apercevait comme un couronnement à toute sa vie de désintéressement et de civisme ce retour tranquille à Blérancourt, le bonheur du foyer, la joie heureuse de sa famille. L’horreur du sang le prenait. Cincinnatus qui avait combattu pour la liberté et la mort, il ne désirait plus, pour plus tard, que sa maison à la campagne. Jean-Jacques, Madame de Warens, les Gharmettes, Ermenonville le reprenaient avec l’attendrissant réveil de leur poème. Eloigné de la vie publique, auprès d’Henriette, il apprendrait à ses enfants *la Vie des Hommes illustres*, *le Banquet*, *l’Emile*. Et ce serait là de douces heures bien gagnées. Mais ce rêve n’était que fugitif. Un instant repris à la beauté des champs, des campagnes, de l’amour conjugal, il se réveille soudain comme un lion terrible. Sa colère se traduit en imprécations froides et dures. Loin d’avoir les emportements de Maximilien, il se recueillait, se mâtait lui-même devant sa violence. Et quand il avait prévu un instant tout ce qu’il y avait de chimérique et d’impossible à réaliser dans ces projets d’un futur incertain il redevenait le commissaire de la Convention, le juge du Comité du Salut Public ; son masque, un instant adouci, s’assombrissait soudain comme celui du Brutus antique. Au lieu des mots d’amour c’étaient des mots de mort qui sortaient de ses lèvres tremblantes. Au parlementaire prussien qui venait lui demander un armistice alors qu’il était aux armées du Nord, il faisait répondre : « La République française ne reçoit de ses ennemis et ne leur envoie que du plomb. » Ou bien il montait à la tribune de l’assemblée, et lisait ce décret terrible qu’il avait composé avec les notes de Maximilien : « Je viens, disait il, acquitter le tribut sévère de l’amour de la patrie et vous dire, sans ménagement, des vérités âpres… » Et c’était la tête de Danton qu’on lui livrait, celle de Hébert, celle de Desmoulins. Plus la douceur riante de son repos lui paraissait fuir, plus s’éloignait de lui l’image délicieuse de la retraite, plus il mugissait emporté au-delà de la raison. « Les armes de la liberté ne doivent être touchées qu’avec des mains pures, » s’écriait-il, et il demandait des victimes et encore des victimes. Le mépris qu’il avait des autres le poussait aux violences et lui d’ordinaire si contenu, si correct, d’une si majestueuse élégance, s’écriait publiquement à la Convention : « Arrachez-moi le cœur et mangez le, vous deviendrez ce que vous n’êtes pas : grands ! »

Et sans doute il avait raison. Il s’élevait bien au-dessus des autres, il était plus logique avec soi même que tous ceux de la Montagne et son mépris devenait considérable à les contempler : mal vêtus, parlant mal, impurs dans leur vie comme dans leur politique. Enfin sa liaison avec Henriette Le Bas se rompit. Il s’aperçut un jour que la jeune fille prisait. Alors ce fut fini. Il eut un rire un peu moqueur, secoua le la dentelle de son jabot pour en chasser l’odeur mauvaise et tourna les talons. Ce fut le commencement de ses malheurs.

IV

C’est Fontenelle qui disait qu’il n’aimait pas la guerre parce qu’elle gâtait les conversations. Saint-Just ne pouvait point faire le même reproche à la Révolution. Elle ne gâta ni les qualités de son physique ni celles de son moral et si elle développa en lui, au paroxysme, certains appétits de domination, elle n’étouffa jamais les sentiments de son cœur. Aux jours les plus sombres il ne laissa point périr en lui, ni s’étouffer sous le tumulte des actions la petite fleur de l’idylle qu’il avait toujours soigneusement gardée au fond de son être comme un souvenir de ses jeunes années. Le poète médiocre qu’il était d’abord avait laissé place à un idéologue tout imprégné encore de poésie. Les soins de la République ne lui firent oublier jamais ceux de sa famille, et, nous avons vu les rêves de retraite champêtre qu’il formait pour plus tard. Son amour filial était respectueux et grave, il avait pour ses sœurs une tendresse affectueuse et l’une d’elles s’étant mariée, on a conservé de belles lettres qu’il écrivit à son époux, pour l’engager à prendre place dans sa famille : « Egayez votre jeune mariée, disait il, et surtout veillez à ce elle n’épouse aucun chagrin domestique de la nature de ceux qu’elle n’oserait point vous confier. L’idée que j’ai conçue de votre famille me fait croire qu’ils aimeront tendrement cette nouvelle sœur et cette nouvelle fille. »

On a vu aussi ses fiançailles avec Henriette Le Bas ; si elles se rompirent ce n’est point de sa faute, mais uniquement parce qu’il était froissé dans la susceptibilité la plus intime de lui-même et parce qu’il ne pouvait souffrir qu’on ne l’approchât qu’avec des mains pures. Cette phrase des « mains pures » qu’il se plaisait à répéter n’était pas chez lui qu’une image. C’était une pensée bien nette de l’amour-propre qu’il exigeait chez tous ceux qui approchaient de son amour. Il voulait qu’on fût irréprochable comme il se pensait être lui même. « Allez voir Desmoulins et dites-lui que j’estime son patriotisme, mais que je le méprise, lui, parce que j’ai pénétré son âme, » écrivait-il, dès 1792, à un de ses amis. Ce mépris qu’il avait pour les autres, explique peut-être le peu de cas qu’il faisait des hommes et le peu de prix qu’il attachait à les laisser vivre. Son idéalisme visait plus haut que les individus, montait quelquefois jusqu’à des conceptions qui n’étaient pas sans grandeur. C’est à lui et non à Robespierre qu’on doit la fameuse théologie nouvelle : « Le peuple français reconnaît l’Etre Suprême et l’immortalité de l’âme. » Il ajoute des fêtes civiques au calendrier de Fabre d’Eglantine. Ailleurs il demande « que les lois générales soient solennellement proclamées dans les temples » Le mot *Cœur* revient souvent dans ses discours et ses écrits. Et le fatal jour du 9 thermidor, quand il montera, pour la dernière fois, à la tribune de la Convention, ce sera pour se confier à ses collègues, pour leur livrer l’intime secret de son être. « Quelqu’un cette nuit a flétri mon cœur et je ne puis parler qu’à vous… » Phrase énigmatique et vague qui s’interrompit aussitôt sous la voix accusatrice de Tallien, sous les blasphèmes et les cris de Fouché, de Collot d’Herbois, de Bourdon et de Rovère ; phrase douloureuse par laquelle il allait livrer peut-être le secret de toute sa vie ; petite phrase plaintive et implorante qui est sans doute la première et la dernière défaillance qu’il eût jamais. Car, dès qu’il sut que c’était fini, qu’il n’y avait plus d’espoir possible, il redevint maître de lui. Alors que Robespierre, Couthon et Le Bas essayèrent d’attenter à leurs jours, lui demeura calme sous l’orage, indifférent, son immobile sourire de mépris posé sur les lèvres. Jusqu’à la fin, il donna des soins à Maximilien dont on connaît la fin atroce et l’accident dont il fut victime de la part d’un gendarme sectaire. Jusqu’à la fin il demeura courageux, rigide dans son rôle civique, froid devant la mort comme il l’avait été devant le triomphe. Jusqu’à la fin son attitude est silencieuse. « Sa cravate môme est bien mise. Il porte un habit de couleur chamois, un gilet fond blanc et une culotte de drap gris blanc. » C’est à peine si un léger abattement se marque sur son visage. Il est un peu plus pâle, voilà tout. Il songe à Hébert, à Danton et à Camille qu’il a fait condamner et son orgueil est si vaste et le mépris qu’il a d’eux est si puissant qu’il songe encore à les surpasser dans la manière même de savoir mourir. Il ne parle pas au peuple comme Camille, il ne se frappe pas le front comme Chénier en prononçant des paroles fatales, il ne pleure pas ses amis comme les Girondins, il n’invoque point l’ingratitude humaine. Son âme hautaine au dedans de son beau costume, ne défaille point et c’est royalement qu’il meurt, sobrement, dignement, en Charles Ier plus qu’en manant, en philosophe plus qu’en sans-culotte. Et ce jeune homme de vingt-sept ans, issu de famille pauvre, reste jusqu’à la fin enfoui dans sa cravate de fine mousseline avec autant de dignité que le roi d’Angleterre dans cet admirable col de dentelles dont le para Van Dyck !

Son supplice fut le digne couronnement de sa courte vie passionnée et, quand tomba sa jeune tête de Saint-Sacrement sur cette place même où, par ses ordres, en étaient tombées tant d’autres, on put dire que c’en était fait de la Révolution.

Depuis, les historiens sont venus qui ont parlé de lui avec passion. Lamartine, Sainte-Beuve, pour exalter les Girondins, le déshonorèrent mesquinement, parlèrent de lui sans le comprendre. Et c’est Michelet peut-être qui le pénétra le mieux quand il écrivit de lui que c’était « une haute et fière nature. » Saint Just fut cela en effet. Son caractère était passionné et rigide à la fois. Il avait les qualités de raffinement de son siècle, il en avait aussi les défauts vivaces ; et l’on peut dire sans erreur que s’il s’en inspira hautement dans la vertu, il s’en recommanda aussi bien dans le crime et dans les forfaits. Maintenant que plus d’un siècle s’est écoulé depuis sa mort, nous pouvons le juger plus sainement et plus sobrement. S’il est vrai qu’il joua souvent dans les événements de son temps un rôle que les rhéteurs s’appliquent à trouver criminel, il offre à ceux qui ne se font point de la vertu et du vice la môme image que le commun, un beau portrait de volonté.

Il y a dans les musées de nombreuses toiles de l’époque des Primitifs et de la Renaissance représentant un admirable jeune homme nu, le corps transpercé des flèches du martyre. C’est Saint-Sébastien. Saint-Just me rappelle ce beau Saint-Sébastien, martyr comme l’autre, d’une nouvelle religion, avec cette différence toutefois qu’avant de se laisser percer par les flèches, il s’en servit pour frapper d’autres victimes. C’est un beau profil se détachant sur une noble et sinistre époque. Frappé en médaille, il en montre à la fois la face étincelante et le revers tragique.

Maurice et Eugénie de Guérin

I

Je parlerai de Maurice et d’Eugénie de Guérin. Ils sont beaucoup plus près de nous qu’on ne suppose. Leurs noms reviennent de temps en temps ; ce sont des noms doux et tristes que nous aimons à répéter, par les jours où la vue de la Nature — en automne — nous étreint âprement, avec mort et splendeur. Ils s’en sont allés si jeunes et il y a si longtemps ! Leurs visages passionnés s’éclairent, devant nous, le soir, à la façon des pastels anciens. Je ne connais point d’âmes plus délicates. Elles étaient douces et fraternelles. Elles s’aimaient autant que les âmes des amants, Et pourtant l’une et l’autre me semblent si différentes : Eugénie, pudique et méditative penchée au bord de la vie comme au bord d’une source où elle ne pourrait boire ; Maurice, libéré de la religion où s’exténue sa sœur et qui écoute, au loin, marcher dans les sentiers d’automne, parmi les feuilles tombées, les Centaures impétueux. Le couple étrange et doux ! Apparu au milieu du cortège romantique, il y fait diversion. La jeune fille est grave, enthousiaste, d’une candeur un peu fière ; le jeune homme se laisse vivre avec béatitude ; il écoute les mille voix de la nature lui parler. Tous deux aiment les beautés de la terre et de ses créatures. Leurs âmes chastes se plaisent au milieu des forêts, des rivières et des monts. La campagne où ils vivent est leur seul paradis. Ils n’en rêvent point de plus beau pour l’immortalité. Un peu plus tôt ils eussent été René et Amélie. Venus à une époque où des passions moins vives tourmentaient les pensées, préservées d’eux-mêmes par l’amour des sites où ils s’identifiaient, Maurice et Eugénie ne cessèrent de s’aimer avec des visages purs. Ceux qui les ont connus nous ont dit leurs malheurs, leur grâce et leur génie. Ils sourient à présent devant nous à la façon de pastels. Mais ce sont des pastels étranges et qui ont la saveur des forêts anciennes. Maurice n’enviait il pas « la vie forte et muette qui règne sous l’écorce des chênes » ; Eugénie de marcher toute sa vie sur ce « chemin de Cahuzac, tout bordé d’aubépines ». Aux boucles juvéniles du frère, aux *repentirs* emmêlés de la sœur s’unissent, en couronne, le pampre et le liseron. Si les âmes des personnes se comparaient aux fleurs, on écrirait de celles-ci qu’elles furent des sensitives. Toutes choses marquèrent en elles d’une empreinte délicate. Maurice et Eugénie aimèrent les petites fleurs et les oiseaux des champs. La forme des feuillages et les contours des fruits leur aidèrent à se connaître. Ils lisaient Walter Scott et Bernardin de Saint-Pierre. Ils eurent des jours trempés de larmes comme ceux des forêts. Et ils ont gardé un étrange attrait pour nous autres.

II

Il faut aller où ils vécurent. Il n’y a qu’au seuil de leur demeure, à table dans leur maison ou dans les allées de leur jardin qu’on connaisse bien les êtres. Lamartine, en des pages belles et douces, écrites pour mademoiselle Eugénie de Guérin, a dit ce rustique château périgourdin : le Cayla, agrandi « du petit jardin, du champ réservé, de la vigne, du moulin, du verger en pente, qui donnent le blé de l’année, les pommes de terre, les maïs, les châtaignes conservées, les noix cassées par les maîtres et les serviteurs pendant les veillées d’hiver, sur la table solide de la cuisine ». Le hameau d’Andillac était proche ; les habitants y vivaient familiers avec ceux du château ; les mômes sources claires abreuvaient les pauvres et les riches ; troupeaux et vergers aidaient à vivre aux maîtres ainsi qu’aux serviteurs. Eugénie, Marie et Maurice étaient les trois enfants de M. de Guérin. Le départ de Maurice, à l’âge de onze ans, pour le petit séminaire de Cahuzac, fut pour Eugénie la plus grande peine qu’elle ressentit depuis la mort de madame de Guérin, sa mère. Eugénie était si attachée à ce frère qu’elle éprouva, de son absence, une douleur très vive. Cette douleur a duré toute la vie de mademoiselle de Guérin, car Maurice ne revint, par la suite, que rarement et pour peu de temps au Cayla. *Le Reliquiœ* d’Eugénie de Guérin, publié par les soins assidus de Barbey d’Aurevilly et de G.-S. Trébutien a permis de reconstituer, page par page, cette belle vie touchante. Celle-ci ressemble assez à une onde cachée sous les bois. Il faut connaître tous les replis de la forêt pour la découvrir. Mais, dès qu’on l’a découverte on ne saurait se rassasier de boire à son eau transparente. Certes le Journal d’Eugénie de Guérin paraîtra aux hommes d’aujourd’hui assez puéril ; les femmes de maintenant n’en goûteront guère le charme ; elles s’attendriront sans doute de cette piété naïve, des faveurs bleues de ce cahier et de ces grosses peines qu’elle a pour avoir « surpris aujourd’hui son petit linot sous la griffe de la chatte. » Mais ce qu’elles ne verront point apparaître entre les pages, c’est tout le cadre de cette vie humble et douce, les gens qui y passent, la campagne et ses fêtes, les joies familiales d’hiver et surtout, à toutes les pages, le culte de ce frère absent qui domine et grandit. Voilà une vie ordinaire traduite avec simplicité. Il n’y a pas un petit geste qui n’y soit charmant ; toutes choses s’y dessinent avec réalité. Eugénie va et vient dans la maison ; elle met la main au four et soigne les bêtes ; elle part pour Andillac ; des amies la visitent ; le soir elle écrit à Maurice. Il n’y a rien au monde qui soit plus simple ; mais cela est dit avec âme et nous voyons, autour d’elle, les êtres et les choses vivre. Les noms des filles et des garçons de ces récits sont charmants ; Francis Jammes les aimerait. Il ne vient, au Cayla, que des gens simples et bons, un peu rustauds, mais non sans grâce. Et c’est Marianne de Gaillard « la plus belle, la plus vertueuse de la paroisse enlevée en quelques jours » ; le petit Pierril pour qui — sauf le baiser — son cœur battait autant que pour Petit-Guilhem le cœur enamouré d’Almaïde d’Etremont. Un autre jour il est nuit. « Un coup de marteau se fait entendre, tout le monde accourt à la porte. — Qui est là ? — C’était Jean de Persac, notre ancien métayer... » Passent Erembert, Annette la boiteuse. Eugénie leur parle et questionne sur le temps qu’il fait, les semailles, ce qu’on dit en ville ou dans les fermes, ces passants imprévus. N’aime-t-elle pas les enfants ? Après Pierril, le petit Antoine : « Après avoir donné au petit Antoine tout ce qu’il a voulu, je lui ai demandé une boucle de ses cheveux, lui offrant une des miennes. Il m’a regardée un peu surpris : « Non, m’a t-il dit, les miennes sont plus jolies. » Il avait raison ; des cheveux de trente ans sont bien laids auprès de ses boucles blondes. Je n’ai donc rien obtenu qu’un baiser. Ils sont doux, les baisers d’enfants : il me semble qu’un lis s’est posé sur ma joue… »

III

Pendant ce temps, que fait Maurice ? Il a vingt-trois ans ; il est à La Chesnaye, en Bretagne, auprès de l’abbé de Lamennais. Etrange milieu que celui-là, bien fait pour l’éveil du rêve et de la poésie. Maurice y arrive pour la fête de Noël de 1832. Déjà les arbres tout dépouillés ne retentissaient plus des mille bruits de leurs feuillages ; les troupeaux, le soir, ne s’attardaient plus à rentrer ; le vent lugubre de décembre commençait à souffler par les bois. Plusieurs hommes, ardents et jeunes, que l’abbé de Lamennais a su réunir par des vœux communs, accueillent le Périgourdin : Hippolyte de la Morvonnais, ce grand cœur tout trempé de poésie et de nature, et Henri de Cazalès, que les ordres devaient ravir plus tard aux lettres, étaient du nombre de ces élus. Au milieu d’eux M. de Lamennais se dressait, comme un chêne solide au milieu de jeunes arbres. Ce prêtre, visité par les idées nouvelles, avait le courage de les adopter et de les défendre. Il avait une religion que la pitié ne repoussait point, et une âme passionnée où battait pour les hommes un immense amour. Venu se retirer à La Chesnaye, au cœur de cette Bretagne rustique et religieuse, toute dévouée à ses rois, il préparait alors, avec courage et amertume, plusieurs de ces écrits célèbres qui ont contribué à le séparer de l’Eglise, mais où il est visible que le génie et la foi se sont élevés à de beaux accents. Maurice, touché au front par les doigts de l’amour et de la poésie, a connu déjà la première blessure où s’éveille le cœur en môme temps que le talent. Ses plaintes à *La Roche d’Onelle* sont de 1832. Elles ont marqué en lui avant son arrivée à La Chesnaye :

Les siècles ont creusé dans la roche vieillie

Des creux où vont dormir des gouttes d’eau de ploie,

Et l’oiseau voyageur qui s’y pose le soir,

Plonge son bec avide en ce pur réservoir.

Ici, je viens pleurer, sur la Roche d’Onelle,

De mon premier amour l’illusion cruelle ;

Ici, mon cœur souffrant en paix vient s’épancher ;

Mes pleurs vont s’amasser dans le creux du rocher...

Si vous passez ici, colombes passagères,

Gardez-vous de ces eaux ; les larmes sont amères...

Une solide amitié comme celle d’Hippolyte de la Morvonnais, le rude enseignement de l’abbé de Lamennais, le cadre de cette nature âpre, la révélation de l’Océan où va le conduire bientôt Henri de Cazalès, atténuent cette douleur juvénile. Les lettres d’Eugénie arrivent si affectueuses, baignées de tant de larmes et de baisers ! Maurice se reprend à vivre. M. de Lamennais stimule ces jeunes hommes de son zèle ardent. Ce cloître laïc de La Chesnaye où l’on est plus libre, plus heureux que dans un cloître mystique, offre un asile à toutes les blessures, un secours à toutes les souffrances. M. Féli (c’était le nom intime de M. de Lamennais) reçoit au seuil, la main tendue, la tête droite et haute les yeux francs. Sa rudesse enchante ; elle convient au site un peu désolé, un peu farouche, non sans grandeur. Parfois de sombres heures attristaient la maison. Il y avait des jours où M. de Lamennais, irrité de la résistance où il sentait l’Eglise, avait de longs désespoirs. Mais trop hautain pour en témoigner, il se repliait en soi-même, avait ce sourire contraint des résignés stoïques qui déguisent leur souffrance afin de la mieux vaincre. Un jour qu’il était assis, sous les deux pins d’Ecosse que Maurice aimait tant à cause de leur verdure durable, il avait pris son bâton et dessiné une tombe sur le gazon en disant à l’un de ses disciples : « C’est là que je veux reposer ; mais point de pierre tumulaire, un simple banc de gazon. Oh ! Que je serai bien là !… »

Ces accès d’humeur effraient Maurice de Guérin. Son âme, faite pour aimer, a crainte de ces tourments sacrés où se débat le prêtre. Une crise décisive se prépare. Le jeune homme touché des bontés de M. de Lamennais, lié à Henri de Cazalès qui va se donner aux ordres, se plaît encore à aimer le catholicisme. Mais l’amour est plus faible ; il s’éteint de jour en jour dans cette âme, ainsi qu’un feu ardent où soufflerait l’orage. « Pendant — dit Sainte-Beuve — que le maître forgeait, sur son enclume, ces foudres qu’on appelle les Paroles d’un croyant, il écrivait, lui, des pages intimes beaucoup plus naturelles, plus fraîches — tranchons le mot, plus belles — et faites pour toucher à jamais les âmes éprises de cette vie universelle qui s’exhale et se respire au sein des bois, au bord des mers… »

Quelque chose de nouveau et de grisant par sa nouveauté va sourdre en ce jeune cœur avec l’amour ardent des beautés naturelles. Les lamentations à *La Roche d’Onelle* ont marqué — par avance — le début de cette conversion à un paganisme adorable. Son journal en témoigne à chaque page, à chaque ligne, à chacune des menues impressions quotidiennes. Pendant qu’Eugénie reste plus près de Dieu, ne cesse jamais un seul instant, au cours de son journal, d’écrire le nom divin, de l’associer à ses plus petites joies, à ses plus grandes pensées, Maurice l’oublie de plus en plus, se plaît seulement, de mieux en mieux, à le célébrer dans les œuvres naturelles. Tandis que les accents d’Eugénie prennent des tons de cantiques, de prières humbles, d’actions de grâce ; pendant que cette petite provinciale écrit : « Je n’envie d’autre beauté que celle de l’âme… je voudrais ressembler aux anges. Cela peut déplaire à Dieu : c’est aussi pour en être aimée davantage… », ou bien : « Entre le ciel et nous il y a une mystérieuse attraction : Dieu nous veut et nous voulons Dieu… » Maurice se perd davantage en contemplations naturelles. Il dira simplement, sur un des feuillets de son journal d’hiver : « J’ai visité nos primevères ; chacune portait son petit fardeau de neige et pliait la tête sous le poids. » A l’issue de ses promenades dans la forêt de Coëtgen, le mystère panthéiste lui est révélé. Il écrit : « Toutes les fois que nous nous laissons pénétrer par la nature, notre âme s’ouvre aux impressions les plus touchantes. Il y a quelque chose dans la nature, soit qu’elle devienne pâle, grise, froide, pluvieuse en automne et en hiver, qui émeut non seulement la surface de l’âme, mais même ses plus inti- mes secrets, et donne l’éveil à mille souvenirs qui n’ont en apparence aucune liaison au spectacle extérieur, [[15]](#footnote-15)mais qui, sans doute, entretiennent une correspondance avec l’âme de la nature par des sympathies qui nous sont inconnues. J’ai ressenti, aujourd’hui, cette puissance étonnante, en respirant, couché dans un bois de hêtres, l’air chaud du printemps. » A travers bois et sources, landes et prairies, monts et vaux, il va et vient, sans lassitude, jamais assez ému de l’immense et glorieux spectacle où il voit vivre les choses et se mêler les êtres. Voici les impressions qu’il éprouve, le 5 avril, un Vendredi-Saint : « Journée belle à souhait : des nuages, mais seulement autant qu’il en faut pour faire paysage au ciel… J’ai vu une hirondelle, et j’ai entendu bourdonner les abeilles sur les fleurs. En m’asseyant au soleil pour me pénétrer jusqu’à la moëlle du divin printemps, j’ai ressenti quelques unes de mes impressions d’enfance… » Une seule chose est oubliée. C’est qu’en ce jour de douleur mystique M. Féli a réuni ses disciples dans la petite chapelle de La Chesnaye. De quel cœur Maurice a-t-il entendu cette messe et les autres ? Déjà le poète n’est plus de ceux qui se plaisent à trouver Dieu enfermé dans un temple. La Divinité n’est-elle point éparse aux arbres des bois de Coëtgen, parmi les flots de feuilles qui ondulent, au-delà des rocs où rugit la mer. Déjà toute douleur d’amour s’est éteinte en lui. Il aimait déjà trop la vie universelle ; sa peine se fondait en elle, parfois des rêves le hantaient ; il entendait, au milieu de son sommeil, la voix de Louise, la douce voix d’argent, *silver sweet sounding*. Mais l’amour humain s’éteignait dans son cœur en même temps que la piété. De plus en plus l’attirait la nature, la Circé ardente et enjôleuse. Il s’approchait d’elle amoureusement, la visitant dans ses maisons de feuillages, et il la comprenait au point de prévoir ses renaissances et d’écrire en voyant aux arbres se balancer les fruits mûris, cette phrase qui est divine dans sa simplicité : a Les forêts futures se balancent imperceptiblement aux forêts vivantes. » Ce qu’il voit ne lui suffit plus. C’est toute la terre qu’il a — parfois — le sauvage désir d’étreindre. « Il y aurait du charme à errer, dit-il, quand on erre ; on sent qu’on suit la vraie condition d’humanité ; c’est là, je crois, le *secret du charme...* » C’est le 11 avril que Guérin contemple l’Océan pour la première fois. Il y fut avec Henri de Cazalès. La rencontre du poète et de la mer fut inoubliable. Maurice se serait jeté à la nage pour embrasser les flots et tenir sur son sein cette onde tourmentée dont les secrets mouvements ressemblaient si bien aux pulsations de son cœur. Il y revint souvent avec Hippolyte de la Morvonnais. Cet homme exquis ressentait lui-même intensément la grandeur de cette côte abrupte. L’amour de la nature le gagnait aussi. De retour des lacs West-Moreland où il était allé visiter, en sa résidence de Rydal-Mount, le grand Wordsworth, il goûtait âprement ces spectacles impétueux où il arrive que la terre et la mer se heurtent en se combattant. Ainsi en témoigne le journal de Maurice : « Jetez un vaisseau en péril sur cette scène de la mer, tout change : on ne voit plus que le vaisseau. Heureux qui peut contempler la nature déserte et solitaire ! Heureux qui peut la voir se livrant à ses jeux terribles, sans danger pour aucun être vivant !… Hippolyte, nous eûmes ce bonheur hier… »

Déjà le heurt frénétique des flots sur les falaises annonçait à son cœur, en un écho sonore, le galop emporté de son divin *Centaure*.

IV

Cependant — en son château de Cayla — vieillit sans plus de passion, Mlle Eugénie de Guérin. Quoiqu’elle écrive, le fin clocher d’Andillac ne cesse d incliner sa flèche aiguë sur les feuillets de son journal.

« La chambre de Mlle de Guérin — dit Lamartine — était un peu plus ornée que celle d’une servante. » C’est dans ce cadre modeste, au milieu de ces meubles de noyer, entre des fleurs, ses bêtes et quelques livres que se perpétue pour elle un célibat qui n’eut jamais d’issue.

Ecrire à Maurice ou à Mimi (Marie, la seconde de ses sœurs) compose ses joies uniques. Mais c’est Maurice surtout pour qui sont les lettres importantes, toutes trempées d’émotion. Ici le style est gauche souvent, naïf comme la personne, mais il s’élève avec les descriptions, embrasse en mots simples, toute la vie du Cayla. Le souvenir du frère éclate à chaque pas. Qu’il soit à la Chesnaye, en Bretagne, à Caen auprès de Trébutien ou plus tard à Paris, dans son jardin de la rue d’Anjou, il ne cesse de demeurer en souvenir, au château natal. Toutes choses sont, pour Eugénie, des occasions de souvenirs. Va-t-elle au jardin, à l’église, dans le verger, les fruits sont, ils mûrs, les troupeaux prospères, les paysans heureux, il faut que Maurice le sache. Hier on a placé une plaque de foyer à la cheminée de cuisine : « Je viens d’y poser les pieds, et je marque ici cette sorte de consécration du foyer dont la pierre ne gardera point de trace. » Aujourd’hui elle « écoute le berger qui siffle dans le vallon » ; ce soir « sa tourterelle est morte. Je l’aimais (dit-elle), elle était blanche… » ; demain elle sera au lavoir de la Moulinasse et fera la lessive.

Des changements surviennent-ils, elle en avertit celui qui deviendra, un jour, le seigneur du Cayla : « Notre Cayla est bien changé et change tous les jours. Tu ne verras plus le blanc pigeonnier de la côte, ni la petite porte de la terrasse, ni le corridor où nous mesurions notre taille quand nous étions petits, Tout cela est disparu et fait place à de grandes croisées, à de grands salons. C’est plus joli, ces choses nouvelles, mais pourquoi est-ce que je regrette les vieilles et replace de cœur les portes ôtées, les pierres tombées ? »

Elle est heureuse de ce dialogue épistolaire. Il lui semble que sans cela elle n’existerait plus : « Mimi est au hameau, dit-elle, papa à sa chambre, Eran à Gaillac, et moi avec toi, cela se fait souvent. » a Vous êtes heureusement née pour habiter la campagne », lui dit-on. Elle le sent et s’en réjouit. Pour Maurice elle évoque tous les sites, les bois, les villages, les hameaux. Voici Mérin à l’ombre de ses toits de chaume ; Lentin où elle va, le dimanche, à l’office ; Gaillac d’où viennent les nouvelles, la plus grande ville aux environs ; le Téoulé où il y a de beaux chênes ; la Moulinasse dont les eaux sont claires et bonnes aux lavandières ; Cordes, enfin, où habitait la Vialarette, une bonne servante : « la Vialarette ne te portera plus des marrons et des échaudés de Cordes ; la pauvre fille est morte la nuit dernière… » Une fois elle dit : « On s’est levé de bonne heure pour faire du pain », et est joyeuse. Elle aime toutes choses : « une mouche, un bruit de porte, une pensée qui vient, que sais-je ? dit elle, tant de choses qu’on voit, qu’on touche, qu’on sent, feraient écrire des volumes. »

Et plus tard : « Mon être s’harmonise avec les fleurs, les oiseaux, les bois, l’air, le ciel, *tout ce qui vil dehors*, grandes ou gracieuses œuvres de Dieu... » Parfois elle s’essaye à botaniser et l’écrit à son frère ; ce qu’elle aime surtout, dans les *Harmonies de la Nature*, c’est, au premier chapitre, l’admirable passage où Bernardin de Saint-Pierre a étudié le fraisier dans sa structure exquise. Mais tant de rusticité ne va pas sans émoi. A travers tant de distance, elle écoute le cœur de Maurice se détacher lentement de la religion qu’elle aime ; se laisser gagner aux mille voix légendaires, insidieuses et perverses dont les antiques sirènes ont jadis enchanté les promontoires bretons. Un malaise s’empare de la chrétienne à deviner les nymphes, les dryades et les dieux qui parlent à Maurice par la voix des forêts et la plainte de la mer. Quelque chose vient de se dresser entre elle et lui qu’elle ne comprend pas bien Et cela est plus puissant que l’amour d’une femme ! Eugénie le devine, s’en affole. Elle écrit : « Un jour nous saurons tout ; un jour je saurai pourquoi nous sommes séparés… » Une autre fois ce sont des reproches : « Comment fais-tu, toi qui ne pries pas, quand tu es triste, quand tu as le cœur brisé ? » Plus tard, même quand il sera mort, toute amertume ne sera point éteinte ; elle écrira encore, comme s’il était là : « Te souviens-tu que je me comparais à Monique pleurant sur Augustin, quand nous parlions de mes afflictions pour ton âme, cette chère âme dans l’erreur… »

Mais pour Maurice *l’erreur* était devenue bientôt la vérité unique. Depuis longtemps déjà il avait fui la Chesnaye. Les disciples de l’abbé de Lamennais s’étaient dispersés au moment où le maître, quittant la solitude méditative, se résolvait de lui-même à entrer dans cette lutte des partis où venait de le jeter l’opposition religieuse. Hippolyte de la Morvonnais et Maurice de Guérin avaient fui l’Armorique et quitté à jamais la chapelle humble où M. Féli ne dirait plus l’office. Une amitié nouvelle ne tarda point à combler pour eux celle de ce prêtre ardent. Les jeunes gens connurent M. Trébutien bibliothécaire à Caen. Plus tard ils le virent à Paris. C’est Trébutien qui mena, le premier, Maurice de Guérin au musée des Antiques. Cette visite fut décisive. Ce que la sœur craignait tant sans le comprendre arriva. Son frère s’éprit à en mourir d’antiquité heureuse, libre, indomptée, de terre primitive et large, de nature hardie et rythmique à la fois dans son expressive grâce. Ce mépris, Maurice de Guérin le professera bientôt pour les hommes, au milieu de ce Paris où il lui faudra vivre et que n’habitent plus les visions antiques de ses forêts bretonnes.

Le Centaure Macarée venait de naître eh son cœur. Il n’y a pas, il n’y eut jamais de naturisme exprimé dans une langue plus parfaite et plus pure. Belle comme un fruit poussé à un arbre de Corinthe, cette jeune prose se balance harmonieusement. Tout n’y est que regret pour les temps paniques, actions de grâce pour l’immense univers où le poète se fond avec plus de charme et d’ardeur qu’un Lucrèce.

Maurice de Guérin c’est Mélampe tout entier, c’est le mortel avide de connaître les temps où tout était beau, qui interroge, au seuil de l’antre, le vieux satyre. L’être fourchu est âgé, sa barbe touche à ses jambes et ses cornes sont dures ; tout le poil de son corps est brûlé des étés et flétri des hivers. Mais son esprit est clair comme un chant de la Grèce. « Mes pieds — dit-il — voyez, ô Mélampe, comme ils sont usés ! Et cependant, tout glacé que je suis dans ces extrémités de l’âge, il est des jours où, en pleine lumière, sur les sommets, j’agite de ces courses de ma jeunesse, et, pour le même dessein, brandissant mes bras et employant tous les restes de ma rapidité… »

« Un jour — dit Mélampe contant le récit de Macarée — un jour que je suivais une vallée où s’engagent peu les Centaures, je découvris un homme qui côtoyait le fleuve sur la rive contraire. C’était le premier qui s’offrait à ma vue. Je le méprisai — voilà, tout au plus, me dis-je, la moitié de mon être… » Ainsi fera-t-il parler les belles créatures païennes : Mélampe, le grand Macarée « dont la vieillesse regrette les fleuves », et le grand Chiron « dont tout le soin des journées consistait dans la recherche des plantes. » « Dans ma jeunesse, Apollon m’inclina vers les plantes, disait le divin Centaure, et m’apprit à dépouiller dans leurs veines les sucs bienfaisants. Depuis, j’ai gardé fidèlement la grande demeure de ces montagnes, inquiet, mais me détournant sans cesse à la recherche des simples… » Ainsi Maurice de Guérin retournait vers les temps païens, il en goûtait le charme à la vue des statues et s’en grisait souvent à évoquer les formes des dieux. A son tour il était — ainsi que Macarée — l’être fier s’ébrouant dans les eaux des fleuves et qui n’en sortait que suivi de dons« qui raccompagnaient des jours entiers et ne se retiraient qu’avec lenteur à la manière des parfums. ».[[16]](#footnote-16)

V

Il n’y avait plus de place pour Christ dans cette pensée ardente, qui rêvait d’autre temps et cherchait d’autres dieux. Ses vivants paysages ne souffraient plus de mort sur la croix. Ils étaient toute renaissance. La grande voix universelle inspire Guérin. Le poète est devenu humble et doux, résigné aussi. II écrira : « Ce que j’écris, ce que j’ai écrit et ce que j’écrirai ne vaudra jamais le sommeil d’un atome. » Réfugié à Paris il n’a de joie qu’en son jardin modeste de la rue d’Anjou. Partout ailleurs la ville l’effraie et l’attriste ; il n’y a pas assez d’arbres. Il se plaint : « Mon Dieu, s’écrie-t-il (est-ce à Pan ou à Dieu qu’il s’adresse ?) mon Dieu, mettez devant mes yeux une image, une vision des choses que j’aime, un champ, un vallon, une lande, le Cayla, le Val, quelque chose de la nature… »

Sur tant de tristesse se leva une dernière espérance. Mlle « Eugénie de Guérin fit épouser à son frère une jeune et jolie créole de l’île de France. Cette personne arrivait en Europe, parée, comme Virginie, de toutes les grâces de son climat. Pour lui elle avait quitté sa belle île et ses bois de Pamplemousses. Elle venait au devant de Maurice couronnée de la légende, aussi douce et pudique que la fiancée de Paul.

Mais le poète est atteint ; il ne survivra pas au bonheur. Les soucis d’une vie difficile, les chagrins l’ont usé. « Cher Maurice, nous allons nous voir, nous entendre » lui écrit alors Eugénie qui l’appelle au Cayla. Mais le séjour ne fut que de peu de durée. Maurice ne resta guère au Cayla. Paris le rappelait. Tout se fait sombre en lui à cette heure joyeuse. Le mariage a lieu au mois d’août. Mlle Eugénie de Guérin se réjouit. Des cadeaux pour la noce arrivent de Bourbon, des Indes, on ne sait d’où. C’est toute une fête ; le Cayla éclate en rires et en réjouissances. La sœur écrit au frère : « C’est trop joli ce que je vois pour ne pas te le dire : nos demoiselles, là bas, le long du ruisseau, chantant, riant, se montrant ça et là sous des touffes d’arbres comme des nymphes de nuit… je les entends rire et toujours rire ; cet âge est une joie permanente… Adieu, Maurice, nous avons bien parlé de toi en montrant les cadeaux de noce… »

Mais Maurice de Guérin était allé trop avant sur les chemins de la beauté ; il avait trop donné de lui à contempler, dans leurs ébats fougueux, les nymphes et les centaures. Il demeurait épuisé de la vision immense. Il ne revit le Cayla que pour y mourir. Et ceci arrivale vendredi 19 juillet 1839. A jamais étendu sous la terre maternelle, abrité par les pampres rustiques, il retournait enfin au sein de cette terre auguste qu’il ne cessa d’aimer. Aujourd’hui il y repose encore et dans son repos divin, bien qu’une petite croix se dresse au-dessus de sa tête, il est de ceux qui peuvent dire, avec les grands centaures : « Retiré dans un repos absolu, je goûte sans altération le bienfait des dieux qui se répandent en moi… ».[[17]](#footnote-17)

VI

Désormais la vie de Mlle Eugénie de Guérin n’est plus que celle du roseau que l’orage a flétri. Certes, elle avait encore, selon le portrait qu’en laissa Lamartine, « les yeux où se reflète le génie, la bouche où s’épanouit la beauté, le contour harmonieux et délicat du visage, la taille svelte et souple, la vivacité de la démarche », mais l’âme se trouvait à jamais attristée. Les bois d’Andillac n’ont plus autant de charme pour elle. Le 17 août de cette terrible année 1839, un mois après le grand malheur, elle écrit dans son journal : « Commencé à lire les Saints Désirs de la mort, lecture de mon goût… Morte à tout bonheur, à toute espérance ici-bas… »Parfois elle a le désir d’immortaliser, par de nobles pages, cette vie étrange, courte et pure de Maurice de Guérin « Si j’écrivais sa vie, cette vie si jeune, si riche, si rare… » Puis elle renonce et se remémore. Elle ne peut pas, tant sa douleur est vive, assembler les mots vrais. Ces mots de justice il est réservé à d’autres, à Sainte-Beuve, à George Sand de les trouver. Le Ier juillet 1840 lui parvient un billet « de M. de Sainte-Beuve, cet homme exquis, dont elle reçoit l’écriture vivante... » Une autrefois elle quitte le Cayla trop hanté de souvenirs de deuil ; la voici à Saint-Martin en Berry, chez sa fidèle amie Mme de Maistre. Le château « si beau, si grand dans son parc et ses belles eaux » la ravit. « On voit que Lenôtre a passé là », écrit-elle. C’est un adoucissement, mais ce n’est — hélas ! — que cela. Rien au monde ne saurait la faire oublier. Rien, pas même cette amitié étrange, énigmatique et fière qu’elle voua, vers la fin, à un homme que son talent, son mérite personnel et la foi de sa croyance rendaient dignes de l’approcher : Barbey d’Aurevilly. Toute la dernière partie du journal de- Mlle Eugénie de Guérin est emplie de ce nouveau nom. Nous l’y lisons avec respect. Barbey d’Aurevilly avait reçu Maurice de Guérin à Caen chez Trébutien. L’homme s’augmentait en lui — aux yeux d’Eugénie — du prestige de cette liaison impérissable.« Mais, dit Lamartine, il semble que M. d’Aurevilly avait le cœur engagé ailleurs. » Ils s’écrivirent. Ce furent des lettres pures et belles. Il n’y est presque jamais parlé que du mort. Eugénie l’associe toujours au souvenir des vivants. « La belle matinée d’automne !… écrit-elle un jour, Maurice, et puis vous, je vous aurais voulu voir tous sous mon ciel du Cayla. » Parfois elle se résigne, est amère, ne sait plus rien trouver de nouveau à dire : « Ni envie, ni pouvoir d’écrire. Qu’écrirai-je d’ailleurs qui vous fût bon, à vous à qui je voudrais tant de bien, à qui il est difficile d’en faire ? » Mais rien qui dépassât jamais le ton de l’âme… Barbey d’Aurevilly n’a pas été ingrat. C’est à lui que nous devons le *Reliquiœ* d’Eugénie et de Maurice de Guérin. Celle qu’il appelle si bien, au cours de son premier Memorandum, « le cygne du Cayla », morte, a été l’objet de tous ses soins. Trébutien l’aida dans ce précieux travail. Cet homme rare et lettré, épris, au milieu de la vie grise et provinciale de sa petite ville de Caen, des beaux spectacles de la nature, entreprit même, avant de consacrer à Maurice quelques pages mémoriales, un voyage aux sites inoubliables que marqua son génie. « Il y a quelques années, dit-il, je suis allé visiter le val de l’Arguenon, en Bretagne, d’où Maurice a daté ses plus belles inspirations. J’ai voulu voir les lieux où il avait vécu ses jours les plus heureux, la mer qu’il avait chantée, toutes les choses où il avait répandu son âme et où je tenais à mêler un peu de la mienne… » Sans doute c’est au milieu de ces sites où il eût convenu de l’ensevelir, sous le même ciel où repose René. On eût gravé sur sa tombe l’image du Sagittaire, et le fantôme hennissant du divin Chiron y fût revenu, la nuit, pour y cueillir des simples. Mais il n’en a pas été ainsi. Il repose au milieu des siens, près de sa sœur Eugénie qui l’a tant aimé, au cimetière d’Andillac.

Les amants des Montmorency

A Charles-Louis Philippe.

Alfred de Vigny vint une fois à Montmorency. C’était en 1830 et, dans les bois en fleurs, sur un tapis de mousse émaillée, le mois d’avril achevait de mourir. Aux murs des rustiques auberges, les pampres flétris du dernier automne se déchiraient sous la rude poussée des jeunes feuilles. Le soleil, accablant déjà, faisait, sur la route poudreuse, perler des gouttes de sueur au front des hommes des champs. Les chiens, heureux du beau matin, se pressaient sur les pas des troupeaux ; les mouches bourdonnantes activaient, dans les champs retournés, les grands bœufs admirables. Sur le seuil d’une auberge le poète s’arrêta. Il était las de sa course aventureuse dans la campagne active.

La pensée du génie est plus lourde à porter que le bissac pesant du laboureur : et, devant une table grossière où la servante accorte vint, dès rentrée du visiteur, poser le verre et le pot de grès à fleurs, la rêverie envahissante s’empara, pour l’accaparer toute, de cette pensée austère. Le poète, pour qui rien n’est grossier ni méprisable, admirait jusqu’aux murs de cette pauvre maison. Des mains amoureuses y avaient enlacé, dans les fleurs et les flèches, plus d’un nom adoré. M. de Vigny en lut quelques-uns. « Sur un vieux papier jaune » des vers inhabiles étaient tracés aussi. Sur le bois de la table, devant lui, de la même écriture, étaient gravés trois noms, profondément, au couteau. Sans doute, le jeune homme qui était venu là, avant de tuer sa maîtresse et de percer son cœur d’une balle qui les brisa tous deux, avait tenu à léguer au monde, dans ces trois noms, le secret de sa douleur. La fille d’auberge, avide de tout conter, acheva d’expliquer à cet homme attentif tout le drame qui s’était dénoué à cette place, avec un peu de sang. Elle était rouge et gaie, pleine de vie et la poitrine forte ; elle montra au poète quelques rubans qui restaient d’eux. Du récit de cette fille, de ces souvenirs, du décor admirable qui entourait l’auberge et parait la campagne, M. de Vigny composa l’un de ses plus beaux poèmes : *Les Amants de Montmorency :*

Ils passèrent deux jours d’amour et d’harmonie,

De chants et de baisers, de voix, de lèvre unie,

De regards confondus, de soupirs bienheureux,

Qui furent deux moments et deux siècles pour eux.

La nuit on entendait leurs chants ; dans la journée

Leur sommeil, tant leur âme était abandonnée

Aux caprices divins du désir ! Leurs repas

Etaient rares, distraits ; ils ne les voyaient pas,

Ils allaient, ils allaient, au hasard et sans heures,

Passant des champs aux bois et des bois aux demeures,

Se regardant toujours, laissant les airs chantés

Mourir, et tout à coup restaient comme enchantés.

L’extase avait  fini par éblouir leur âme,

Comme seraient nos yeux éblouis par la flamme.

Troublés, ils chancelaient, et, le troisième soir,

Ils étaient enivrés jusques à ne rien voir

Que les feux mutuels de leurs yeux...

Ce fut ce soir là qu’ils choisirent pour mourir. On ne sait lequel des deux amants donna le coup à l’autre. Il est présumable que ce fut le jeune homme. M. de Vigny le laisse à penser, et il est rare, dans ces minutes suprêmes, que les poètes se trompent.

\*\*\*

Non loin de là, sans doute, se trouvait la maison où madame d’Epinay voulut loger Rousseau. Les amants de Montmorency, au cours de ces promenades rapides où ils allaient sans rien voir, les yeux brûlés de passion, la frôlèrent probablement. Mais, comme ils étaient jeunes et ivres, ils ne pensèrent point à s’y arrêter. Ainsi est l’ingratitude des amants. Semblables à ces fidèles oublieux qui délaissent le temple où ils apprirent les mots de la prière, ceux ci ne songeaient pas que, dans ces murs en ruines, habita une pensée qui fut assez puissante pour remuer le monde et battit un cœur assez douloureux pour être pareil aux leurs. Ce n’est pas impunément qu’un homme qui accorda, toute sa vie, à l’amour, une place si importante, habita dans ces lieux.

Est-ce sans dessein que ce jeune couple, immortalisé par les vers d’un des plus grands poètes qui soient, ait adopté, pour y aimer et y mourir, plutôt que ceux d’Eaubonne, d’Epinay ou d’Enghien, ces sites de Montmorency ? M. de Vigny paraît nous dire que notre amoureux avait, sur le mur de l’auberge, tracé des vers informes. Une âme de poète, de poète ignoré peut-être, gonflait donc cette poitrine. Il est permis de supposer un enthousiasme du cœur. Qui sait si, dans ce choix d’un lieu propice à l’amour et favorable au deuil, nos jeunes fugitifs n’avaient point écouté des souvenirs de lecture : *La nouvelle Héloïse* avait chanté dans leurs cœurs. Dans les solitudes de St-Brice, de Gonesse et de Montmorency, la vision des amants des Alpes avait brillé pour eux. Certes, c’étaient, au lieu des fleurs bleues de la montagne et de la neige amassée, les coteaux verdoyants et les cerisiers en fleurs ! Mais aux âmes enivrées importe peu le décor ! Celui-ci était fruste et limpide ; il convenait à leur ingénuité et leur désolation, et c’est parce que leur destinée avait la prescience de son tragique qu’ils vinrent, à l’ombre de ces verdures chères à Rousseau, chercher le refuge à leur douleur.

\*\*\*

Il n’y avait, de la Chevrette où était madame d’Epinay, à l’Hermitage où était Rousseau, qu’une petite distance. Dans une des plus belles lettres qu’elle écrivit à son « ours », madame d’Epinay elle-même décrit cette petite maison : « Elle est, dit-elle, à l’entrée de la forêt de Montmorency ; elle est située dans la plus belle vue. Il y a cinq chambres, une cuisine, une cave, un potager d’un arpent, une source d’eau vive, et la forêt pour jardin... » On voit que c’était plus qu’il n’en faut pour un sage. Mais un cœur tourmenté est-il vraiment sage ? Et l’on sait de quels tourments cette vie douloureuse de Rousseau fut emplie ! On sait quels déboires, quels soucis forgés à plaisir furent les siens. « Comment quitter Grimm, Diderot et vous ? » écrivait-il, dès le projet de cette retraite, à madame d’Epinay. Cet homme de la nature a, semble-t-il, la crainte d’en approcher. Il ne veut venir vers les cerisiers de Montmorency, vers les fleurs vermeilles des coteaux d’Andilly que débarrassé de tous les soins de la vie. Herboriser, observer les petites fleurs sous les arbres, suivre, de l’œil, le vol des libellules, autant d’actes qui deviennent de grandes passions. Mais il les veut — ces grandes passions — dépouillées des souvenirs de l’homme ! Et ce n’est que quand il est bien sûr qu’aucune des entraves de la commune vie ne viendra troubler sa méditation, qu’il accepte le voyage et le don généreux.

En mars 1756, il consent à venir passer à l’Hermitage les vacances de Pâques. Il y vient vers l’avril, comme y est venu M. de Vigny. Il a choisi cette époque comme plus douce à son cœur. Et quoique le voyage ait été semé d’épisodes, que Thérèse et la mère Levasseur aient, par leur présence, compliqué de beaucoup le transport, son cœur ranimé retrouve, pour un instant, la sérénité dans la joie et la plénitude dans le bonheur. Et, dès le 13 avril, il écrit à madame d’Epinay : « Quoique le temps me contrarie depuis mon arrivée ici, je viens de passer les trois jours les plus tranquilles et les plus doux de ma vie. » D’ailleurs il n’est point livré complètement à la solitude. La Chevrette le réclame souvent. Rousseau y retrouve, outre madame d’Epinay, madame d’Houdetot, madame de Jully, le baron d’Holbach et Melchior Grimm. Son amitié avec Diderot n’a pas encore connu de nuage. Madame d’Epinay a pour cet homme souvent maussade, pour ce génie assombri, pour ce cœur sensible que le moindre froissement torture, une attentive sollicitude. « Bonjour, l’ermite ; vous verra-t-on bientôt ? » écrit-elle dans ses lettres. Ou bien : « Adieu, mon ours, Soignez bien votre santé. » On voit de quels soucis, de quelle affection l’auteur d’*Héloïse* était entouré ! Il ne reste, aujourd’hui, de tout cela, qu’une petite maison sans saveur et sans apparence. Des gens riches en ont fait le commun d’un château. On ne peut pas y pénétrer ; les petites pièces ordinaires où vécut cet homme passionné sont interdites aujourd’hui à tous ceux qui font, à Montmorency, le pèlerinage de leur cœur. Mais le souvenir a été plus vivace que l’oubli. La petite maison elle-même demeure. Rien ne la signale aux passants ; mais tous les amants qui viennent dans ces lieux poétiques, goûter, avec les cerises de l’endroit, l’amer souvenir du philosophe, la reconnaîtront.

\*\*\*

On va vers Rousseau avec une inquiétude charmante ; il nous semble que c’est un confident. Il a une façon exquise de nous narrer sa vie. On le sent, aimant toujours, à travers la nature, les femmes qui en sont l’ornement. Il a sur les cœurs un puissant empire. Soit à Thônes, où il aima Claudine Galley, soit aux Gharmettes, où le cajola sa bonne « maman », voire à Bourg Saint-Andéol, où la figure « ni belle, ni jeune, mais charmante » de madame de Lamage fit, sur lui, une impression inoubliable, soit à Montmorency ou à Ermenonville, il abandonna son cœur avec jouissance et emportement ; toujours prêt, comme il le disait lui-même, pour mademoiselle Galley, à jeter ses lèvres comme des cerises vers celles qu’il a choisies, il s’abandonne en un oubli de tout lui-même. Il est, au milieu de la nature, bon et affable comme les arbres qui l’entourent, comme les fleurs désirables qui poussent à ses pieds ; comme la brise rafraîchissante qui apaise, de son souffle léger, le tourment de son cerveau.

Pourvu qu’ils soient jeunes et enthousiastes, les jeunes gens trouvent, à la fin de sa vie, cet accueil admirable qu’il ne peut plus donner aux femmes. Ceux qui vont naître à des destins tragiques, à des années tourmentées et farouches, font, comme des amants, le voyage des sites de Montmorency et d’Ermenonville. Ils viennent, troublés et remplis de la terreur de contempler le génie, vers ce vieillard misanthrope et souffrant. Comme à la porte d’un temple, ils se recueillent avant de franchir, d’un pas qu’ils devinent irrémédiable, le seuil de cette demeure. Et plus tard, quand ils parlent de lui, c’est avec ce respect que l’on témoigne aux dieux tutélaires. « Homme divin, s’écriera peu d’années après, dans une ardente dédicace aux mânes de Jean-Jacques Rousseau, Robespierre déjà puissant, homme divin, tu m’as appris à me connaître ; bien jeune, tu m’as fait apprécier la dignité de ma nature et réfléchir aux grands principes de l’ordre social. Le vieil édifice s’est écroulé, le portique d’un édifice nouveau s’est élevé sur ses décombres et, grâce à toi, j’y ai apporté ma pierre. Reçois donc mon hommage ; tout faible qu’il est, il doit te plaire, je n’ai jamais encensé les vivants. »

Robespierre est venu vers Jean-Jacques une rose à la main,[[18]](#footnote-18) Lui aussi, par une de ces journées d’avril qui font les bois légers et bruissants d’oiseaux, il a gravi les coteaux et monté la route. Il a frappé à la demeure du vieillard. Et sur sa vie désormais livrée à toutes les tourmentes de la mêlée, plane, comme un souvenir réconfortant et précieux, la mémoire de cette minute. « Je t’ai vu dans tes derniers jours, écrit Robespierre, et ce souvenir est pour moi la source d’une joie orgueilleuse ; j’ai contemplé tes traits augustes, j’y ai vu l’empreinte des noirs chagrins auxquels t’avaient condamné les injustices des hommes. Dès lors j’ai compris toutes les peines d’une noble vie qui se dévoue au culte de la vérité ; elles ne m’ont pas effrayé… » Et, un peu plus loin, Maximilien ajoute : « Tes admirables Confessions, cette émanation franche et hardie de l’âme la plus pure, iront à la postérité, moins comme un modèle d’art que comme un prodige de vertu… »

Ainsi se créa vers Rousseau le courant d’admiration. Montmorency ne compta plus le nombre des amants, des patriotes et des poètes qui accomplirent le pèlerinage de ses coteaux.

En 1793, en pleine Terreur, le nom de *Mont*-*Emile* lui fut donné à la place de celui qu’il tenait des siècles. *Mont-Emile* fut le bosquet champêtre, la charmille bucolique où la Révolution ardente vint célébrer Jean-Jacques. Mais le courant s’accentua, grandit, attira vers ces sites tous ceux qu’émeuvent l’épisode des grandes vies, le récit des événements fameux. Jusques au prince d’Anhalt qui, en 1815, au lendemain de l’invasion, exempta toute la contrée, depuis Compiègne jusque-là, des charges de l’occupation militaire, uniquement parce que ces lieux charmants avaient vu, parcourant leurs sites à la poursuite des fleurs modestes et des petites plantes cachées, l’« ours » de madame d’Epinay !

\*\*\*

Montmorency ! C’est aussi Amathonte où se prie l’amour. Mais cet amour-là n’est point le même que l’amour antique. Toute cette contrée, depuis Loisy, Chaalis et Ermenonville, est enivrante de fleurs. Les arbres fruitiers y sont odorants. Au bord des ondes de la Thève, a laissant à ses coudes des remous d’eau stagnante où s’épanouissaient les nénuphars jaunes et blancs, où éclatait comme des pâquerettes la frêle broderie des étoiles d’eau », Gérard de Nerval est venu promener Sylvie. Au cours des plaines parées de meules de foin et de hautes glanes d’or, à l’ombre des halliers épais, ils lisaient ensemble la *Nouvelle Héloïse.* Les amants que M. de Vigny chanta vinrent sans doute ici en épeler les mots de ce livre brûlant. Les feuilles des arbres et les oiseaux des bois répétèrent ces accents enivrés que la voix de la comtesse d’Houdetot et du jeune Robespierre avaient redits déjà. Les bois et les oiseaux en ont gardé un frémissement infini. Tant qu’il mûrira, sur les coteaux féconds, de ces petites cerises aigres et douces semblables à celles que goûtait Jean-Jacques dans les méditations de ses promenades solitaires, les amants viendront vers Montmorency. Ils ne sont point d’âmes passionnées que n’émeuvent de si grands souvenirs, que n’enchantent de si belles campagnes.

|  |  |
| --- | --- |
| Corps de texte (prose) | Corps de texte |
| Corps de texte (prose) non indenté (pas de retrait de première ligne) | <noindent> |
| Corps de texte (vers ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <l> |
| Titre hiérarchique (niveau 1) | Titre 1 |
| Sous-titre (niveau 1) | h1.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 2) | Titre 2 |
| Sous-titre (niveau 2) | h2.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 3) | Titre 3 |
| Sous-titre (niveau 3) | h3.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 4) | Titre 4 |
| Sous-titre (niveau 4) | h4.sub |
| Titre non hiérarchique (généralement centré : Fin du premier acte, etc.) + Titre de citation (y compris les poèmes) + Noms des locuteurs dans les dialogues hors théâtre | <label> |
| Séparateur centré (\*, \*\*\*, etc.) | <ab> |
| Mention de date, de temps ou de lieu (dans une lettre, une préface, etc.) | <dateline> |
| Epigraphe | <epigraph> |
| Signature (préfaces, lettres) | <signed> |
| Citation en prose (paragraphe) | <quote> |
| Citation en vers (paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <quote.l> |
| Citation dans le corps de texte (caractères) | <quote.c> |
| Numéro de page (caractères) ; sinon %000% ou [p. 000] dans le corps du texte ; on peut procéder à une extraction par la suite | <pb> |
| Formule dans une lettre, une préface (Monsieur, Madame, Soyez assuré…, etc.) + Dédicace dans un poèmes (indiquer ce cas par un commentaire dans le traitement de texte) | <salute> |
| Post-scriptum dans une lettre, une préface | <postscript> |
| Référence bibliographique | <bibl> |
| Contenu de tableau | Contenu de tableau |
| Acte dans une pièce de théâtre | Acte |
| Scène dans une pièce de théâtre | Scène |
| Locuteur dans une pièce de théâtre ou un dialogue (paragraphe) | <speaker> |
| Locuteur dans une pièce de théâtre (caractères) | <speaker.c> |
| Didascalie dans une pièce de théâtre (paragraphe) | <stage> |
| Didascalie (caractères) | <stage.c> |
| Résumé en début de chapitre | <argument> |
| Page de titre : titre et sous-titre | <docTitle> |
| Page de titre : éléments concernant l’impression (lieu, éditeur, avec privilège, etc.) | <docImprint> |
| Page de titre : nom de l’auteur | <docAuthor> |
| Page de titre : date | <docDate> |
| Remarques (style provisoire) | <tmp> |

1. Si nous en croyons Fontenelle, le destin de l’illustre botaniste Tournefort avait été, en cela, analogue à celui de M. Poivre : « Comme (son père) le destinait à l’église, il le fit étudier en théologie et le mit même dans un séminaire. Mais la destination naturelle prévalut. Il fallait qu’il vit des plantes : il allait faire ses études chéries, ou dans un jardin assez curieux qu’avait un apothicaire d’Aix, ou dans les campagnes voisines, ou sur la cime des rochers. Il pénétrait par adresse ou par présent dans tous les lieux fermés, où il pouvait croire qu’il y avait des plantes qui n’étaient pas ailleurs… » (Fontenelle, *Eloge de Tournefort.*) [↑](#footnote-ref-1)
2. Domingue, dit Bernardin, « plantait dans des lieux secs des patates, qui y viennent très sucrées, des cotonniers sur les hauteurs, des cannes à sucre dans les terres fortes, des pieds de café sur les collines, où le grain est petit mais excellent ; le long de la rivière et autour des cases, des bananiers, qui donnent toute l’année de longs régimes de fruits avec un bel ombrage... » *(Paul et Virginie*.) [↑](#footnote-ref-2)
3. Le navigateur Bory de Saint-Vincent rapporte que M. Hubert, l’un des colons principaux de Port-Louis, donna le nom de *Carré Poivre* à l’un des sites les plus beaux de ses plantations. Deux grands muscadiers, l’un mâle et l’autre femelle, un mangoustan magnifique, un grand canelier, le poivre, le betel et surtout le giroflier, poussaient dans cet endroit de l’Ile « M. Hubert, dit Bory, ayant reçu, en 1791, le portrait de M. Poivre, notre hôte donna une fête champêtre à son jardin du Bras-Mussard, en l’honneur de l’ancien intendant. La relation de cette fête magnifique étant parvenue à la veuve de M. Poivre, cette dame y fut très sensible. Une de ses connaissances en fit lecture à l’Académie de Lyon où l’on versa des larmes en l’écoutant » (Bory de Saint Vincent *Voyage dans les quatre principales îles des mers Afrique.)* Madame Poivre remercia, par lettre du *22* janvier 1792, en termes émus et pleins de gratitude Commerson, demeuré à Port-Louis, nomma *Pivrea*, en l’honneur de M. Poivre l’une des espèces de lianes de son jardin des Pamplemousses. Le nom de l’honnête intendant ne cessa depuis, d’être vénéré à l’Ile de France de la part de tous ceux qui vinrent à connaître les belles et bonnes actions de sa vie. [↑](#footnote-ref-3)
4. Histoire des chats, dissertation sur la prééminence des chats, dans la société sur les autres animaux d’Egypte, sur les distinctions et privilèges dont ils ont joui personnellement, sur le traitement honorant qu’un leur faisait pendant leur vie et des monuments et autels qu’on leur dressait après leur mort, avec plusieurs pièces qui y ont rapport. Paris, Quillon (1727) ; Amsterdam (1767), in-8 avec figures. Cette édition porte aussi le titre de : Lettre philosophique sur les chats. [↑](#footnote-ref-4)
5. Du râle des coups de biton dans Us relations sociales et en particulier dans l’histoire littéraire, par Victor Fournel. Paris. [↑](#footnote-ref-5)
6. Journal de Favart, 13 octobre 1763, Correspondance de Grimm. [↑](#footnote-ref-6)
7. Histoire de la Révolution française (chapitre V). [↑](#footnote-ref-7)
8. Le Journal de la Société des Amis de la Constitution, qui n’est que la continuation du Journal de la Société de 1789, créé par Condorcet, devint par la suite, le Journal des Débats de la Société des Amis de la Constitution séante aux Jacobins, puis enfin le Journal de la Société des Amis de la liberté et de l’Egalité. Laclos en fut, presque toujours le rédacteur en chef. Son influence y égalait celle de Camille Desmoulins aux Révolutions de France et de Braban ou de Fréron à l’Orateur du peuple. — « Le but de cet ouvrage — écrit Laclos sous forme d’avertissement à son journal — est de faire aimer la Constitution et le moyen qu’on emploiera sera de la faire connaître.. » Ces phrases de pauvre style, qui ne sont guère, dans leur concision, aussi légères que celles des Liaisons, Chodelos les fait imprimer pendant qu’ailleurs, à la même époque, Bernardin de Saint- Pierre publie la Chaumière indienne et Louvet de Couvray les Amours du chevalier de Faublas. [↑](#footnote-ref-8)
9. La dernière pensée de Choderlos se reporta, an moment suprême, vers ceux qu’il allait laisser, vers sa femme et vers ses enfants. Il les unit en un souvenir commun, dans cette lettre ultime qu’on a retrouvée depuis et où il semble que se trahit, à côté de la foi qu’il a dans l’avenir de Bonaparte, le regret qui le retient attaché au passé :

   Au quartier général de Tarente,

   15 fructidor an XI

   Général, premier Consul,

   Je profite de quelques instants qui me restent encore à vivre pour dicter les derniers vœux de mon cœur. Je désire, général premier consul, qu’ils vous soient connus.

   Le bonheur de ma patrie, le succès de vos armes, le sort de ma malheureuse famille, voilà ce qui m’occupe au moment où tout va finir pour moi.

   La triste position de mon épouse et de mes trois enfants que je laisse absolument sans ressources, m’afflige ; mais l’espoir dans lequel je sais que vous les secourrez me fait mourir plus tranquille. Cette consolante idée, qui me ranime un instant, me donne encore la force de vous assurer de toute la sincérité du dévouement et de l’admiration que j’ai eus et que je conserverai pour vous jusqu’à mon dernier soupir J’ai l’honneur...

   Choderlos Laclos.

   *(De l’Education des femmes* par Choderlos de Laclos avec une introduction et des documents, par Edouard Champion). Paris, Vanier, 1903.

   La famille de cet homme aimable occupa, par la suite, des emplois importants, et dans l’*Itinéraire de Paris à Jérusalem* nous lisons, sous la plume de Chateaubriand, que M. Choderlos (Chateaubriand écrit *Cbauderlos),* frère de M. de la Clos, alors consul français dans la ville de Smyrne, l’y reçut avec politesse. [↑](#footnote-ref-9)
10. M. de Fontanges. [↑](#footnote-ref-10)
11. Voici ce qu’a écrit, dans *La Sagesse et la Destinée*, M. Maurice Maeterlinck sur cette nuit historique : « … Dans le moment décisif, dans cette sinistre et haletante nuit de Varennes, qui est une de ces nuits de l’histoire où la fatalité eût dû régner à l’horizon comme une inébranlable montagne, ne la voit-on pas chanceler à chaque pas, cette fatalité, telle qu’un enfant qui marche pour la première fois et qui ne sait si c’est ce caillou blanc ou cette touffe d’herbe qui le fera choir à droite ou à gauche dans le sentier ? A l’arrêt tragique de la berline... et puis devant le maire.. et à l’auberge et dans la boutique de M. Sauce, le brave épicier du village... à vingt reprises tout n’a-t-il pas dépendu d’un oui ou d’un non, d’un pas, d’un geste, d’un regard ?… Ah ! c’est bien là la nuit honteuse, la nuit révélatrice de la fatalité !… » [↑](#footnote-ref-11)
12. Des précieuses recherches qu’a faites M. G. Lenôtre il semble résulter que l’affaire de Varennes, loin de profiter à Sauce, lui fut extrêmement préjudiciable. Les patriotes l’accusèrent d’avoir caché le Roi une nuit dans sa maison, d’avoir reçu de l’argent de sa main. Plus tard les émigrés le molestèrent. M. Sauce dut quitter Varennes et venir à Saint-Mihiel. C’était en 1792, Les Prussiens l’y surprirent. Le chandelier s’enfuit devant eux. Sa femme, affolée, en cherchant à sauter le mur de son jardin, tomba dans un puits et se brisa les jambes. M. Sauce se remaria et mourut à Saint-Mihiel, dans sa maison de la place des Halles, le 24 octobre 1825. [↑](#footnote-ref-12)
13. Michelet. [↑](#footnote-ref-13)
14. C’est Camille qui avait dit de Saint-Just : « Il porte sa tête comme un Saint-Sacrement » et, c’est Saint-Just qui avait répondu : « Je lui ferai porter la sienne comme un Saint-Denis » [↑](#footnote-ref-14)
15. Maurice de Guérin à la Chesnaye n’est pas sans ressembler, par plus d’un côté de son caractère, à Pyvert de Senancour retiré dans son petit hameau du Valais ou, plus tard, à Paris, dans son jardin modeste de la rue de la Cerisaie. Comme les Guérin, de Senancour n’a cessé — durant sa jeunesse — d’avoir commerce d’âme avec les prêtres. Mais l’impérieuse nature se révéla à lui, de bonne heure, par le génie de Rousseau dont il lut les *Confessions* aux sites mêmes d’Ermenonville. Un peu plus tard, au sortir séminaire de Saint-Sulpice, il se trouva devant la forêt de Fontainebleau et se jeta, à pleine vie, dans ses immenses fourrés, avec cette sorte de frénésie de l’homme échappé à la mort, qui renaît à la Nature pour la mieux adorer. [↑](#footnote-ref-15)
16. *Le Centaure* a été édité, pour la première fois séparément, en 1900. par les soins du *Mercure de France*. Le frontispice est de G. d’Espagnat ; la préface de M. Remy de Gourmont. « *Le Centaure,* dit M. de Gourmont, est à mettre parmi les plus belles et les plus précieuses pages de la langue française. C’est un poème et c’est un mystère. Maurice de Guérin, qui était un catholique, il est vrai un peu inquiet, fut aussi, à la même heure, un païen fervent. Car *il y a de la ferveur et de l’amour dans son tremblement devant la nature*. Il se livre vraiment aux dieux qu’il ne connaît pas et qui sont les dieux de son cœur ; le Dieu qu’il connaît n’est que le Dieu de sa raison… » [↑](#footnote-ref-16)
17. Un poète — trop peu connu, mort déjà — Louis de Ronchaud, a écrit de beaux vers sur *La Mort au Centaure :*

    Encore un jour de plus levé sur l’Univers !

    Que j’en ai vu depuis que mes yeux sont ouverts !

    Que d’aurores depuis cette joyeuse aurore !…    . [↑](#footnote-ref-17)
18. Michelet (Les Femmes de la Révolution) écrit :

    « Un petit portrait médiocre et fade de Robespierre  à dix-sept ans le représente une rose à la main, peut-être pour indiquer qu’il était déjà membre de l’Académie des Rosali d’Arras. On lit, au bas, cette douce légende : Tout pour mon amie. » [↑](#footnote-ref-18)